

Au nom du Dieu unique, éternel, sans commencement et perpétuel. Nous lui demandons secours.

INTRODUCTION

I. — MOTIF DU VOYAGE

Louange à Dieu qui a orné le ciel et l'a élevé sans colonnes, qui a étendu la terre et l'a faite pour l'habitation des hommes et pour la croissance des fils de notre père Adam, de sorte qu'ils sont devenus des peuples innombrables et s'y sont multipliés. Ils y ont construit des villages, des villes et des cités dans chaque climat, contrée et région, au sud, au nord, à l'orient et à l'occident. Louange digne de sa souveraineté et qu'il convient de présenter à sa divinité toujours, en tout temps, continuellement, perpétuellement et dans tous les siècles.

Ensuite, moi, humble serviteur, celui des hommes qui a le plus besoin de la miséricorde de Dieu mon Seigneur, Paul, appelé archidiacre ou diacre orthodoxe d'Alep, j'étais fils légitime du père le plus distingue, le plus saint, le très honore et très estimé Kyr, Kyr Macaire, patriarche d'Antioche, fils du défunt prêtre Paul, fils du prêtre Abd-Elmasih, El-Protos, connu sous le nom de la famille de Za'im. J'ai été élevé dans l'intimité la plus continue avec lui, et nulle autre compagnie ne me plaisait tant que la sienne, parce que toujours, depuis le temps où je fus sevré par la mort de ma mère, il endura pour moi bien des fatigues, et je n'eus autour de moi nul autre qui dissipât mon chagrin. Je me nourrissais de ses paroles réconfortantes, buvant toujours l'eau de ses instructions douces qui désaltéraient. Je lui obéissais en toutes choses, et où il était; j'étais toujours en sa compagnie, tout le temps sans me séparer de lui.

Lorsqu'il fut élu et devint métropolitain d'Alep pendant douze ans et après qu'il fut élevé au siège du patriarcat d'Antioche de Pierre, siège de premier rang, qui est établi aujourd'hui dans la ville de Damas de Syrie, il ne cessa de le diriger pendant un certain temps, dominant la situation par ses justes conseils et sa ferme volonté, jusqu'à ce que la main de la Providence le conduisit à travers des pays lointains, des villages, des îles, non comme un spectateur qui se promène, ni comme un visiteur, mais forcé par les difficultés du temps, poussé par la nécessité et non de son bon gré et cela lorsque nombreuses étaient les dettes qui pesaient sur le siège patriarcal, dettes laissées par le défunt patriarche Euthyme de Chio. Elles avaient augmenté par l'accroissement de nombreux intérêts, au point que les fidèles n'eurent plus le moyen de les payer parce qu'elles s'étaient élevées considérablement. Il fut rendu perplexe par cette situation précaire et en éprouva une inquiétude intolérable, mais il ne trouva à cela ni remède, ni secours, ni solution. Il se mit à faire effort et s'engagea dans la voie de l'endurance et de la persévérance. Il se proposa de partir et de s'engager sur les routes pénibles et difficiles qui mènent aux sentiers agréables, je veux dire les mers immenses et débordantes, qui ne sont autres que les gens aux vertus élevées et aux caractères exquis, secourables aux malheureux et généreux envers les suppliants. Ce sont les rois assistés [par Dieu], victorieux, et les princes, les voïvodies pieux, célébrés par leur vraie religion et leur loyale fidélité – que Dieu éternise leur dynastie, conserve éternellement leur empire, affermisse leur existence et les soutienne dans l'horizon de leur haute situation ! [Il voulait] demander à l'excellence de leurs bienfaits et de leur générosité d'acquitter ses dettes et de l'aider à affermir la religion. J'ai vu en ce temps-là que je devais être pour lui un compagnon capable de partager la fatigue et la peine du voyage et de la route. Nous nous sommes préparés avec l'aide de Dieu et nous nous sommes décidés à partir.

C'est alors que l'un de mes amis intimes, vraiment sincère dans son affection pour moi, le frère respecté, cultivé, excellent, honorable, unique de son temps et de

son époque, je veux dire le diacre Gabriel, fils du défunt Constantin Assêyegh, d'une intégrité et d'une éducation parfaite, d'une science supérieure, m'exprima le désir de me voir composer une histoire qui contiendrait la relation de notre voyage jour par jour durant toute notre absence, la description des diverses choses des pays que nous devrions parcourir pour que tous pussent contrôler l'exactitude des récits qu'ils entendraient à ce sujet et des allusions qui y seraient faites. Je m'excusai auprès de lui, m'avouant incapable d'exécuter pareil travail et dépourvu des qualités qui convenaient à ce but, c'est-à-dire l'art de la syntaxe et du style et la bonne ordonnance des phrases, que possèdent les écrivains de talent, les seigneurs honorables. Je lui demandai de m'exempter de ce qui m'était impossible, surtout parce que nous voyagions avec fatigue et avec hâte. Il n'accepta pas de moi cette excuse, insista dans sa demande et y persévéra. Alors je réveillai mon énergie, je tendis ma main vers le but, non pour me classer dans la liste des historiens, mais pour affirmer les choses nombreuses qu'on niait aux rapporteurs et que personne ne croyait, car on pensait que l'auteur, les rapporteurs racontaient des légendes qu'ils inventaient; je voulais constater de mes propres yeux la vérité de leurs récits et l'entendre de mes oreilles. De fait, cette vérité fut confirmée chez moi, non seulement en partie, mais tout entière, c'est-à-dire que je la remarquai de mes propres yeux quand nous partîmes pour le pays des chrétiens. Alors nous vîmes tout ce que nous raconterons, c'est-à-dire tout ce que nous constatâmes dans le cours de la route et pendant notre séjour la-bas, jusqu'à notre retour dans notre pays où nous écrivîmes. Car cela avait toujours été ma préoccupation dès mon enfance, de lire et recueillir les chroniques. Je les ai longuement parcourues et m'y suis appliqué de toutes mes forces; j'en ai rassemblé tout ce que j'ai pu, y employant tout mon zèle et mon pouvoir. Je souhaite que cela soit un agrément pour le lecteur et un divertissement pour l'esprit, et que le Dieu Très-Haut soit loué par ceux qui l'écouteront et le liront quand ils auront compris les descriptions, les récits intéressants qui y sont renfermés, et que les chrétiens en retirent toutes sortes de biens. Ils apprendront ce qu'il y a chez ces croyants de nobles coutumes, leur application à la beauté de la dévotion dans la plus large persévérance et leur recherche de la perfection dans la pratique des jeûnes et des prières successives, la pureté de leurs sentiments religieux, la sincérité de leur foi, la droiture de leur conduite, la limpidité et la pureté de leurs intentions, de leur conscience et de leur générosité, c'est-à-dire ce que nous décrivons et précisons plus tard : c'est ce que nous avons pu voir de nos propres yeux, puis nous le commenterons. Mais j'ai aimé, pour honorer mon père, à citer d'abord les patriarches d'Antioche qui l'ont précédé et qui furent dans la ville de Damas de Syrie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à maintenant : nous demandons l'assistance et le secours de Dieu le Très-Haut Créateur, dont grande est la dignité.

II. – TRANSFERT DU PATRIARCAT D'ANTIOCHE À DAMAS

Nous commencerons d'abord avec la direction du Très-Haut, dont l'excellence est parfaite, par examiner les causes de l'état du patriarcat dans la ville de Damas de Syrie. Lorsque fut élu mon appui, monseigneur le patriarche sur cette ville, comme il en sera fait mention détaillée par les nouvelles connues, je consultai tous les livres du palais patriarcal, puis ceux qui sont dans les maisons des notables chrétiens, pour trouver les causes du déplacement du patriarcat de la ville de Dieu la grande Antioche, à la ville bien protégée de Damas. Mais je ne parvins pas à mon but et je ne contentai pas mon désir. Je passai alors à l'examen des chroniques anciennes, poursuivant le but proposé et recherchant le motif et la cause, jusqu'à ce que m'apparût ce que fit le roi Az-Zâhir Bibars Al-Boundouqdâri, sultan célèbre d'Égypte, lorsqu'il se dirigea vers [Antioche] en l'an 666 de l'hégire, comme il est écrit dans les chroniques, sans que s'y attendissent ses habitants, car il vint d'Égypte en hâte et descendit au début du mois de ramadan. Un groupe de ses habitants alla à lui, demanda grâce et proposa des conditions qu'il n'accepta pas et il marcha contre elle. Il la conquit le samedi 7 de ramadan.

On a dit : lorsqu'il descendit devant elle, lui et ses généraux ainsi que ses soldats s'imaginèrent qu'elle ne pourrait être conquise qu'après une année entière et que son siège serait sans profit. L'armée resta trois jours devant ses murs et voulut installer les balistes pour le siège. Les soldats dressèrent les échelles en bois contre les remparts et montèrent, mais ils ne trouvèrent personne à combattre. Ils occupèrent donc la ville pendant la nuit à l'insu de ses habitants. Ils pillèrent les biens, les effets, les chevaux, les chameaux, les esclaves [hommes et femmes] en quantité indescriptible et incalculable. Ils ne recueillirent nulle part un butin aussi riche, et ils tuèrent plus de quarante mille habitants. Ils incendièrent ses églises célèbres dans le monde entier, les détruisirent complètement, réduisirent en esclavage le reste de ses habitants et les emmenèrent en Egypte où ils trouvèrent l'ordre, la protection et le bonheur. Une autre histoire dit : ce qui arriva à Antioche et à ses habitants, de dommage et de malheur, les langues ne peuvent le écrire, ni les manuscrits les contenir, parce que le [vainqueur] a dépassé toutes les bornes en frappant la ville, en la détruisant, en chassant ses habitants, en ruinant les églises et en rasant les vestiges, en dispersant les chrétiens tant en Egypte que dans d'autres pays. Nous en avons assez dit là-dessus pour la conviction du lecteur.

Pour ces raisons, je fus convaincu que les chrétiens n'eurent plus la force d'y rétablir le siège du patriarcat selon l'usage habituel, et il me parut évident que la cause de ce déplacement provenait de cette situation troublée. Lorsque je fus arrivé à la certitude après beaucoup de peine et de travail, une autre décision fut renouvelée de en moi et je redoublai d'ardeur, je cherchai à savoir qui fut le premier des patriarches à Damas. J'espérais trouver une histoire continue et détaillée où serait mentionnée la succession des divers titulaires et la durée du séjour de chacun d'eux. Je ne l'ai pas encore rencontré, mais j'ai vu des histoires séparées dans les livres anciens et véridiques, qui contenaient la mention de tous, la durée du gouvernement de chacun d'eux jusqu'à notre époque, et leur totalité, je veux dire de l'année 6874 d'Adam à l'année 7156 de la création du monde, l'année où mon père fut élu patriarche. Je me suis efforcé de réunir ces parties séparées, d'en faire une histoire continue et exacte. J'ai donc présenté avec soin dans le recueil la mention des premiers patriarches d'Antioche depuis saint Pierre, chef des apôtres, jusqu'à Elie et Christian, patriarches latins, qui furent patriarches à Antioche, lorsqu'elle fut conquise par les européens français en l'an 1274 de l'incarnation divine et dans l'an ... de la création du monde. Et après eux, lorsque les musulmans conquièrent la ville d'Antioche comme le mentionnent les histoires de l'Eglise que nous avons traduites du latin, on n'a pas connu les patriarches qui y siégèrent, excepté quatre qui sont : Théodore Balsamon, mentionné dans le code des canons grecs, d'abord diacre et bibliothécaire de Sainte-Sophie, la grande église de Constantinople, et après un certain temps élu et consacré patriarche sur la très grande ville de Dieu, Antioche, et sur tout l'Orient, puis Joachim en l'an ..., eux-là nous n'avons pu rétablir l'histoire des patriarches d'Antioche, ni avec les chroniques européennes, ni avec les grecques, ni avec les arabes. Leur fin eut lieu le jour de la conquête du roi Az-Zāhir, comme nous l'avons mentionné pour la ville d'Antioche.

Depuis cette époque, les informations manquent complètement, parce qu'il n'a pas paru un nouveau chroniqueur pour continuer l'histoire des savants de la religion chrétienne, tout cela par suite des nombreux soucis et chagrins de la captivité et de la misère qui frappèrent les chrétiens. J'ai vu cela à la fin d'un ancien livre «la grande Encyclopédie» faisant partie des livres de Qārā, écrite par le moine Pimen à Damas, qui l'avait terminé le 18 avril de l'an 6724 d'Adam qui correspond [dans le comput] des Arabes à la fin de Dhoul-Hiddjat de l'an 604, c'est-à-dire au temps du grand patriarche Simeon d'Antioche.

Voilà ce que j'ai pu réunir dans les livres d'histoire de l'Eglise et ce que nous avons trouvé dans nos livres et dans les histoires des Latins.

J'ai réuni tout cela et en ai fait un livre à part pour instruire tous ceux qui le consulteront, parce que je ne puis ici le reproduire, de peur de sortir du sujet que nous nous proposons.

III. – HISTOIRE DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE

En ce qui concerne le premier patriarche qui a résidé dans la ville de Damas de Syrie, j'ai vu dans certains livres du palais patriarcal une très ancienne histoire écrite par le feu patriarche Michel. Il dit ceci :

«Début de l'installation du patriarcat à Damas la bien gardée.

«Lorsque le patriarche Ignace mourut à Chypre, fut installé patriarche après lui Pacôme métropolitain de Damas. Il y siégea pendant deux ans et fut déposé. A ce qu'il semble, c'est lorsque le roi Az-Zâhir fit sa conquête, que Ignace s'était enfui d'Antioche à Chypre ou il mourut comme il a été dit.»

Mais revenons à notre sujet.

Après Pacôme, Michel devint patriarche en l'an 6877 de la création du monde. Il resta sept ans et mourut le 17 août l'an 6881 de la création du monde. Pacôme s'installa patriarche après lui. Il resta deux ans et fut déposé aussi. Puis vint le patriarche Marc de Constantinople à Damas. Il resta deux ans et mourut le 10 avril l'an 6886 de la création du monde.

Après lui, Pacôme devint patriarche. Il mourut le 9 décembre de l'an 6895.

Niles devint patriarche après lui. Il mourut le 11 janvier en l'an 6903.

Puis fut installé le dernier patriarche Michel, fils de Michel le métropolitain de Bosra, le dimanche 7 février de l'Enfant prodige en l'an 6903 du monde, seize jours après la mort du patriarche Niles, six ans et un mois après la mort de son père Michel, métropolitain de Bosra, et vingt et un ans et demi après la mort de son oncle Michel, patriarche d'Antioche. Il est l'auteur de ces informations et les a écrites de sa main. Il a vu ce qui se passa sous Tamerlan qui pilla ses ornements, les objets mobiliers et l'argent de l'église. Il s'enfuit à Chypre en l'an 803 de l'hégire et écrivit cela le 9 août de l'an 6912 du monde. Nous avons copié ces dates dans un manuscrit écrit de sa main, comme nous l'avons mentionné. Il porte après lui l'écriture d'une autre main. Il mourut le 8 avril, l'an 69... J'ai trouvé à la fin d'un ancien épistolier, faisant partie d'un legs pieux, dans Mahradat la bien gardée, l'écriture du défunt patriarche Michel, et comme date le commencement de décembre l'an 6905 du monde.

Après lui, Pacôme' de Hauran, ancien métropolitain de Homs, devint patriarche, le dimanche 1 juin l'an... Il mourut le dimanche 9 octobre l'an 6921 de la création du monde.

J'ai trouvé aussi à la fin d'un ancien livre ceci : en l'an 6933 du monde, mourut monseigneur le patriarche Kyr Joachim d'Antioche, et dans un autre livre que Kyr Marc occupait en 6935 le siège du patriarcat d'Antioche. Il vivait au temps de Kyr Joseph patriarche de Constantinople, de Kyr Philothée patriarche d'Alexandrie et de Kyr Théophile patriarche de Jerusalem. En l'an 6943 du monde, Kyr Dorothee de Sednâya la bien peuplée et évêque de cette ville était l'administrateur du siège d'Antioche. Pendant sa vie, eut lieu le 8e concile chez les Européens dans la ville de Florence, – concile auquel assistèrent Jean, empereur de Constantinople (qui n'était pas encore conquise par les musulmans), Kyr Joseph patriarche de Constantinople ainsi que tous les hiérarques, Antoine métropolitain d'Héraclée représentant du patriarche d'Alexandrie Kyr Philothée et Isidore métropolitain de Kiev et de tous les pays russes, le représentant du patriarche d'Antioche Kyr Dorothee déjà Mentionné, Dorothee de Monembasie représentant de Kyr Joachim patriarche de Jerusalem, – en l'an 6948 du monde qui correspond à l'année 1448 de Incarnation et à l'an 843 de l'hégire. Ce patriarche est mort le jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge le 8 septembre 6960 de la création du monde, qui correspond au 10 chaban de l'année 855 de l'hégire.

La communauté élut après lui comme patriarche de la ville de Damas de Syrie le père Kyr Mare, l'évêque de Sednâya, le mardi, jour de la fête de la sainte Croix, au commencement de l'année 6960 de la création du monde, en présence des seigneurs les hiérarques : Joachim métropolitain de Bosra, Cyrille métropolitain de Beyrouth, Marc métropolitain de Hosn, Jean métropolitain d'Euchaïtes, Ephrem métropolitain de Hama, Michel évêque de Zabdâni, Joachim évêque de Yabroud, Macaire évêque de Qârâ,

Arsene évêque d'Akkar, ec ... Ils lui donnèrent comme nom de patriarche celui de Michel.

En l'an 7006 du monde, pendant le mois de septembre, le siège patriarcal était dirigé par Kyr Dorothee, connu sous le nom de Ibn Sâbouni.

En l'an 7032 de la création du monde, Kyr Michel Ibn al-Mâwardi occupa le siège d'Antioche.

En l'an 7049 du monde lui succède au siège d'Antioche le patriarche Kyr Dorothee. Il fut destitué dans le synode qui eut lieu à Jérusalem pour des choses qu'il commit et des actes illicites. Ils le remplacèrent par Kyr Joachim. Cela eut lieu au temps de Jérémie [patriarche] de Constantinople, de Kyr Joachim [patriarche] d'Alexandrie et de Kyr Germanos patriarche de Jérusalem, qui tinrent un synode contre lui, lorsqu'ils visitèrent Jerusalem.

En l'an 7062 du monde, le titulaire du siège d'Antioche fut Kyr Joachim et, ainsi qu'on nous en a informé dernièrement dans le pays des chrétiens, on a dit de lui qu'il resta patriarche soixante-dix ans.

Ici se terminent les renseignements historiques sur les patriarches défunts, qui siégèrent dans la ville de Damas. Et ce fut avec une peine inouïe que je réunis ces renseignements, tâche que je n'ai accomplie qu'avec l'aide de Dieu. Celui qui trouvera après nous d'autres documents sur eux, qu'il les ajouta ce recueil. Ils seront pour lui des intercesseurs dans ce monde et dans l'éternité.

A la suite de cela viendra le reste de l'histoire des patriarches. C'est un recueil méthodique dont les parties se suivront les unes les autres telles que je les ai rédigées, ou telles que je les ai trouvées. Je l'atteste par le Dieu dont j'implore l'aide.

En l'an 7051 du monde, mourut le patriarche d'Antioche Michel, celui qui partit pour visiter Jerusalem en l'an du schisme (?) qui eut lieu parmi les chrétiens, l'an 7047, laissant l'intérimaire Kyr Joachim métropolitain de Beyrouth connu sous le nom de Ibn Djoum'at, qui fut métropolitain à Beyrouth pendant onze ans.

De son temps eut lieu le saint concile local où il réunit tous les hiérarques pour le mariage des filles chrétiennes. Ils déterminèrent la dot, l'argent comptant, les biens immeubles, etc ... et ils excommunièrent quiconque désobéirait à ce qu'ils décrétèrent. Cela fut publié sur le linteau de la porte de la grande et ancienne église de saint Cyprien et sainte Justine. Il fit paraître de la part de trois patriarches des anathèmes comme confirmation de ses paroles. C'était un homme supérieur qui resta patriarche trente-trois ans. Il y avait eu entre lui et Ibn Hîlâl, évêque de Qârâ, une contestation pour le patriarcat et le susdit Ibn Hîlâl mourut longtemps avant Ibn Djoum'at, qui finit sa vie après lui en l'an 7084, et fut enterré à Damas.

A sa place fut mis Macaire de Hama, évêque de Zabdani. Il reçut le nom de Michel et resta au patriarcat quatre ans, puis il fut déposé à la suite de querelles dont il fut l'auteur. Les discordes et les intrigues durèrent un an parmi les chrétiens.

A sa place devint patriarche l'an. ... Dorothee, nommé Daou, métropolitain de Tripoli, qui reçut le nom de Joachim. Il partit pour les pays chrétiens où nous allâmes et où nous vîmes son portrait. Il revint et fut patriarche douze ans.

Le patriarche Michel de Hama mourut quelques années avant lui dans l'île de Rhodes ou il fut enterré. Le susdit patriarche Joachim partit pour le pays de Hauran. Il y fut tué comme martyr et enterre là-bas. Après lui, le siège resta pendant une année entière sans patriarche jusqu'à ce qu'on eût élu à sa place Kyr Joachim métropolitain de Homs, qui est Ibn Ziâdé. Joachim resta patriarche onze ans et perdit la vue. Sa grandeur prépara dans son temps le saint chrême et le consacra selon l'usage le mercredi saint de l'an 7102 du monde qui correspond à l'an 1003 de l'hégire. Lorsqu'il devint aveugle, l'agitation contre lui alla en augmentant au temps du Cheikh Georges Ibn Samourou. A sa place fut élu patriarche Kyr Dorothee connu sous le nom de Ibn Al-Ahmar, le Damasquin, qui l'avait consacré de son vivant métropolitain sur la maison patriarcale. Puis Ibn Ziâdé partit pour l'Egypte et mourut dans le monastère du Mont Sinaï et il y fut enterré. Le patriarche Dorothee resta patriarche huit ans. Il mourut dans le village de Hasbaya à Wadi at-Tim et y fut enterré.

On mit après lui Athanase, nommé Ibn Dabbâs, le Grand, métropolitain de Hauran. Il resta patriarche huit ans. Dans son temps il y eut des désordres et des intrigues nombreuses jusqu'à ce qu'il mourut pendant le grand Carême dans la ville bien protégée de Tripoli. Il fut enterré dans le monastère de Keftin en dehors de cette ville.

Après lui son frère Cyrille, métropolitain lui aussi de Hauran, devint patriarche à sa place dans Tripoli, le dimanche de la Samaritaine. Le même jour, fut consacré Ignace métropolitain de Sidon, connu sous le nom de Atiyé, comme patriarche de la ville d'Antioche, dans la ville de Constantinople par Timothée sans qu'on connût la consécration de Ibn Dabbas à Tripoli. Ignace vint comme patriarche à Damas et entre lui et le susdit Cyrille éclatèrent des disputes et des querelles nombreuses et répétées et il en résulta de sérieux dommages pour les chrétiens, durant sept ans. On fut obligé de réunir tous les hiérarques du diocèse d'Antioche chez l'émir Fakhreddin Ibn Ma'an, gouverneur de ce pays syrien, très connu, car il sympathisait beaucoup avec les chrétiens et éprouvait beaucoup de pitié pour eux. Avec sa permission ils tinrent un synode dans le village de Ar-Râs pour examiner leurs opinions à tous deux et pour faire prévaloir la plus juste d'entre elles. Cyrille désirait cela. Mais lorsqu'ils lui envoyèrent un messenger pour l'inviter à assister au synode, il ne voulut pas se présenter. Il avait fait éprouver aux chrétiens de Damas beaucoup de pertes d'argent. Mais avec l'autorité de l'émir on envoya le chercher et amener de force de Damas. Ils tinrent contre lui un synode et décidèrent sa déposition et son éloignement en s'appuyant sur des dispositions impérieuses des saints canons et surtout parce que c'était arrivé sans le consentement des habitants du diocèse et à cause du mal et des préjudices qu'il avait causés aux chrétiens en général. Ils écrivirent la minute de ce synode local et ce qu'ils y décidèrent en fait de canons et de lois en suivant les synodes antérieurs. Cela est jusqu'à présent dans la bibliothèque du patriarcat et aussi chez l'humble qui écrit ces lignes. Quant au susdit Cyrille, l'émir Fakhreddin Ibn Ma'an se courrouça contre lui et l'envoya en exil à la célèbre grotte du moine près du village de Hermel au pays de Ar-Râs; là fut son tombeau en l'an 7135 du monde. Le synode confirma le patriarcat pour Ignace. Il resta à gouverner le siège pendant sept ans, au début de la guerre ottomane avec l'émir Fakhreddin Ibn Ma'an déjà mentionné et pendant les troubles qui survinrent alors dans le pays. Et tandis que le patriarche Ignace fuyait de Sidon à Beyrouth en se cachant sous un déguisement militaire, les Druses le tuèrent à mi-chemin près du fleuve Ad-Damour, sans le reconnaître, en l'an 7143. Il rendit son âme et fut enterré au-dessus de Beyrouth dans un village appelé Chouëfat.

Aussitôt la nouvelle arriva à Damas et de là à Alep par des courriers à Kyr Méléce, métropolitain d'Alep, connu sous le nom de Karme, de Hama, qui avait été moine dans le monastère de Saint-Sabas à Jerusalem et qui de là vint à Alep. Par amitié pour lui et à cause de ses enseignements animés, les habitants d'Alep le conduisirent à Damas pendant la vie du patriarche Athanase Ibn Dabbâs et avec leur approbation celui-ci l'élut métropolitain sur eux, le jeudi 12 février de l'an 7120. Alors il revint à Alep et y resta métropolitain pendant vingt-deux ans. Il fit paître son troupeau dans les pâturages du salut comme il fallait et après que la ville d'Alep eut été appauvrie en chrétiens, depuis de nombreuses années – on n'en connaît pas le nombre – les fidèles y vinrent de tous les pays, de toutes les régions qui l'entourent, lorsqu'ils entendirent la beauté de ses enseignements divins et ses paroles excellentes, ainsi que ses sermons vivifiants. Ils s'y transplantèrent, ils y fleurirent et produisirent des fruits, progressèrent, et se multiplièrent. Il enrichit la pauvreté de leurs âmes par les richesses spirituelles, il les rendit heureux par sa bonne administration temporelle; il bâtit une maison épiscopale merveilleuse, d'une construction soignée, pourvue de nombreuses commodités, aux murs élevés, splendide par son ensemble et solide sur ses bases. Il la consacra aux hiérarques qui lui succédèrent. Puis il y eut entre lui et Cyrille, le patriarche Ibn Dabbâs, des querelles nombreuses et des pertes considérables pour les chrétiens. Il subit pour cela des peines diverses : il fut emprisonné dans la citadelle d'Alep pendant douze jours; il

fut obligé de partir pour Constantinople, afin d'obtenir des ordres impériaux. Il continua à repenser ses forces et à faire des démarches jusqu'au jour où le susdit Cyrille fut tué, comme nous en avons ci-dessus mentionné la cause.

Après la mort du susdit patriarche Ignace, comme nous l'avons expliqué, et l'arrivée des messagers de Damas chez lui à Alep, des son élection par les Damasquins, il se rendit chez eux. Ils le firent patriarche et le nommèrent Euthyme. Lorsque commencèrent à paraître dans le diocèse les éclairs de ses lumières qui vrillèrent à l'horizon du ciel de la religion chrétienne, les soleils de ses vertus par l'élévation de sa lumière, il fit beaucoup d'efforts pour rendre heureux tout son diocèse par sa bonne administration et par la droiture de son jugement, pour les diriger et les conduire tous dans le chemin de la vertu. Peu de temps après, un malheur lui arriva, une maladie connue le frappa et la mort le saisit. Il était depuis sept mois au patriarcat, mais son espoir ne fut pas déçu, pas plus que ses prévisions, parce que, comme l'a annoncé Celui qui est toute sagesse, le fils véridique naîtra pour la vie et de ses vertus on recueillera les fruits de justice. Et cette parole fut accomplie exactement par ce père vertueux et ses deux fils, c'est-à-dire ses deux élèves qu'il avait adoptés et qu'il avait engendrés par l'esprit, comme l'a dit l'Apôtre. Dans les deux rangs et dans les deux endroits il les laissa à sa place, savoir le premier d'entre eux le prêtre Jean, fils du prêtre Paul, le généreux, respecte, que Dieu le sauvegarde et éternise sa présence, car il l'avait loué et désigné comme métropolitain d'Alep, après avoir quitté cette ville et – combien était beau ce poste ! – parce qu'il l'aimait beaucoup. Des sa jeunesse il était son élève, il l'ordonna diacre, curé et prêtre, il l'éleva au rang de confesseur. Le deuxième prêtre était Méléce de Chio, le peintre, qu'il fit venir du monastère de Saint-Sabas de Jerusalem pour décorer l'église avec des icônes, puis il fit de lui son successeur, le consacra patriarche pendant sa vie et lui donna le nom d'Euthyme, au moment de sa propre mort. Ces deux fils suivirent son chemin bini, ils se conformèrent à ses bonnes indications et à ses heureuses orientations, ils furent heureux et contentèrent leur troupeau en le rendant heureux. Sa mort arriva le jour de la fête de la Circoncision, au commencement de l'année. Que Dieu le Très-Haut ait pitié de lui et lui accorde sa miséricorde !

Après lui fut installé comme patriarche Euthyme le Chiote, le magnanime, au mois de décembre l'an 7142. Il resta au patriarcat treize ans moins quelques jours.

IV. – MACAIRE ÉLU METROPOLITAIN D'ALEP

En ce qui concerne la question des habitants d'Alep, les prêtres, les notables, le clergé pieux avec les autres chrétiens se réunirent le jour de la fête de la Croix, au commencement de l'an 7144 du monde, dans le palais métropolitain. Ils élurent le susdit curé Jean, mon père, comme métropolitain avec le consentement des prêtres, des grands, des notables et des autres chrétiens ensemble. Ils étaient d'accord et contents. Ils l'envoyèrent avec la caravane à Damas et le firent accompagner de prêtres et de laïques. Après son arrivée en bonne santé et en sécurité, le patriarche Kyr Euthyme consacra mon père seigneur métropolitain d'Alep, le dimanche 27 octobre, et à cause de sa grande amitié et en considération du défunt son initiateur et son éducateur, il le fit catholicos, inspecteur de son diocèse, exarque, c'est-à-dire son représentant, son gérant sur le pays d'Amad et ses environs et sur Antioche, le siège du patriarcat, et ses environs. On lui permit de célébrer la liturgie s'il y venait. Puis il revint, ainsi que ses compagnons, à Alep avec une grande joie. Les chrétiens l'accueillirent et le reçurent avec bonheur, respect et allégresse. Il y resta métropolitain pendant douze ans entiers, suivant les traces des seigneurs antérieurs, qui ont une renommée excellente. Il conduisit les chrétiens dans les pâturages du salut, accomplissant tous les commandements du Dieu Très-Haut sans défaut. Il les dirigea par son habileté et son heureux gouvernement. Il marcha comme ceux qui l'ont précédé, ou mieux encore, il augmenta le bien-être et le bonheur plus que par le passé, lorsqu'il couvrit les chrétiens de son aile comme l'aigle couvre ses petits,

V. – ARRIVÉE DU SULTAN MOURAD À ALEP EN 1049

En l'an quatre de son épiscopat qui est l'an 7147 du monde et 1049 de l'hégire, le sultan Mourad arriva de Constantinople à Alep avec une armée. Il y entra le jeudi 12 juillet, avec l'intention de partir pour la ville de Bagdad afin de la conquérir. Toutes les communautés chrétiennes sortirent et le reçurent avec diverses étoffes de qualités précieuses en les déployant sur les bords de la route; elles avaient avec elles leur père et seigneur métropolitain, les prêtres et les autres chrétiens avec les différents corps de métiers, depuis Khan Toumân jusqu'à la place du Midân. Ce jour fut un jour célèbre qui comptera dans la vie des peuples et qui sera mentionné dans les âges futurs jusqu'à la fin des siècles. La sultane européenne, son épouse, l'avait devancé de trois jours avec son cortège de carrosses. Il resta seize jours à Alep. Ce fut beau, comme un rêve, parce que par sa présence l'abondance arriva, tout devint fertile. La ville n'eut besoin de rien malgré les nombreux soldats qui l'accompagnaient et qui ressemblaient par leur multitude à la pluie tombant. Puis ils se dirigèrent tous vers la ville de Bagdad par milliers qui dépassaient la mesure et les nombres, jusqu'à ce qu'il y arrivât par sa puissance. Il hissa sur elle le drapeau de la victoire et de la gloire; il y resta quarante jours, m'assiégeant sans négligence et sans préoccupation, et il la conquiert et s'en rendit maître de la main de Guzel Pacha par la force. Il fit passer beaucoup de ses habitants au fil de l'épée. Les nouvelles heureuses qui annonçaient la victoire se répandirent dans tous les pays. Tous le fêtèrent sept jours avec une grande joie, puis il revint à son siège victorieux. Il resta à Constantinople une demi-année et mourut, devenant l'habitant de l'éternité. Après lui régna son frère le sultan Ibrahim.

En l'an cinq de l'épiscopat de mon père, le 9 août, vint à Alep le père et seigneur patriarche Kyr Euthyme de Chio et après lui ses amis. Il ordonna le curé Joseph d'Alep métropolitain d'Akkar et de Rahbé et l'envoya dans les pays des chrétiens habités et vastes. Lorsque celui-ci arriva à une ville nommée Putivl près de Moscou et Korop, il passa dans la miséricorde du Dieu Très-Haut et dans la société de son Maître. Le seigneur patriarche resta à Alep presque cent jours entiers et, après avoir perçu la dime, il en sortit le mardi 22 novembre de l'année. Il partit avec Sa Grandeur mon père, et moi, je l'accompagnai. Nous lui fîmes nos adieux à Hama et nous revînmes enrichis de ses bénédictions.

VI. – LE PÉLERINAGE À JÉRUSALEM

Dans la septième année de son épiscopat, c'est-à-dire en l'an 7150 du monde, il partit pour le pèlerinage de la sainte ville de Jérusalem en compagnie de soixante personnes d'Alep, parmi lesquelles il y avait des prêtres et des diacres. Ce fut un beau pèlerinage qui restera mémorable dans les siècles futurs. Nous l'avons accompli avec joie et allégresse spirituelle, avec glorification et célébration de liturgies, avec la louange et les prières qui s'unirent pour la psalmodie et le chant. Nous faisons avec les habitants de Jerusalem une grande, nombreuse et abondante caravane. Ils nous suivaient; ils marchaient si nous marchions, et s'arrêtaient quand nous nous arrêtions.

A Qârâ nous les quittâmes et nous nous dirigeâmes vers Yabroud où nous visitâmes ses églises majestueuses dans le monde, les cellules de saint Conon le jardinier, des excavations dans une montagne, je veux dire celui qui emprisonna les démons dans les cruches. Ses jardins sont nombreux et célèbres, ses fruits sont délicieux. Comment n'en serait-il pas ainsi ils sont cités et loués dans la sainte Bible ou l'on dit : «comme des jardins à Pamphylia», car tel était son nom dans l'ancien temps.

De là nous sommes venus à Séleucie de Syrie qui se nomme aujourd'hui Ma'loula, où nous avons visité l'Eglise sainte de la première martyre, sainte Thècle, (son corps y est caché), et le monastère de Saint-Serge le Thaumaturge. Les eaux de cette ville sont abondantes et jaillissantes.

De là, nous sommes allés vers le fort de Sednäya dans le but de visiter la Vierge, la maîtresse du monde, la reine du genre humain, la mère de Jésus Christ attendu; nos âmes à l'instant en furent ranimées et toutes nos peines dissipées.

Ensuite nous sommes allés à Damas la bien gardée par le chemin de Ménin. Nous nous sommes rencontrés avec le père seigneur patriarche. Ses habitants nous reçurent joyeusement, tous se réjouirent de nous voir et furent contents parce que tous s'attendaient à notre venue. Ils nous firent descendre dans la demeure du patriarchat florissant, avec tous les honneurs. Nous restâmes chez eux presque dix jours et nous les quittâmes en nous dirigeant vers la ville de Siyhoun [= Jerusalem]. Pour y arriver, nous marchâmes courageusement. Notre arrivée coïncide avec celle de son seigneur l'honoré, c'est-à-dire de Sa Grandeur le patriarche Kyr Théophane, parce qu'il était absent depuis sept ans, pour la réparer et pour la restaurer. Il nous traita avec tous les soins et tous les honneurs. J'aurais souhaité que ce séjour fût plus long; c'était la fête des glorieuses Pâques, le 10 avril. Nous avons visité tous les monastères et lieux saints et nous descendîmes dans le monastère de Saint-Sabas, deux jours. Nous avons parcouru les monastères de cet Ouadi qui fut décrit sans mensonge et qui contenait quatorze mille cellules creusées dans le roc comme nous l'avons constaté suffisamment de *visu*. Le jeudi après le dimanche de saint Thomas, nous quittâmes Jérusalem et nous revînmes à Damas. Nous y entrâmes le matin du dimanche du Paralytique. Au grand matin nous assistâmes dans son église à la sainte liturgie, et le dimanche d'après, qu'on appelle la Samaritaine, notre maître célébra la liturgie avec la permission de monseigneur le patriarche, qui lui ordonna de faire un sermon pour le peuple. Il s'inclina devant son ordre avec obéissance et soumission, il leur parla autant qu'il put et leurs âmes se réjouirent et furent soulagées par ses paroles. Ils admirèrent ses conseils animes et doux. Il termina le sermon par un remerciement à monseigneur le patriarche, avec les vœux fervents et les meilleures paroles. Dans ce même jour il ordonna diacre le lecteur, l'humble historien que je suis. Nous fîmes nos adieux à tous et nous allâmes vers notre ville. Nous partîmes de Jerusalem avec Kyr Maxime, le catholicos de Géorgie.

Le jeudi de l'Ascension nous entrâmes à Alep où fut réservé un bon accueil à Sa Grandeur le métropolite de la part de ses sujets et de ses communautés, avec la plus grande cérémonie, avec honneur, respect et considération.

Nous traversâmes la ville d'Alep – que Dieu la sauvegarde de tout mal et malheur ! – fertile par son bon marché et par sa prospérité; elle était dans une parfaite justice et équité. Le gouverneur en ces jours-là était Housein Pacha, le fils de Nassouh Pacha. Nous n'avons jamais vu l'injustice à cette époque.

Dans cette année on forma le projet de faire venir de Perse l'eau de *samarmar*, comme on le faisait depuis longtemps, pour faire disparaître les sauterelles, car en cette année il en parut un grand nombre. Malheureusement, on ne trouva pas de cette eau.

Lorsque les envoyés revinrent et l'apportèrent, ils la firent monter dans un vase au-dessus de la porte du maqâm du cheikh Abou-Bakr, parce qu'il la surveillait afin qu'elle ne passât pas sous un toit, ni sous un linteau de porte. Alors il ordonna de sortir à sa rencontre à tous ceux qui se trouvaient dans la ville : musulmans, chrétiens et juifs. Les musulmans s'avancèrent les premiers en louant, puis les chrétiens chantaient en grec; ils marchèrent autour de l'enceinte de la ville en ordre parfait, jusqu'à ce qu'ils l'eussent apportée et suspendue à la porte du maqâm. Ils la reçurent dans des vases de cuivre par-dessus la porte [dudit maqâm]. Nous partîmes ensuite devant [l'eau] jusqu'à ce qu'ils montassent avec elle à la citadelle. Ils la montèrent au-dessus de la porte de la citadelle et la suspendirent sous l'auvent du minaret sans la faire passer sous les portes de crainte que son pouvoir ne fut détruit et que ses effets utiles ne fussent perdus. A l'époque de l'éclosion des sauterelles et de leur vol dans l'espace, on remuait le vase de cette eau gardée et il arrivait un nombre considérable d'oiseaux nommés *samarmar*. Les sauterelles tombaient les unes après les autres jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule.

Description de cet oiseau : il est noir et petit comme un moineau. – Le pacha ordonna de ramasser dans des sacs les sauterelles écloses autour du territoire d'Alep et surtout du côté du sud. Il imposa cette obligation aux paysans, aux habitants de la ville et à ceux qui vivaient dans les environs. Ils ramassèrent quatorze mille sacs et les firent jeter de main d'homme dans le puits *houar* en face de la porte de la citadelle.

Dans la neuvième année de son épiscopat, vint à Alep une deuxième fois le père et seigneur patriarche Kyr Euthyme. Nous le reçûmes à Hama avec joie et réjouissance.

Son entrée, qui eut lieu le 1er février, redoubla la joie des chrétiens et on obligea Sa Grandeur mon père à me marier. Il me maria le dimanche de l'Enfant prodigue, le 17 février; j'avais l'âge de dix-sept ans. Il recueillit aisément la dime de ses sujets selon l'usage et partit cent jours après. Il se dirigea le 17 mai vers Hama et Tripoli en hâte, puis il revint à Damas.

VII. – ELECTION AU PATRIARCAT

Au commencement de la treizième année de son &épiscopat, le seigneur patriarche Euthyme tomba gravement malade. Tous désespérèrent de lui. Les prêtres et le clergé se réunirent, lui firent l'onction sacrée et lui demandèrent qui le remplacerait s'il venait à mourir. Il leur répondit – que Dieu le tienne en sa miséricorde ! – en leur faisant part de son espoir et de son dessein : «Si vous voulez un organisateur habile, ne mettez comme patriarche personne autre que le métropolite d'Alep.» Il termina par cet avis judicieux, par l'excellente parole du saint Evangile : «le disciple sera considéré comme son maître». Il a fait comme son prédécesseur, c'est-à-dire celui qui l'avait consacré – que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! – Il élut [mon père] métropolite.

Lorsqu'ils entendirent prononcer cette parole, ils furent enchantés, et en hâte ils écrivirent et lui présentèrent cette lettre. Il la signa pendant qu'il était dans cet état [grave] et ils l'envoyèrent avec un messenger au métropolite. Ils lui recommandèrent de presser son départ et de hâter son arrivée. Lorsque le messenger arriva à Alep, il ne trouva pas le métropolite, qui était déjà parti à cause de nombreuses injustices et de préjudices commis par le gouverneur Qara Hassan Pacha, qui abusait de l'espionnage (chantage) et de la taxation illégale. Il était parti du pays de Ma'arra et de Hanak à Killiz. Le messenger ne cessa de s'informer de lui en le cherchant jusqu'à ce qu'il eut atteint son but. Lorsqu'il l'eut rencontré, il lui remit cette lettre; il la lut et apprit ce qu'on lui voulait. Ce désir lui causa une grande peine, surtout quand il sut la gravité de la maladie qui avait atteint le patriarche; il ne voulut pas partir et envoya une réponse pour s'excuser. Lorsque le patriarche apprit son refus, il se courrouça. Pendant qu'il était à l'agonie, il ordonna de lui envoyer une deuxième lettre en lui faisant savoir, qu'au cas où il refuserait de venir, il serait interdit. A l'arrivée de cette deuxième lettre, il se crut obligé d'envoyer la réponse qu'il arriverait sans retard. Ainsi il se dirigea malgré lui vers Damas, avec moi qui ne le quittais jamais. Lorsque nous arrivâmes à la ville de Hama, nous trouvâmes un autre troisième courrier avec une lettre pour nous demander de la part des prêtres et des notables de Damas, (lettre] conforme en substance à la première lettre elle-même, annonçant la mort du patriarche la nuit de 11 octobre et suppliant Sa Grandeur le métropolite de venir sans retard de peur qu'il ne restât exclu du testament et – Dieu nous garde de ce grand danger ! – qu'un retard ne fit éclater des disputes, des querelles et des intrigues, étant donné surtout qu'au moment de la mort du patriarche, on avait obtenu le transfert du pouvoir et l'acte authentique au nom de Macaire conformément au testament du défunt Euthyme.

Alors à Damas était pacha Mahomed Pacha Kupruli le respecté, qui devint après grand vizir. De peur aussi que l'opinion publique ne se divisât et qu'il ne surgit de nouvelles complications, ils demandèrent de faire venir avec lui le métropolite de Hama, Méléce, et le métropolite de Homs, Philothée. Ils partirent avec nous et nous

trouvâmes, à Sednaya, Kyr Joseph, métropolitain de Qârâ. Nous entrâmes à Damas de bon matin. Kyr Grégoire, métropolitain de Hauran, y était. A Yunanimite ils élurent [mon père] patriarche et le consacrèrent pour le diocèse d'Antioche. Il s'éleva et devint chef par l'inspiration vraiment divine le 12 novembre l'an 7156 de l'existence du monde périssable.

Plus tard on rassembla un synode pour se consulter et pour délibérer : on fixa la totalité des dettes inscrites dans les registres, c'est-à-dire de celles que laissa après sa mort ce patriarche. On trouva un total de six mille piastres y compris les intérêts. Puis on fixa d'accord ce qu'on avait dépensé pour son enterrement et ses obsèques et pour l'obtention du firman du pacha au nom du nouveau patriarche selon l'usage, plus ce qu'on avait dépensé pour fixer cela dans l'acte légal avec le consentement de tous, c'est-à-dire de tous les chrétiens du diocèse, cela pour mettre fin aux contestations et oppositions et pour prévenir le retour des choses antérieures. Le montant de cette dernière dépense fut d'environ quatre mille piastres et la somme totale des dettes fixée à dix mille, puis on la convertit en faveur des créanciers avec les intérêts et en peu de temps elle monta à plus de treize mille. En nantissement de cette somme, on mit en gage quatre mitres : l'ancienne, la grande, celle d'Alep et celle de Constantinople, avec le reste des chasubles et les vases du culte. Ensuite monseigneur le patriarche envoya ses bénédictions et ses vœux, selon l'usage, dans tous les pays.

Le 21 novembre il élut et ordonna prêtre Michel, fils du prêtre Bechara d'Alep, qui avait été en sa compagnie, comme métropolitain d'Alep, et l'appela Metrophane, et il l'y envoya. Il consacra avec lui son humble historien archidiaque, c'est-à-dire chef des diacres, sur les deux villes de Damas et d'Alep et sur tous les pays arabes, et il partit.

VIII. – VISITE DE SON DIOCÈSE

Il partit pour visiter le monastère de Sedndâya, pour s'y prosterner et demander à la sainte Vierge ses meilleurs dons. Il arriva à Seleucie de Syrie, c'est-à-dire à Ma'aloula et à Pamphylia, c'est-à-dire à Yabroud et à Qârâ. Il revint aux villages d'Ain Et-Tineh' et de Bakhet et dans le reste du diocèse de Djabat Assal.

Le 5 février, il choisit et consacra à Sednâya évêque de Yabroud et de Ma'aloula le prêtre Ibrahim de Deir Atiyé, homme vertueux et ermite, et l'appela Athanase.

Après la visite, il revint à Damas, et ordonna prêtre et curé son disciple, le diacre Gabriel d'Alep et lui donna le rang d'archimandrite, c'est-à-dire chef des monastères, et l'envoya comme exarque, c'est-à-dire son représentant, au pays de Georgie avec des personnages en sa compagnie. Le 6 juillet, monseigneur le patriarche sortit de Damas pour visiter son diocèse, pour ramasser les dîmes et pour voir l'état de ses fidèles en dehors du pays de Damas, c'est-à-dire Sidon (Saïda) et Beyrouth, et dans le district de Chouf. Il passa cette nuit dans le village de Dimâs; de là il se rendit à Aita, à Qaroun, à Machgarat, à Kafar Milka; de là il retourna à Sidon (Saïda), où il entra un jeudi. Puis il monta à Harah et à Abrah et revint à Sidon (Saïda) où il resta douze jours. Il en sortit et vint à Wadi Leimoun, puis à Barriye (– Berti ?), à Kafar Beit, à Kafar Hatta, puis encore à Wadi Leimoun, et de là aux villages de Bersi, Anbel, Bâaglin, village de l'émir Milhem, et se rencontra avec lui. Ensuite il revint à Anbel, à Gharife, à Mezrâa, à Ain-Qane, à Amatour, à Beter, ainsi qu'à Niha, célèbre par sa citadelle où s'était caché l'émir Fakhreddin lorsqu'il y fut assiégé par Kudjuk Ahmed Pacha de Damas qui le prit et l'envoya à Constantinople où il fut tué. Puis il alla à Bâadran et de là à El-Khraibe, à El-Müaser, à Betloun, à Freidis, de là à Barouk où nous avons vu Râs-el-Ain, de là à Ain-Zahalta, à Bessine, à Brih et à Ain-Waszieh, à Samaganieh, à Ed-Deir et à Choueï-fat où il célébra la liturgie le neuvième dimanche après la Pentecôte.

Il entra à Beyrouth la bien protégée le 21 août et je me rendis après Pâques à Alep, j'y restai un moment, puis je revins à Damas. Ensuite j'allai le rejoindre à Beyrouth, où je me suis rencontré avec lui. Nous en partîmes le 21 septembre, nous montâmes la montagne de Kesriwan, puis arrivés au village de Bekfaya et à El-

Mhaidteh, nous célébrâmes la liturgie dans son église le premier dimanche de saint Luc. Nous arrivâmes au monastère de Mar-Elías où nous célébrâmes la liturgie et nous partîmes pour le village de Chouer et pour Beskinta au pied du mont Liban où nous célébrâmes la liturgie dans l'église. De là nous parîmes pour Kefer Akab et nous dûmes la liturgie dans la nouvelle église après sa consécration et la décoration de son sanctuaire et cela le premier dimanche d'octobre. Nous retournâmes à El-Mhaidteh, où nous célébrâmes la liturgie deux autres fois, puis nous arrivâmes à Bekfaya et nous descendîmes à Beyrouth le vendredi 16 octobre et nous sortîmes de la ville en compagnie de son métropolite Joseph.

Nous nous embarquâmes le 18 octobre et le matin nous arrivâmes au port de Tripoli où nous débarquâmes. Et tous les chrétiens vinrent au-devant de nous en compagnie de leur métropolite Kyr Joachim et nous accueillirent avec bonheur et joie. Nous entrâmes dans la ville, puis nous célébrâmes la liturgie le dimanche des Gadaréniens. Nous montâmes à Hâret El-Djabal et nous célébrâmes la liturgie dans l'église de Saint-Michel le jour de sa fête, le 8 novembre. Puis nous partîmes pour la visite du monastère de la (sainte) Vierge à Keftin où nous célébrâmes la liturgie.

Le dimanche 19 novembre il consacra métropolite de Tyr et Sidon le prêtre Elie Marmeniti et l'appela Jérémie. Nous sortîmes de là le jeudi 20 novembre pour inspecter le district de Koura, puis nous visitâmes premièrement le monastère de Mar Ya qûb le Décapité et nous y célébrâmes le jour de la fête de l'Entrée de la Vierge dans le Temple. Ensuite nous vîmes à Deir Belmont où nous célébrâmes la liturgie. C'est un grand monastère royal. Nous y vîmes à cette époque les grenadiers, les poiriers, les pommiers et pruniers en fleurs et ayant déjà noué des fruits mangeables, parce que les arbres de là où produisent deux fois par an – que Dieu soit béni ! – Nous sortîmes du monastère et nous arrivâmes au village de Qalhat, de là à Fiya où nous célébrâmes la liturgie; puis nous arrivâmes au village de Betram célébré par ses copistes, et nous y célébrâmes la liturgie le dimanche, Nous allâmes au monastère de la Vierge du Râs près de là et nous y célébrâmes la liturgie. Nous partîmes pour Badiya et nous revînmes à Betram, de là au village Amâoun connu par ses savants et nous y restâmes une semaine. Nous partîmes pour Kafar Akka et pour Kesba, et le saint monastère de Hamatourah. Le chemin qui y conduit est très difficile, il est creusé dans une montagne au sommet de laquelle on voit encore le monastère de Saint-Georges. De là, la route va vers le pays de Beharré. Nous sortîmes et nous arrivâmes au village de Kafar Caher et au monastère de Saint-Elie près du fleuve. Nous revînmes à Deir Belmont, puis nous allâmes au monastère de Natour, de là à la ville d'Enfeh, à Hâmât et nous montâmes à Deir Saidat-en-Nouriye jusqu'à Wijj-el-Hadjar, de là à Bordj et à Hämdit.

Nous retournâmes à Tripoli où nous passâmes les fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Nous sortîmes et descendîmes à Batroun ainsi qu'à Abrin, à Kafar Helda, à Kefour au pied du mont Liban où sont les nids des aigles. – On en prit pour nous un, dont nous tirâmes la graisse. – De là, [nous allâmes] à Douma, à Toula le village du chef Ali, à Bekhaaz, à Gherzouz, à Chikhan, à Djbail, à Ghazir, nous revînmes à Barbâra. Nous retournâmes à Abrin et arrivâmes au monastère de Kefloun, nous passâmes le nahr Qadicha (le fleuve saint) et nous y célébrâmes la liturgie le mardi du carême. De là nous retournâmes à la ville de Tripoli, le lendemain mercredi.

Nous fîmes nos adieux aux Tripolitains et nous sortîmes de chez eux le jeudi de la deuxième semaine du carême. Nous nous dirigeâmes vers le pays d'Akkar et nous arrivâmes à Bgerzla, de là, à 'Arqa, à Djabrâil qui possède une élégante église où il y a une source d'eau courante qui jaillit sous la table du sanctuaire et coule à l'extérieur et guérit les malades. Nous y célébrâmes la liturgie le deuxième dimanche du carême. Nous arrivâmes à Khanigah et à Rahbeh où nous restâmes deux semaines. Nous y célébrâmes la liturgie le troisième et le quatrième dimanches. De là, nous partîmes pour 'Aiath et nous revînmes à Ain Ya'qâb et à Bezbin qui était en ruines. Nous retournâmes à Rahbeh et sortîmes le lundi de la cinquième semaine du carême. Nous allâmes à Sisnieh, à Boueida, puis nous revînmes à Safita, nous y dûmes la liturgie dans la grande église de Saint-Michel, dans le célèbre Bourdj, le cinquième samedi.

Nous revînmes à Sisnieh où nous célébrâmes la liturgie le cinquième dimanche. Et nous allâmes à Tannourîn, à Marmanita, à El-Hosn où nous visitâmes l'Etoile du matin (= Venus), sa citadelle, et de là, à Anaz. Nous retournâmes pour la visite du monastère de Saint-Georges Hamirat. Nous célébrâmes la liturgie le dimanche des Rameaux et le lundi saint nous partîmes pour le village de 'Arbah. le mardi saint nous entrâmes à Aphioun.

Le mercredi saint, 21 mars, nous entrâmes à Hamah et nous célébrâmes la fête de Pâques qui fut superbe. Le jeudi 25 avril, il y consacra le prêtre Atalah l'Amadien métropolitain d'Amad et de ses environs et il l'appela Théodose, cela d'après son mérite et sur le choix et consentement des habitants, et il le leur envoya.

Quant à l'affaire du susdit métropolitain d'Alep et à ce qui eut lieu dans son évêché à l'inspiration de l'Ennemi du bien et l'Ami du mal, et à ce qu'il sema – que Dieu le confonde ! – de paroles, de querelles entre lui et les fils d'Alep, ceux-ci adressèrent au patriarche des réclamations et des plaintes indignées contre lui au sujet de sa négligence à leur égard, de son manque de convenances et de son peu de zèle pour l'administration de l'église et de son insubordination vis-à-vis de son chef ainsi qu'ils en avaient été chargés. A cause de cela les chrétiens ne pouvaient lui obéir, le calme et la tranquillité cessèrent parmi eux, parce qu'ils avaient dit qu'il n'avait pas suivi le chemin de son maître, ni la conduite de son prédécesseur. Cela peina beaucoup le seigneur patriarche qui en fut très courroucé. Il envoya lui adresser un blâme et d'après les dispositions anciennes le priva de la dignité de métropolitain, et le suspendit, puis après l'interdiction il l'excommunia en lui disant : «Pendant ma vie et après ma mort sois excommunié et éloigné de Dieu.» A cause de cela l'évêque s'éveilla de son ivresse, de l'erreur de son ignorance, il se leva et, quoique malade de chagrin, alla le trouver à Hamah. Il [le patriarche] l'accabla de reproches amers. [L'évêque] confessa ses fautes, se repentit de tout ce qu'il avait commis, et repartit. Par les soins des deux métropolitains de Hamah et Homs qui intercédèrent toujours pour lui, il jura de renoncer au vin et aux boissons enivrantes et à tout ce qui avait été rapportée sur son compte où de faire une soumission respectueuse. Puis il signa de sa propre main l'engagement de s'abstenir de tout ce qui avait été mentionné contre lui et demanda pardon de tous ses torts. Alors (le patriarche) le bénit, lui donna l'absolution et lui pardonna.

Alors il l'amena à Alep et y entra le 1^{er} juin 7158 de notre père Adam. Il resta un certain temps jusqu'au retour complet du calme; il en sortit le jour de la fête de l'Entrée du Christ au Temple et se dirigea vers Damas où il entra le 11 février. Il régla avec les prêtres, les notables et le clergé le compte de ce qu'il leur avait envoyé dans ce voyage, cela faisait plus de six mille piastres. Ils payèrent une part de la dette, capital et intérêts.

Le reliquat de la dette ne cessa d'augmenter au point d'entraîner la perte des églises et autres édifices qui furent laissés aux gouverneurs des villes.

Le lendemain de la fête de Pentecôte, le 3 juin, il consacra métropolitain de Homs le prêtre Ibrahim fils d'Amich de Killiz et l'appela Athanase – il eût été plus convenable de le nommer Arius, comme je l'ai déjà dit – ceci avec le consentement et le choix des habitants. Peu après, Satan sema entre lui et eux l'ivraie de la dureté de cœur et de la haine. Ils échangèrent des propos malveillants plus nombreux que par le passé. Tout cela fut cause par leur mauvaise conduite et leur ingratitude envers lui et peut-être même les intrigues qu'il fit pour obtenir sa consécration, parce qu'aussi ni lui, ni eux, n'avaient dans leurs cœurs des intentions pures. Monseigneur le patriarche fut déçu à leur sujet; suivant ce qu'on avait cru, il avait voulu les... parce ils étaient tous deux d'Alep, pour augmenter en eux sa gloire. Ce recueil donnera de nouveaux détails sur cela.

Abchir Pacha était alors gouverneur de Damas. Le patriarche se rencontra avec lui et lui offrit un cadeau qu'il accepta et lui fit l'accueil le plus honorable.

Après cela un groupe d'habitants de Gaza vint chez le patriarche se plaindre de l'attitude honteuse de certains d'entre eux, qui quittaient leur religion les uns à la suite des autres. Et cela à cause de l'impôt foncier qui leur était demandé : cent

quatre-vingt-cinq noms y étaient astreints par celui que le pacha de Damas envoyait comme d'habitude en insistant parce qu'il était chargé de percevoir leurs impôts du restant de la province de Syrie.

Cette année-là, l'impôt foncier des habitants de la Syrie atteignit treize piastres. On nommait pour l'impôt foncier de Jérusalem et de sa province et sur les ..., susmentionnés un grand aga indépendant, avec de nombreux cavaliers, leur réclamant les impôts sous les noms mentionnés. Les pauvres gens, tous tant absents que présents, ne dépassaient pas trente. Ils déclarèrent au patriarche leur pensée, qu'ils n'avaient personne qui s'apitoyât, diminuât et réduisit ces noms en excès, et que si l'on ne le faisait pas, ils décamperaient, abandonneraient leur domicile, et quitteraient leur religion comme d'autres l'avaient fait. Il s'apitoya sur eux et il eut peur que leur église aux antiques colonnes byzantines, qu'avait bâtie saint Porphyrius son métropolite, ne fut abandonnée par eux et ne tombât en la possession d'autres peuples. Il eut donc pitié d'eux, il commença à s'occuper de leur affaire et il retrancha cent quarante et un noms de la liste inscrite sur le registre impérial. Après cela, il leur remit une lettre de recommandation pour le vizir Abchir Pacha, parce que le pacha de Syrie était chargé de la réduction des impôts fonciers et des impôts mobiliers suivant ce qu'il jugerait bon. Le patriarche dépensa pour cette affaire et pour la réduction deux mille piastres, en se gardant ce qui a été dit antérieurement. Ils lui promirent que s'ils triomphaient dans leur espoir, ils lui enverraient ce qu'il avait dépensé pour eux, mais par la suite, ils prouvèrent qu'ils étaient ingrats, parce qu'après lui avoir envoyé une faible partie de ses dépenses, ils mangèrent le reste en le regardant comme une aumône; et lui, parce qu'il était un homme simple, il les croyait. Dès le début, ils disaient qu'ils avaient des frais et ils se montraient menteurs dans leurs paroles.

Les habitants de Damas furent jaloux alors de ce bienfait et ils lui dirent : «Le mieux est que tu nous rendes service à nous tes fidèles à l'exclusion des autres !» Il s'intéressa ainsi à eux, il s'efforça et s'appliqua et déduisit cent vingt noms; et quinze noms des habitants de Qârâ et aussi des habitants de Ma'arouniyé, trente des habitants de Yabroud, trente-cinq des habitants de Deir Atiyé. Cela coûta de quatre à cinq mille piastres. Ils ramassèrent une partie de cela et laissèrent le reste à la charge du seigneur patriarche et cela lui fut demandé comme une bonne œuvre. Il remercia Dieu de l'avoir rendu digne de ce bienfait par une haute faveur du Donateur. Et ces charges nouvelles aggravèrent sa dette et il éprouva beaucoup de soucis de l'accroissement des intérêts.

Le dimanche 13 octobre de l'an 7159, il ordonna le prêtre Farah le Beyrouthin métropolite de Beyrouth, avec le consentement de ses fidèles et sur leur demande; il l'appela Philippe suivant leur choix et le leur envoya.

Le jour de la fête de l'Épiphanie, il consacra catholicos de la résidence patriarcale de Damas le prêtre Salomon fils du prêtre Fardjallah l'Alepin, après sa vie monacale et son ordination comme diacre et prêtre. Il l'appela Sylvestre.

Le 10 janvier, il consacra métropolite de Bâalbek le prêtre Azarias le Tripolite, l'higoumène du monastère de Notre-Souveraine l'honorée connue sous le nom de Notre-Souveraine de Râs au village de Betram, du consentement de ses habitants, et il le leur envoya. Il l'appela Antoine.

Le dimanche de saint Thomas, 6 mai, il consacra, après son retour de Georgie, son disciple, l'archimandrite Gerasime, métropolite de Zebdani et de Ferzol.

IX. – PRÉPARATIFS DE VOYAGE

Lorsque le seigneur patriarche vit l'accroissement des dettes pour le siège d'Antioche et l'accumulation des intérêts, il rassembla tous les chrétiens à Damas ainsi que les prêtres et le clergé et les consulta. Leur avis fut à l'unanimité de se diriger vers le pays des chrétiens [= l'Europe] pour arriver à son but : cela au moment même ou le Voïvode Basile, prince de Moldavie, lui adressa un message pour l'appeler chez lui et lui promit de l'aider et de lui payer ses dettes, parce qu'il était toujours disposé

à faire de bonnes actions de ce genre. Il avait acquitté la dette du Saint-Sépulcre, celle du patriarcat de Constantinople et celle du patriarche d'Alexandrie. Le patriarche fut alors de son avis. Il choisit ce même Sylvestre qu'il nomma catholicos, pour le remplacer.

Il quitta Damas le jeudi 11 février de l'an 7160 d'Adam et de l'hégire 1062. Il entra le 20 du même mois, vendredi matin, à Alep pour la deuxième fois. Abchir Pacha y était gouverneur, parce qu'il avait été destitué de Damas. Le patriarche alla à sa rencontre, lui fit un cadeau qu'il accepta. Le pacha le reçut avec tous les honneurs. Il célébra la fête de Pâques à Alep et cette même semaine il apprit la mort de Sylvestre frappé de la peste. Il envoya pour la gérance, d'après les canons, le métropolite Gerasime.

Le dimanche de la Toussaint, après la Pentecôte, le 13 juin, il consacra le métropolite d'Akkar et de Rahbeh le prêtre Naser de Homs avec le consentement et à la demande des habitants à leur arrivée dans la ville d'Alep. Il l'appela Nicolas. Trois jours après, il consacra métropolite de Tripoli et de sa province le prêtre Michel fils de Muhana l'Alepin et cela du consentement de ses habitants, et il le leur envoya. Il l'appela Méléce.

Après cela, avec l'aide de Dieu, nous commençâmes le projet que nous avions formé d'écrire cette histoire.



PREMIERE PARTIE

LIVRE PREMIER

VOYAGE EN ORIENT

I. – DÉPART D'ALEP

Avec les meilleures pensées et les intentions les plus justes, monseigneur le patriarche persévéra dans sa résolution de se rendre à Constantinople. Nous fîmes donc nos préparatifs, nous emportâmes des cadeaux et tout ce dont nous aurions besoin, et nous plaçâmes notre confiance dans l'appui du Très-Haut. Le patriarche – que Dieu lui accorde une longue vie ! – partit d'Alep le jeudi soir 9 juillet pour Lâdaqiyé et Djebel afin de percevoir les dîmes et revenir à Antioche. Je sortis – moi, son humble historiographe – et nos autres compagnons, au point du jour le mardi de la fête du prophète Elie, et nous arrivâmes avant le soir à un village appelé Ma'arretakwân. A l'aube nous nous levâmes et nous arrivâmes à Hârim et à Ghatrârin, un village dans le voisinage de Djasr El-Djadid sur le bord d'Al-Asi, et nous y passâmes à la liturgie le septième dimanche après la Pentecôte. Nous partîmes pour visiter le monastère de Saint-Syméon le Thaumaturge, le Marin, sur l'ancienne et droite voie romaine qui avait été rouverte à cette époque, mais qui avait été oubliée depuis longtemps. Et combien de fois dans les années passées, lorsque nous visitions ce saint monastère, on nous menait par le chemin de Sowweidiye à l'église de Saint-Spyridon sur le lieu où ses ennemis avaient coupe les têtes de ses ânes. Nous passions la nuit dans le village de Zeitouniyé et de là nous nous dirigeons sur le monastère par un chemin très difficile et à travers une grande forêt. Quant à ce chemin-là, il est très aisé, droit et proche; combien de fois monseigneur le patriarche l'a-t-il demandé d'après les indications qu'a données le saint ? Il ne fut ouvert et connu que cette année. Louange - à Dieu, car nous nous sommes égayés et nous avons passé l'après-midi dans le grand monastère du saint, qui y avait mené une vie d'anachorète pendant sa jeunesse; et sa colonne qui subsiste encore est haute de six coudées. Et nous y avons entendu les vigiles et la paraclisis dans l'église catholique. Là il y a sept églises, la plupart sont en blocs de pierre et le mur à quatre portes dont la plus grande donne sur la mer de Souweidiyé. Ce mur est bien fortifié. Le fleuve Al-Asi descend de l'est dans le fond de la vallée; on le voit quand il se jette dans la mer près de la montagne d'Al-Aqra et les navires s'y approvisionnent d'eau. Après avoir célébré la liturgie, nous retournâmes à Antioche. Le jeudi 29 juillet monseigneur le patriarche vint à Antioche où il resta six jours et célébra six fois la liturgie. Nous louâmes pour Adana une monture et nous sortîmes de là, la veille au soir du jeudi 5 août. Nous arrivâmes le matin à Beylân et dans l'après-midi à Alewandrette, c'était la veille de la fête de la Transfiguration. Les Chypriotes nous reçurent avec les plus grands honneurs. Nous assistâmes aux vigiles dans leur église et au moment de l'entrée tout le clergé s'avança, reçut la bénédiction, se vêtit et se plaça en cercle à l'entrée suivant ses habitudes en chantant : «lumière joyeuse». Le matin monseigneur le patriarche célébra la liturgie. Nous partîmes de là le soir et le samedi matin nous arrivâmes à Pâyâs où monseigneur le patriarche célébra la liturgie le huitième dimanche après la Pentecôte ainsi que le lundi et le mercredi.

Nous partîmes de là le soir, et le matin nous nous arrê tâmes à Djisr Albarnâs et nous arrivâmes après à Qarn Qapou. Le chemin est effrayant, c'est un défilé étroit et redoutable. Le matin nous arrivâmes à l'auberge Qourt Qolâg ou «l'oreille de loup», ainsi nommée parce que dans l'auberge existe une mosquée avec deux coupôles ressemblant exactement à des oreilles. Nous partîmes à minuit en compagnie de dix-huit fusiliers chrétiens de Pâyâs. Au point du jour nous entrâmes à Missisa, ayant la forteresse de Hayyât à notre droite. Nous en partîmes à minuit et traversâmes le pont du fleuve Djihan qui s'appelle Tchihan. Nous arrivâmes à Adana le samedi matin 14

août et nous descendîmes dans les jardins chez les nôtres du rite grec. [Adana] est une grande ville dans laquelle il y a beaucoup de jardins et chaque jardin, contient plus de trois ou quatre cents orangers semblables à des mûriers. La location de chaque arbre était d'un quart de piastre. Quant aux limons doux et aux orangers, ils sont très nombreux.

Monseigneur le patriarche partit pour Tarsous et pour le village de Timor, pour Dj'afar Pâcha et pour les villages chypriotes qui les entourent, afin de percevoir ses dîmes. Il revint ensuite à Adana et de là nous partîmes pendant la nuit de 29 août en compagnie de l'aga des Turcomans de Syrie. Nous arrivâmes avant midi à l'auberge Bairam Pâcha et nous campâmes sur le bord de la rivière Djâgot. Nous partîmes le soir et nous marchâmes toute la nuit à travers des bois et des terrains pierreux. La nuit était sombre et nous éprouvâmes de grandes terreurs et le matin nous arrivâmes à la forteresse de Kolak. Puis nous traversâmes Qozloq Khân, c'est-à-dire «l'auberge des noyers», parce que tout autour il y a de nombreux noyers. Nous fîmes halte avant midi à Tâkir qui est la célèbre Aylat de ibn Ramadan. Ensuite nous partîmes le matin et nous traversâmes Soultân Khân, laissant à notre droite la forteresse d'Anâchah. Nous passâmes sur Agh Koprou, c'est-à-dire «le pont blanc». C'était la limite entre les rois circassiens et les ottomans. De là, nous traversâmes Qirq Kâdjy, c'est-à-dire «quarante gués», parce que nous passâmes à gué quarante fois. Avant midi nous arrivâmes à Djiftâ Khân, c'est-à-dire «l'auberge du marié». Il est certain que ces chemins sont impraticables pendant l'hiver par suite de leur étroitesse, du grand nombre de ruisseaux et de rivières. Nous nous arrêtâmes pendant deux heures et, après, nous nous levâmes pour nous diriger vers l'auberge Mohammed Pâchâ, c'est-à-dire Yenky Khân ou Olen Kouchloug. Le soir arriva sans que nous l'eussions atteinte. Nous campâmes près de maisons de Turcomans, parce que, comme nous l'avons mentionné, nous étions accompagnés de leur aga et nous passâmes cette nuit-là chez eux. Nous nous levâmes le mercredi matin 1^e septembre, commencement de l'an 7161, pour nous diriger vers Al-Bor. Nous marchâmes dans ce pays qui justifie le nom de Bor¹ Sur un espace d'un jour en largeur et en longueur, il n'y avait aucune herbe verte : elle était brûlée et noire. Pendant cette journée, nous endurâmes une grande fatigue jusqu'à ce que nous arrivassions le soir. C'est un joli village où la vie est bon marché, dont les eaux sont abondantes et les vignes nombreuses. Toute chose y est bon marché et le ratl ² de viande en poids d'Alep coûte quatre osmani, un ratl de pain trois, un ratl de vin vieux supérieur cinq osmani et de vin nouveau un osmani. Il y a beaucoup de verjus. Il y a aussi une merveilleuse fabrique de poudre avec des roues semblables à de grandes norias mues par l'eau; les vis se relèvent et des marteaux descendent sur des auges en bois rangées et pilent la poudre. Un seul homme suffit pour manœuvrer pendant la journée et un autre pendant la nuit. C'est une belle invention avec des résultats heureux et peu de fatigue. Les chrétiens d'ici parlent turc; ils sont très pieux. Ils nous firent descendre chez eux et nous reçurent très bien. Nous célébrâmes la liturgie dans une de leurs églises, dédiée à saint Eugène et ses compagnons, le treizième dimanche après la Pentecôte; c'est une grotte sous un très petit minaret. Nous restâmes chez eux huit jours et nous partîmes la veille de la fête de la Naissance de la sainte Vierge, le 8 septembre, escortés de Turcomans payés qu'on avait envoyés avec nous depuis le soir jusqu'au milieu de l'après-midi du lendemain pendant vingt heures. Ce fut une longue étape, un long détour et une terre brûlée. Nous endurâmes une grande chaleur et une soif qui faillirent nous faire périr, nous et nos animaux. Nous désespérâmes de nous-mêmes et, grâce à la sollicitude du Créateur le Très-Haut et à l'intercession de la sainte Vierge sa mère, nous pûmes arriver pendant l'après-midi dans un village de Turcomans appelé A Qirwân; nous étions presque sans connaissance et surtout nos montures (étaient épuisées). Nous nous jetâmes immédiatement à l'eau jusqu'à ce que la vie nous fut revenue. Et c'est

¹ Bor en arabe signifie un lieu non cultivé,

² Ratl correspond à 2564 grammes.

dans leur village que nous nous sommes arrêtés vendredi. Le soir nous partîmes avec eux par des chemins terribles. Le lendemain nous arrivâmes à l'auberge Qara Pounâr. De Djifta Khân nous passâmes par la voie impériale de Constantinople et de là vers le Khân Mohammed Pâchâ, Yenky Khân, de là par Erekli vers Qara Pounar. Nous partîmes de là avant minuit et nous arrivâmes à Ismîl avant midi et nous en partîmes le soir.

II. – ICONIUM

Le dimanche 11 septembre, le quatorzième [dimanche] après la Pentecôte, avant midi, nous entrâmes à Iconium Où nous célébrâmes la fête de la Croix, dans une église – de notre communauté grecque – dont le toit est en bois. Ensuite nous partîmes pour visiter le monastère de Saint-Chariton, dont la fête est le 26 septembre, il était à près de deux heures de chemin. Toute la construction du monastère, de ses églises et de ses cellules est en pierre de taille tirée de la montagne. L'église principale est grande, haute et construite en pierre ainsi que ses sanctuaires. Derrière l'autel il y a une grotte, dans laquelle on accède par des marches, où le saint s'est consacré à la piété. Là, il y a une pierre longue semblable à un oreiller; on nous apprit que c'était son oreiller. Dans cette église il y a aussi une tombe sur laquelle est écrit en grec : «de la descendance de celui qui est ne sur la pourpre». Nous calculâmes la date contenue dans ce chronogramme et trouvâmes cinq cents ans. De même sur la porte de l'église est sa date en grec. Les autres églises du monastère sont petites. Un peu hors du monastère, il y a une ancienne grotte où l'on descend par des marches. C'est là que les voleurs emprisonnèrent le saint. Il en fit sourdre pour eux une grande source miraculeuse très agréable. Nous y passâmes la nuit du mercredi dont le lendemain était le 15 septembre. Pendant la matinée nous retournâmes dans la ville. Les murailles sont grandes et il y a des édifices extraordinaires, des sculptures, des statues qui semblaient parler. Nous partîmes pour visiter la fondation Mollâ Khân de Mollâ Khandkâr, Il y a là des édifices extraordinaires; les chandeliers sont en argent et en or, les lampes prises dans le trésor des empereurs sont nombreuses. Un seul chandelier [orné] de toutes sortes de fleurs pèse quatre-vingt-dix oqqas d'argent et d'or. Les marches pour monter à son tombeau sont en argent. Près de ce tombeau est celui du moine son compagnon qui porte un vêtement et un grand turban noir. La balustrade de cet escalier est un morceau de marbre transparent et ajouré tout intact, semblable à des ciselures d'argent. [En voyant ces splendeurs] tous ceux qui entrent dans cet endroit sont stupéfaits. Le chef (dâda) et les autres derviches aiment beaucoup les chrétiens et les moines. Ils nous ont fait entrer et nous avons regardé non sans crainte. Quant à la race des Turcomans, elle est maudite, c'est pourquoi on ne les laisse pas entrer. Ensuite, nous étant rassemblés avec le juge d'Alep et avec une caravane de la même ville, nous partîmes en leur compagnie le jeudi et nous arrivâmes le matin à Zâdâk qui est appelé dans les synaxaires Lycaonie. Là, il y a une grande église dédiée à saint Michel, des édifices byzantins et beaucoup d'églises. Nous partîmes de cet endroit vers le soir, et le matin nous arrivâmes dans un bourg appelle Al-gham. A sa sortie se trouve le bain Qapludja, d'eau thermale, et à sa proximité il y a l'eau froide. Nous partîmes le soir et nous arrivâmes le samedi matin 18 septembre au village de Aq Chehr connu par la tombe du célèbre Djoha. Nous partîmes le soir et nous arrivâmes le matin à Saglah, le premier dimanche après la fête de la Croix. Nous partîmes à minuit et le matin suivant nous arrivâmes à Belâidon. Le chemin de Saqlah à Belâidon consiste en ponts et en une chaussée. De là nous passâmes l'étape de Khân Beyaz pendant la nuit, puis nous arrivâmes le matin à l'auberge de Khosref Pâchâ d'où nous partîmes le soir. Le mercredi nous arrivâmes à Seyyid Ghâzy. Nous en partîmes pendant la soirée et nous arrivâmes le jeudi 24 septembre à Esky Chehr, connu par ses melons jaunes très doux. On les suspend et à cause de leur dureté ils se conservent jusqu'à l'hiver. Nous y séjournâmes le vendredi et, nous étant levés le soir du même jour, nous arrivâmes le matin à Bos Heuyuk. Nous en sortîmes le samedi

soir et nous arrivâmes le lendemain à Bazodjuk, le deuxième dimanche après la fête de la Croix. Le chemin du commencement jusqu'à la fin est étroit, à droite il y a une montagne et une forêt, et à gauche un cours d'eau dangereux. Nous partîmes le soir et nous arrivâmes le lundi matin à Yenky Chehr. Nous passâmes la nuit par l'étape du Khân-Ag-Bezeuga. Ensuite nous quittâmes la caravane de Constantinople et nous passâmes la nuit dans l'auberge. Le mardi matin nous la quittâmes et à midi nous arrivions dans un village prospère dont le nom est Bâ-Zâwenk. [Ce village se trouve à] moitié chemin entre Yenky Chehr et Brousse. Nous y avons goûté du lait turc, d'un goût ineffable, du pain et des melons. Il y a aussi une fontaine d'eau douce, froide, excellente.

II. — BROUSSE

Nous entrâmes à Brousse le soir du même jour, mardi, c'est-à-dire le 28 septembre. Nous descendîmes à Yenky Khân chez les Alépius; nos cœurs se réjouirent de les trouver. Nous passâmes cette nuit chez eux. Le mercredi matin le clergé et les notables de Brousse arrivèrent au khan et nous menèrent au quartier de l'église de Qaya Bachy dédiée à Notre-Souveraine – elle est restaurée ainsi que toutes les églises. On revêtit monseigneur le patriarche du mandyas dès le commencement de la rue; le clergé et les diacres nous reçurent avec des cierges et des encensements. Les chantres chantèrent jusqu'à notre entrée dans l'église. On mentionna d'abord le nom des empereurs [chrétiens], puis celui du patriarche d'Antioche et de tout l'Orient deux fois, puis on termina la litanie. On nous logea dans une maison près de l'église. Le samedi matin 2 octobre, on nous emmena avec les Alepins au bain Esky Qaploudja ou nous nous baignâmes dans son eau chaude naturelle. De là nous allâmes au jardin des châtaigniers. Nous revînmes le soir et chantâmes les vêpres la veille du troisième dimanche après la fête de la Croix, dans l'église mentionnée.

De Brousse à Constantinople, ensuite dans le pays de Valachie et de Moldavie et dans les pays voisins, on n'a pas l'habitude de chanter les vigiles comme dans notre pays, mais quand il y a une grande fête, on les célèbre pendant la nuit avant le service de minuit. On retarda l'encensement jusqu'à «Seigneur, je t'invoque», jusqu'au moment de la «Gloire», en attendant que le monde s'assemblât. Dans la litanie on fit mention, du nom de monseigneur le patriarche d'abord, et après des métropolitains. A l'entrée, tous les prêtres présents recevaient la bénédiction et revêtaient des chasubles suivant leur habitude et tournaient en passant à l'entrée deux par deux en chantant : «lumière joyeuse». C'est un signal pour les prêtres qui tournent à l'entrée le soir, qu'ils célébreront une liturgie le lendemain.

Remarque. L'archiprêtre ou le hiérarque est celui qui récite les psaumes des vêpres et aussi «lumière joyeuse» et «rends-nous dignes, Seigneur» et «maintenant tu laisse ton serviteur en paix» et de même dans les matines les psaumes du matin, ensuite «gloire à celui qui nous montre la lumière» etc ... Ce même dimanche matin, monseigneur le patriarche célébra la liturgie. Dans tout pays grec, on commence par le canon et après le septième chant et les synaxaires, on dit : «Que tout ce qui respire», l'Evangile et «Ô Dieu, sauve ton peuple». Le prêtre sort en portant l'évangélaire que l'archiprêtre baise, ainsi que tous les assistants, puis il va avec l'évangélaire chez les femmes aussi et s'en retourne pour encenser. Quant aux heures, chez les Grecs, elles sont supprimées, excepté la première des matines, et ils terminent le service et le prêtre officiant les dit à voix basse. Dans le pays des Cosaques et des Moscovites, on les dit comme chez nous; le diacre sort avec le saint corps devant les prêtres et eux derrière lui. Dans tous ces pays, excepté Moscou, les fidèles présents dans l'église entrent pour recevoir le pain bénit de la main du hiérarque ou du prêtre, même les femmes et les enfants vers lesquels il sort pour leur en distribuer.

Le samedi 9 octobre, on nous invita aux bains de Yenky Qaploudja, qui sont comme Behrâm Pâchâ et Moustalfa Pâchâ à Damas et à Alep. Nous avons vu la source de cette eau bouillante. Elle sort d'un rocher et ses vapeurs s'élèvent jusqu'au ciel,

son odeur est sulfureuse et il est impossible d'y plonger la main. On peut y échauder une poule et y faire cuire des œufs, comme nous en avons été témoins. Pour les bains on y mélange trois quarts d'eau froide afin de la tempérer. Ce bain est spacieux. Le quatrième dimanche matin, les prêtres et les grands du quartier Baliy Bâzar invitèrent monseigneur le patriarche à célébrer la liturgie dans leur église dédiée à saint Jean l'évangéliste. Il y alla célébrer la liturgie – l'Eglise est aussi restaurée. La veille du mardi, les habitants du quartier de Damir Qapou l'invitèrent aussi à leur église et il y célébra l'office de l'eau bénite seulement et il passa la nuit chez eux.

Le mercredi 12 octobre, c'est-à-dire le seizième jour de notre séjour à Brousse, nous en sortîmes. Les grands, après nous avoir fait leurs adieux, vinrent avec nous jusqu'à Moudania. Les habitants vinrent tous à la rencontre de monseigneur le patriarche à une grande distance. Ils nous reçurent dans leur grande église dédiée à la Dormition de la Vierge. Le diacre mentionna d'abord le nom du patriarche de Constantinople, puis celui d'Antioche. Il ne mentionna pas leur métropolite Clement – que Dieu efface son nom du livre de la vie ! – parce qu'il est arrogant et haï par le peuple, surtout parce qu'il n'est pas venu à la rencontre de monseigneur le patriarche à son arrivée. Pour cela, nous ne nous sommes pas arrêtés longtemps et nous n'y avons pas célébré la liturgie. Son peuple nous honora beaucoup, parce qu'il est très religieux. Nous fûmes logés dans la maison de l'archonte Krichy Kourty sur le bord de la mer. C'est une grande promenade. Presque toutes les maisons de Moudania sont jolies et la plupart sur le bord de la mer. Ici il y a près de vingt églises. Et dans le palais métropolitain il y a une petite église de la Transfiguration et au-dessous une fontaine sacrée. Le Mont Athos y est peint ainsi que tous ses monastères. Nous y avons visité l'église de Saint-Théodore, qui est très belle, et celle de Saint-Georges. Nous n'eûmes pas le temps de visiter les autres églises parce que nous étions pressés de nous embarquer pour Constantinople avant la tempête de saint Démétrius. On loua pour nous une barque pour huit cents osmani et nous partîmes de là le vendredi 16 octobre. Après avoir ramé sur une distance de douze milles, vers le soir on jeta l'ancre et vers minuit nous repartîmes. Nous arrivâmes au milieu de la mer; tout à coup une grande tempête se leva et l'agita. Elle fut si violente que notre barque faillit couler à cause des grandes vagues. Notre raison s'envola de nos têtes, nous pleurâmes, nous nous lamentâmes et nous désespérâmes de nous-mêmes. Nous nous fîmes des adieux les uns aux autres et confessâmes publiquement nos péchés. Monseigneur le patriarche lut sur nos têtes la prière du pardon et de la rémission; nous attendîmes la mort d'un moment à l'autre. Mais le Créateur – que son nom soit exalté ! – qui ne délaisse pas ses serviteurs, ne nous abandonna pas; grâce à l'intercession de la sainte Vierge sa mère, qui est le refuge et l'assistance de tous ceux qui sont dans la détresse, puis de saint Nicolas, saint Simon le Thaumaturge, le Marin et l'Alépin, de saint Georges, chevalier sur la terre et sur la mer, de saint Démétrius dont la fête s'approchait – car cette tempête est redoutée de ceux qui naviguent avant ou après sa fête – les flots s'apaisèrent. Après une grande fatigue et une grande crainte, les matelots ramèrent vers la terre et carguèrent les voiles après que le mât eut failli être brisé par la violence de la tempête. Nous n'osions pas croire à notre salut quand nous sautâmes à terre; nous étions dans un état misérable. Le lendemain matin ils nous conduisirent à force de rames à l'auberge du célèbre Bouzbouroun. Là, on jeta l'ancre et nous trouvâmes plusieurs navires restés à l'ancre de peur de ce qui avait eu lieu. Nous restâmes à Bouzbouroun depuis le samedi matin jusqu'au mardi à minuit; quand le vent se fut amélioré, on mit à la voile et nous arrivâmes le matin dans le village dont le nom est Qâterli. Nous sortîmes pour en visiter l'église dédié à sainte Cyriaque. Le soir nous vîmes dans un village florissant sur le bord de l'île mentionnée dans les synaxaires et dans l'histoire sous le nom d'île Protty, ou «la première», et son nom maintenant est Birindgi. A l'intérieur se trouve le cimetière des patriarches de Constantinople jusqu'aujourd'hui. Il y a aussi trois églises dédiées à la sainte Vierge, à saint Démétrius et à saint Georges. Nous partîmes à minuit et arrivâmes le matin à Scutari. Nous nous dirigeâmes vers Chalcédoine et Karam El-Arramalah où fut déporté

saint Jean Chrysostome. Jusqu'à présent elle est comme une presqu'île et porte le nom de Qady Keuy, c'est-à-dire Chalcédoine.



LIVRE DEUXIEME

VOYAGE À CONSTANTINOPLE

II. — ENTRÉE À CONSTANTINOPLE

Nous entrâmes dans la ville de Constantinople le mercredi matin 20 octobre. Depuis notre départ d'Alep trois mois s'étaient écoulés. Nous descendîmes à la métrochie du Saint-Sépulcre à l'entrée de la porte de Qabra près du palais du patriarche. Monseigneur le patriarche avait envoyé une lettre au patriarche Païsios de Constantinople et aux métropolitains pour leur demander, selon l'usage ancien, la permission de venir dans la ville de Constantinople. On le lui permit, parce qu'il avait fait son devoir au contraire de ses prédécesseurs, et ils envoyèrent tout de suite la permission demandée. Alors monseigneur le patriarche leur fit demander dès le soir la permission de se présenter chez eux. Le jeudi matin, les métropolitains vinrent chez lui et le conduisirent au palais du patriarche. Lorsqu'il entra par la porte, deux prêtres le reçurent, l'un avec l'évangélaire, l'autre avec l'icône et le diacre avec l'encensoir, tous dans leurs ornements sacerdotaux. Il baisa l'évangélaire et l'icône selon l'usage, et le diacre l'encensa. L'un des métropolitains lui donna une crosse d'argent et les chantres chantèrent «l'Axion» jusqu'à leur entrée dans l'église patriarcale dédiée à saint Georges.

Pendant qu'il baisait les icônes qui sont sur les portes du sanctuaire, le patriarche de Constantinople descendit, entra dans l'église vêtu du mandyas et se plaça sur son trône. On plaça monseigneur le patriarche dans un trône vis-a-vis de [di et le diacre dit : «Ayez pitié de nous, Dieu, selon ta grande miséricorde.» Ils mentionnèrent Alexis, l'empereur des Moscovites, l'impératrice Marie, Basile prince de Moldavie, son épouse Catherine, Matthieu prince de Valachie et son épouse Hélène, ensuite Kyr Païsios patriarche de Constantinople et Kyr Macaire patriarche d'Antioche. Les chantres chantèrent pour chacun «Seigneur, ayez pitié de nous» trois fois.

Le prêtre termina le service et les patriarches descendirent de leurs trônes, se serrèrent la main réciproquement et marchèrent ensemble. Devant eux marchaient deux personnages portant de grands chandeliers d'argent avec des cierges de cire blanche; les métropolitains les suivaient et ils montèrent au divan (salon) du patriarche. Ils se mirent à table tandis que les chantres chantaient. Le patriarche de Constantinople se comporta vis-à-vis du patriarche d'Antioche avec une grande solennité et beaucoup d'honneurs et de sentiment. "On nous présenta tant d'espaces de plats et de sortes de vins qu'on ne peut les décrire. Ce fut un grand jour dont on se souviendra toute la vie ! Vers le soir, ils descendirent, chantèrent les vêpres et nous firent leurs adieux. Monseigneur le patriarche se rendit à la métrochie avec des métropolitains et des prêtres devant et derrière lui avec les Qapi Kehaia de Moldavie et celui de Valachie et d'autres encore, jusqu'à ce qu'il les eut bénis. Alors ils s'en retournèrent. Les notables des chrétiens venaient et le saluaient. La veille du dimanche des Gadaréniens, monseigneur le patriarche partit pour l'église patriarcale à la suite d'une invitation qui lui avait été adressée selon la coutume. L'un et l'autre revêtirent le mandyas et firent leurs prières. Devant chacun se tenait debout une personne portant un chandelier avec un cierge de cire blanche, depuis le commencement du service jusqu'à la fin. Le kathisma de psaumes fut lu par un diacre placé entre les deux patriarches. Au moment de la «Gloire» les prêtres firent au patriarche de Constantinople des génuflexions, une première fois, une deuxième fois, puis se tournant vers le patriarche d'Antioche, firent cinq paires de génuflexions. Ils mirent leurs chasubles et marchèrent à l'entrée en se rangeant près des deux patriarches en demi-cercle; le diacre encensa les portes du sanctuaire à distance, les deux patriarches, les prêtres et les fidèles qui étaient dans le cœur.

Les prêtres commencèrent à chanter «lumière joyeuse» à haute voix, ensuite le diacre recommença à encenser les deux patriarches et les prêtres firent des saluts aux

patriarches, deux à deux, puis ils entrèrent dans le sanctuaire et ôtèrent leurs vêtements sacerdotaux, car c'est leur habitude pour toute veille de dimanche ou de fête principale. Ces prêtres appartiennent aux églises des quartiers qui sont autour du patriarcat. Cela est le signe qu'ils se préparent à la sainte liturgie comme nous l'avons dit. Après la fin du service, leur bénédiction simultanée et leur sortie hors de l'Eglise, précédés de deux chandeliers garnis de cierges et tout le peuple se tenant debout, un de ceux qui portaient les chandeliers dit à voix forte :

«De Sa Sainteté Païsios, archevêque de la ville de Constantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique, pour beaucoup d'années», trois fois. Le patriarche leva la main droite et bénit le peuple. L'autre porteur de chandelier dit également : «Macaire le bienheureux, patriarche de la ville de Dieu, la grande Antioche et de tout l'Orient», et on répondait : «pour beaucoup d'années», trois fois. Lui aussi leva la main droite et bénit encore le peuple. Ensuite ils ôtèrent leur mandyas et le patriarche de Constantinople emmena le patriarche d'Antioche chez lui en haut et ils dînèrent ensemble. Il l'accompagna jusqu'à la porte de la maison et rentra chez lui, parce que son âme n'était pas orgueilleuse.

Ce même dimanche au matin, nous revînmes à l'église : les métropolites en sortirent vers la cour de la maison, allèrent vers lui et le revêtirent du mandyas, puis ils entrèrent devant et derrière lui dans l'Eglise, un chandelier le précédant, jusqu'à ce qu'il eut béni son peuple et se fut assis sur son trône. Après «Que tout ce qui respire», le patriarche de Constantinople descendit, il baisa les icônes, bénit le peuple, puis le patriarche d'Antioche fit de même, ensuite deux à deux, les hiérarques et le reste du peuple; parce que dans tous les pays de rite grec, la Moldavie et la Valachie, il ne reste pas une personne qui ne baise les icônes le matin. A la fin de la liturgie, après avoir pris le pain bénit, même les enfants et les femmes – car celle-ci est l'habitude dans nos pays – on sort de l'église après la liturgie. Après les matines ils sortent tous et reviennent deux heures après.

Quand on encense à alleluia, le diacre descend pour encenser le patriarche à son trône, ensuite il reçoit de lui la bénédiction pour la lecture de l'Evangile. Il encense les portes du sanctuaire et les icônes, entre et prend l'évangélaire de la main du prêtre et sort par la porte du nord vers la chaire qui est de ce côté. Les chantres chantent longuement «pour beaucoup d'années, Seigneur», afin de donner au diacre le temps de descendre de la chaire. Alors il vient près du patriarche pour lui présenter l'évangélaire. Ils [les diacres] ajoutent à la fin de la litanie : «catéchumènes, sortez», c'est la moitié de la litanie – synaptie – c'est-à-dire lorsqu'on prononce la fin : «encore et encore demandons au Seigneur la paix, pour son aide, pour le salut de Sa Sainteté, pour le salut de tout le monde, pour cette sainte demeure, pour le patriarche et pour les empereurs et pour leur aide» et «avec sagesse», et tout cela pour que le prêtre puisse lire la prière.

Après la conclusion : «encore et encore en paix, pour cette église, pour la salubrité de l'air, pour ceux qui voyagent sur la mer, pour notre salut et l'aide» et «avec sagesse», tout ceci se dit pour que le prêtre finisse la prière.

Leur attitude réservée et leur humilité sont grandes, leurs génuflexions jusqu'à terre sont fréquentes, je parle des prêtres grecs qui officient à la liturgie, principalement au moment de la communion. Le diacre portant le saint corps prononce le nom du patriarche. A la fin de la liturgie les deux patriarches distribuent du pain bénit, chacun d'un côté. A leur sortie de l'Eglise, les porteurs de chandeliers disent également ce qu'ils avaient dit le soir, et les janissaires du patriarche les précèdent continuellement avec des ... et des bâtons. Dans le même jour, il y eut encore un repas et nous nous en retournâmes le soir. La veille de la fête de saint Démétrius, nous assistâmes aux vêpres dans l'église de la métodie de Saint-Georges. Le matin, le patriarche envoya chez lui deux de ses métropolites, le protosyncelle et l'archidiacre, pour le conduire à l'église; et après la liturgie, il l'emmena déjeuner avec lui.

Remarque. Tous nos frères grecs, où ils se trouvent, font maigre à l'occasion de la saint Démétrius, depuis le 1^{er} octobre jusqu'au jour de sa fête, ainsi qu'à la saint

Michel, depuis le 1^e novembre, c'est-à-dire pendant huit jours. Ils jeûnent pour beaucoup d'autres saints dont nous parlerons si telle est la volonté du Dieu Très-Haut.

Voici la description de l'église patriarcale de Constantinople, dédiée à saint Georges. Devant elle il y a la cour d'une maison autour de laquelle sont des arcades du côté du nord; les secrétaires du patriarche ont là leur habitation. Devant l'église il ya un grand péristyle ou l'on descend par des marches. Elle (l'église) est catholique, avec trois parties, toute en voûtes avec une deuxième porte dans le péristyle du nord. Dans cette partie se tiennent les femmes; elles ont une porte de sortie sur la rue. L'église a trois sanctuaires et est imposante. Les stalles du chœur depuis le devant du sanctuaire jusqu'à la porte de l'église sont sur d'autres rangs égaux, et derrière il y a encore d'autres rangs, et de même tout autour. Le trône du patriarche est dans le rang (de droite des stalles, il est très élevé, avec des marches; il est incrusté d'un travail très fin. Vis-à-vis, dans le rang de gauche, il y a un trône pareil mais plus bas pour tout patriarche en visite. L'iconostase est vaste. Les icônes des portes du sanctuaire sont très grandes, elles ont été peintes à Moscou. L'icône de saint Georges, d'un travail artistique, est placée à droite de la sainte Vierge. Les chandeliers sont grands. Le lustre, qui s'appelle «choros», est en cuivre jaune, ouvrage ciselé, travail de Venise, qui ressemble à celui du Saint-Sépulcre. Les sanctuaires sont vastes.

Derrière le sanctuaire à gauche, il y a une porte pour la bibliothèque; de là on sort derrière l'église dans une cour qui aboutit à la rue, cela pour rendre service aux prêtres qui ainsi n'ont pas à sortir devant les gens. Dans l'arc cintré du sanctuaire méridional sont les icônes d'Abraham où de Melchisedech; la barbe de celui-ci est blanche et plus longue que celle d'Abraham, sa tête est enveloppée de rouge comme le prophète Daniel et ses cheveux sont tombants. Il est vêtu d'une chasuble comme saint Grégoire, évêque d'Arménie, d'après le rite arménien, il porte des ornements brodes d'or. Il tient entre ses mains une sorte de navire blanc rempli d'une liqueur rouge comme du vin. Il y a là aussi comme trois pains blancs ronds qui portent des croix, c'est-à-dire sur le pain et sur le vin qu'il a offerts à Dieu. Au-dessus on lit l'inscription : «le juste Melchisedech». Au-dessus du sanctuaire sont les peintures du patriarche d'Alexandrie, le Christ se tenant devant lui sous la forme d'un jeune garçon sous une coupole portée par des colonnes, avec son vêtement déchiré. Il lui dit : «Ô Seigneur, qui a déchiré ton vêtement ?» Et la réponse sort des lèvres du Seigneur : «C'est Arius, celui qui est tombé dans la bouche la plus basse de l'enfer.»

Quand le prêtre se lave les mains dans un petit bassin en marbre avec réservoir, l'eau lustrale s'écoule au-dessous dans un autre bassin supporté par une colonne. On a peint une icône semblable aussi dans toutes les églises de Constantinople et de ses environs et aussi il y a le bassin susmentionné. La chaire est placée au nord au-dessus du trône du patriarche d'Antioche, comme nous l'avons dit.

Dans un coin de l'église, à droite de l'entrée, il ya une chambre avec des fenêtres grillagées où se trouvent les corps des saints. Nous demandâmes à nous prosterner devant eux et à baiser leurs reliques. Ils nous firent entrer et les archontes vinrent, apportant les clefs. Ils rompirent les sceaux et ouvrirent les trois châsses. Dans la première, le corps de sainte Théophanie, l'impératrice, était dans un état parfait, comme elle était, avec ses vêtements et ses souliers aux pieds – nous les avons baisés. Ensuite le corps de sainte Asmonée, la mère des sept Macchabées, femme âgée, dans un état parfait avec ses vêtements boutonnés à la façon des vêtements européens. Dans la troisième châsse, le corps de la sainte martyre Euphémie, en parfait état, mais sans tête. Dans un coin de cette chambre, il y a une cage en fer, dont l'entrée est au milieu de la colonne, c'est là qu'a été attaché et flagellé notre Seigneur Jésus Christ. Sa couleur tire sur le vert. Au-dessus il y a une lampe allumée jour et nuit. Nous avons baisé la relique. Une des personnes présentes nous apprit que l'autre moitié se trouvait à Rome et qu'elle l'a baissé. Ils remirent les sceaux à leur place et nous sortîmes.

Remarque. Ce sont les préposés de l'Eglise patriarcale qui ont la garde des trésors et non le patriarche lui-même. Ils reçoivent les legs pieux, mais les dettes sont à la charge du patriarche. Le palais patriarcal et le divan sont à l'extérieur plus haut;

ils dominant Galata, Scutari et la mer. etc. ... il y a une porte secrète qui mène à la métochie du Saint-Sépulcre, car entre le palais patriarcal et la métochie du Saint-Sépulcre il y a une porte de la ville dans le rempart intérieur. On a l'habitude, quand on ferme les portes de Constantinople, le soir, de donner les clefs à l'aga de Janissaires, c'est pourquoi, à cause de l'éloignement de l'endroit, on n'ouvre les portes que le matin. Parfois nous venions frapper à cette porte secrète et nous entrions dans l'église.

La demeure des hiérarques est à gauche du patriarche vers la porte. Sur sa droite demeurent le clergé et les chantres, près de la porte du sanctuaire; de même le côté du nord est réservé aux prêtres et aux diacres. Sur la porte du sud il y a une icône du chérubin armé du glaive flamboyant.

II. – QOUM QAPOU

La veille du dimanche du Riche et de Lazare, le patriarche de Constantinople invita notre Maître à l'église pour les vêpres. Dans ce même jour, le patriarche lui envoya la permission, portant sa signature ainsi que celles des hiérarques, l'autorisant à célébrer la liturgie dans l'église de Saint-Jean-Baptiste à Qoum Qapou, d'après l'habitude des patriarches. Il ordonna aux prêtres des autres églises de ce quartier de ne pas célébrer la liturgie, mais de s'assembler tous dans l'église mentionnée pour assister à la liturgie célébrée par monseigneur le patriarche. Ils vinrent immédiatement chez nous dès le soir pour l'inviter à célébrer la liturgie le lendemain; le dimanche matin nous descendîmes dans une barque et fîmes le tour derrière le Sérail du Sultan. On nous fit voir la porte de Romanus mentionnée dans les synaxaires. Maintenant elle est fermée et près d'elle il y a une source d'eau merveilleuse que visitent les pèlerins chrétiens, le jour de la Transfiguration.

«Théophile croyant au Christ roi des Grecs et empereur». Le côté de ce mur fait partie de la construction de l'empereur Théophile et son nom est écrit jusqu'à maintenant en grands caractères grecs : «Théophile roi des Grecs et empereur». Près de Qoum Qapou, parmi les tours qui sont sur la mer, on nous fit voir la tour de l'empereur Léon le Sage, dans laquelle il y avait un miroir merveilleux qui fut brisé par Michel, fils de ce Théophile. Près de cette tour il y a une ancienne mosquée. On dit que c'était une église qui était habitée par saint Jean Chrysostome. Nous continuâmes notre route, jusqu'à ce que nous fussions sortis du port de Qoum Qapou. Le nom de Qoum Qapou était autrefois Kondoskale. Tous les chrétiens et le clergé nous attendaient. Ils allèrent au-devant de monseigneur le patriarche et le firent entrer dans l'église avec des cierges et des encensements, avec tous les honneurs possibles; une grande liturgie y fut célébrée.

On a l'habitude dans tout ce pays, pendant l'hymne de «l'Axion», d'apporter au patriarche des prosphores; il les prend entre ses mains l'une après l'autre et fait avec elles le signe de la croix sur le calice et sur le disque à la mémoire de celui qui les a offertes et dit : «Grand est le nom de la sainte Trinité.» C'est ce qu'on appelle «panagia», ce qui chez eux a une très grande importance. On la porte en voyage comme viatique pour tenir lieu des sacrements, lorsqu'il arrive un accident, un naufrage ou un danger de mort. Après avoir reçu le pain bénit, tous les assistants mettaient de l'argent sur le plateau. Ils emmèneront ensuite le patriarche dans leurs maisons et lui offrirent un déjeuner. Après avoir passé chez eux deux nuits, nous partîmes pour visiter les autres églises : la seconde église est dédiée à la Vierge surnommée «du désert», la troisième, dédiée à sainte Cyriaque, sur la porte de laquelle est la création des cieux et de la terre, c'est-à-dire de «Que tout ce qui respire»; la quatrième, dédiée à saint Nicolas. Dans toutes ces églises il y a des lustres et des symboles neufs. La cinquième, dédiée à la sainte Vierge, est contiguë à l'église arménienne. – Les Arméniens ont deux églises à Qoum Qapou. – Le mardi 2 novembre, le jour de la fête du sacrifice, nous nous rendîmes devant la porte du Sérail où nous vîmes en personne Sa Majesté le sultan Mohammed – que Dieu le préserve ! – avec sa garde et ses soldats à son entrée et à sa sortie de Sainte-Sophie. Puis nous

y entrâmes pour la visiter dans toutes ses parties et ses lieux solitaires. Nous montâmes au second stage, puis au troisième où nous vîmes des colonnes de porphyre, vertes ou couleur de styrax ou de lapis-lazuli, et d'autres couleurs de marbre merveilleuses et brillantes. Nous vîmes aussi ses balustrades de marbre allant d'une colonne à l'autre, portant des traces de croix, ainsi que les dalles et les marbres; ses pierres précieuses, la fontaine sacrée et les amphores de marbre transparent. Chacune de ces amphores, quatre hommes n'auraient pas suffi à les entourer, tant elles étaient énormes; leurs orifices étaient étroits. Nous admirâmes la magnifique blancheur de son marbre, la hauteur de la coupole, l'image de notre Seigneur Jésus Christ bénissant au haut de la voûte et du sanctuaire ainsi que la multitude des croix sur les murs et sur les balustrades, les catégories d'icônes, les fêtes de notre Seigneur au haut des coupoles, la variété des couleurs de la mosaïque diversement colorée, le grand nombre de ses portes, la grandeur des croix d'airain, la multitude de ses fenêtres – et que dirai-je ? – il n'est pas possible à l'esprit humain de décrire toutes ces beautés en détail.

II. – AT-MEIDÂN

De là, nous partîmes pour visiter la mosquée du défunt Sultan Ahmed, connu par ses rebellions. Les dalles sont en marbre brut, non poli.

Nous contemplâmes ensuite le panorama de Constantinople, connu dans le monde entier, At-Meidân, ou hippodrome. Nous vîmes une chose admirable sur une pierre, le nouveau Dikili Tâch. Cet obélisque est un monolithe de couleur brique rougeâtre gravé sur les quatre côtés d'images, de figures d'animaux symboliques et d'énigmes philosophiques. Il repose sur quatre cubes d'airain. Au-dessous d'eux est un soubassement blanc d'une seule pièce, dont la longueur, la largeur et la hauteur sont de quatorze empanes de chaque côté. Il porte des figures sur ses quatre côtés. Chaque côté diffère des autres, et sa hauteur de la base jusqu'en haut, c'est-à-dire en comprenant la colonne et le piédestal, est de la hauteur des minarets de la mosquée du Sultan Ahmed.

A un jet de pierre de cette chose admirable, il y a une grosse colonne de bronze, torse en trois, comme s'il y avait trois serpents ou dragons enroulés les uns autour des autres. A son sommet il y a trois têtes de serpents tendues en avant, les gueules ouvertes vers les trois côtés de la ville; la mâchoire de l'un est brisée. On prétend que le défunt sultan Osman l'a brisée avec une massue. Elle protège contre les serpents depuis le temps de l'empereur Constantin, pour les empêcher d'entrer dans la ville. Lorsque cette mâchoire fut cassée, on dit que les serpents entrèrent dans la ville par ce côté, mais qu'ils ne firent pas de mal.

A un jet de pierre de l'obélisque il y a aussi une autre tour construite en pierre appelée aussi Dikili Tâch.

Nous partîmes pour visiter les tombeaux des sultans ottomans, depuis la conquête de Constantinople jusqu'aujourd'hui, avec le tombeau du sultan Mourad et de ses dix-neuf enfants tous étranglés, enfin celle de sa mère Keuse Qâson. Nous circulâmes parmi leurs tombes. Au-dessus d'elles, il y a des lampes d'or et des objets rares qui étonnent l'esprit. Le gardien, pour un pourboire, conduit les visiteurs à l'intérieur.

Les tombes du sultan Mustafa et du sultan Ibrahim sont dans un autre cimetière près de la muraille de Sainte-Sophie sur le chemin du Diwân. Elles sont bâties en marbre très blanc, très épais à l'extérieur et neuf à l'intérieur, d'un aspect agréable pour les spectateurs. Vis-à-vis d'elles il y en a une autre semblable. C'est là que passe le chemin du Diwân et que sont les scribes des requêtes, puis ceux qui échangent les turbans, c'est-à-dire de ... et autres à leurs propriétaires.

Ensuite nous partîmes pour aller voir Aslân Khanè. C'est une église basse, ancienne; il y en a une autre élevée avec coupole au-dessus d'elle, ayant encore des figures en mosaïque, puis [des images] de notre Seigneur et des quatre Évangélistes, qui existent jusqu'aujourd'hui. Dans l'église basse il y a des animaux sauvages, dont

quatre lions, les uns d'Algérie, les autres de notre pays, quatre panthères de divers pays, un chacal, un renard, trois loups, une hyène, une tête d'éléphant ancien, l'image d'une girafe ancienne avec un crocodile ancien. Dans cette église basse très vénérée, dédiée à saint Jean-Baptiste, on voit encore les images en mosaïque bien conservées. On prétend que c'était l'église de Saint-Jean Chrysostome. Près d'Asân est Djebâ Khanè. Sur sa porte est suspendue une très grande botte et une autre semblable sur la porte de Top Khanè, ainsi que d'autres curiosités.

IV. – LE SÉRAIL

Ensuite nous entrâmes dans le Sérail – que Dieu en protège les habitants ! – A l'intérieur de la cour est une église appelée aujourd'hui Silâh Khaneè; rien n'en a encore été détruit, son autel et toutes les autres choses sont restes en état, mais ses portes sont fermées,

Nous arrivâmes à la célèbre coupole, la Sublime Porte, où siégeant les juges de l'armée et les sept vizirs. Le Sultan les regarde par une fenêtre, c'est là qu'ils composent le Diwan pour le monde entier. Entre le Sérail et Sainte-Sophie il y a une petite église dédiée à saint Jean-Baptiste, celle que l'empereur Justinien avait bâtie avant Sainte-Sophie et où il se reposait. Elle est restée dans son état.

Nous vîmes aussi le troisième Dikili Tâch qui est dans Tawouk Bazar près du bain de la Walidé et le Khan des ambassadeurs. Ce sont des margelles superposés et s'élevant fort haut, dans le ciel, mais elles ont été fendues par le feu, c'est pour cela qu'on les a cerclées de fer. On prétend qu'un certain juif a déclaré à un certain sultan ottoman que des empereurs grecs y avaient caché des trésors, alors il ordonna de l'incendier et l'obélisque se fendit. On craignit qu'il ne tombât, c'est pourquoi on le cercla de fer de haut en bas. Les Grecs nous apprirent que cet obélisque est celui que fit dresser l'empereur Constantin le Grand et qu'il déposa dans les fondations douze crânes et certaines reliques de notre Seigneur Jésus Christ.

Ensuite nous vîmes la tour Avret Bazar, l'une des plus grandes des tours mentionnées; elle est construite en marbre blanc sculpté ou l'on voit des croix, des anges et des prêtres depuis le haut jusqu'en bas. Elle est creuse. Elle est située dans le quartier d'Assamata.

Nous demandâmes aux Grecs où se trouvait l'église des saints Apôtres. Ils nous répondirent quelle était à l'intérieur d'Esky Sérail, réservée aux femmes. Nous avons vu cette église quand nous étions en mer, près de Galata, aux environs de Seutari. Elle est haute et remarquable par ses douze coupoles. Elle est près de la mosquée de Soleiman; nous la distinguons, mais lorsque je vins pour la retrouver, je la perdais de vue à cause du mur très élevé du susdit Sérail. Cette église est au milieu sur le sommet d'une des sept collines de l'intérieur de Constantinople, c'est pourquoi on voit le haut de cette église depuis Galata et de Scutari. Elle est peut-être plus haute que la coupole de Sainte-Sophie, ainsi que nous la vîmes pour la première fois en entrant à Constantinople ... J'appris par le tailleur de Esky Sérail que l'intérieur en est demeuré en bon état, que les peintures et les icônes en mosaïque existent encore sur les murs et que personne n'ose entrer au Sérail sans un guide de connaissance. Nous demandâmes aussi où était l'église de Chaleopratia. On nous répondit qu'elle se trouvait sur la place de la mosquée du sultan Bayazid.

V. – MOSQUÉE DE SOLEIMAN

Nous partîmes enfin pour voir la grande et célébré mosquée de Soleiman, une des merveilles du monde à cause de la multitude de ses colonnes de porphyre, de couleur vert pistache, et de la diversité de la couleur de ses grandes dalles, de sa hauteur et de ses minarets élancés. Dans la cour, il y a une coupole haute en marbre et des colonnes pareilles; l'eau descend du toit parce que ces colonnes sont creuses et l'eau en sort par un dispositif merveilleux, – elle est plus douce et plus agréable que celle d'Alep.

Nous vîmes ensuite la mosquée du Sultan Mohammed qui est au delà du palais patriarcal au Phanar, sur le sommet d'une colline. Nous descendîmes du Phanar dans une barque et nous partîmes vers Khâs Keuy ou nous étions invités. Il y a la beaucoup de maisons de juifs et de chrétiens. Nous visitâmes son église dédiée à sainte Parascève. On invita monseigneur le patriarche à prier sur la tombe de Pavlachi qui était le Qapou Kehaia de Basile, prince de Moldavie. Lorsqu'il l'eut trahi, le prince envoya le tuer. On nous mena dans sa demeure, que dis-je, dans son palais merveilleux situé au milieu de la mer, construit sur de grands pilotis suivant l'habitude des constructions de Constantinople. A l'intérieur il y a des endroits et des châteaux qui ravissent l'esprit, un bain tout en marbre, des jardins agréables à voir, une conduite d'eau en mosaïque de différentes couleurs et égaient une église, et tout cela surplombe la mer. Nous descendîmes enfin dans une barque qui nous conduisit à l'extrémité de la mer de Galata. Nous entrâmes alors dans la grande rivière d'eau douce jusqu'au bout, de là nous montâmes pour visiter la fabrique de poudre de Kar Khâne semblable à celle que nous avons vue à Bor, merveilleuse avec des roues se mouvant par l'eau. Cet endroit s'appelle Kâyhat Khâne.

Nous sortîmes de là sur la terre ferme et nous nous dirigeâmes vers Aq-Meidân ou le champ de tir des flèches, ou il y a une colonne dressée dans ce but. Ce champ de tir est une place verdoyante et d'une vue délicieuse, qui domine Constantinople en face. C'est là que les chrétiens célèbrent les Pâques avec joie. On nous apprit alors que l'année dernière, Sa Majesté – le Sultan Mohammed – que Dieu le garde ! – vint et dressa sa tente avant la fête et eut du plaisir à les regarder. Il y prit un tel plaisir qu'il leur donna deux bourses de mille piastres turques. Nous entrâmes ensuite à la Takieh du Silahdar du sultan Mourad, qu'il a fait construire récemment.

VI. – GALARA

De là nous descendîmes au quartier de Qâsim Pâchâ, puis à Galata, ensuite à Top Khanè, puis à Tess Khanè où l'on construit des navires. Nous vîmes à Top Khanè des canons qui peuvent contenir chacun un homme et d'autres canons à trois chambres. Nous revînmes ensuite pour voir les navires merveilleux de l'Angleterre et de la France et nous nous en retournâmes.

La veille du dimanche, nous chantâmes les vêpres dans la métochie et le patriarche de Constantinople envoya à mon père une permission comme la première pour qu'il pût aller le lendemain célébrer la liturgie dans l'église de Saint-Georges à Galata; les prêtres et les notables de ce quartier l'invitèrent aussi. Le lendemain matin nous chantâmes les vêpres (– matines?) dans la chapelle de la métochie. Nous partîmes avec eux dans une barque vers Galata et l'église mentionnée; suivant l'habitude ils vinrent à sa rencontre. Il y célébra une grande liturgie, qui fut suivie d'un grand repas. Et moi je partis pour visiter les autres églises de Galata.

La première église est celle de la Vierge, Chrysopigi, ou «la source d'or»; à l'intérieur il y a cette source, un puits d'eau ou l'on représente dans les icônes «la Vierge assise dans une piscine», de cette source jaillit une eau guérissant les malades. Cette église est vaste et à l'intérieur il y a deux grands chandeliers de cuivre jaune. On nous apprit que le patriarche Karmé fit faire les chandeliers de l'église d'Alep d'après leur modèle. Le tout est un ouvrage de Vénitiens. Au dedans il y a aussi une icône vénérée.

De là nous nous rendîmes à une troisième église dédiée à ∞ c'est-à-dire la Mère miséricordieuse de Dieu, et à saint Jean le Théologien, dans laquelle il y a trois grandes icônes de Crète. On y voit une peinture de l'Apocalypse de saint Jean et les sept chaires, au-dessous desquelles ses deux disciples s'enterrèrent. Nous entrâmes dans l'église, l'une des plus grandes églises orthodoxes de l'empire, qui est maintenant en la possession des Jésuites français. Elle est ancienne, très haute, toutes ses peintures sont en mosaïque colorée, les fêtes de notre Seigneur sont expliquées en grec.

Il y a un clocher élevé et ancien.

Nous partîmes ensuite vers la quatrième église, voisine de la précédente, dédiée à notre Seigneur Jésus Christ, à l'intérieur de laquelle il y a une fontaine sacrée. Nous nous dirigeâmes ensuite vers une cinquième, dédiée à saint Demetrius. Sur le mur de la porte est peint : «Que tout ce qui respire», c'est-à-dire glorifiez le Dieu du ciel, toutes les créatures, les animaux, le ciel, le froid et la neige et...

Nous visitâmes une sixième église, dédiée à la sainte Vierge, située aussi près du rempart. Une septième église est dédiée à saint Jean-Baptiste; à l'intérieur il s'y trouve une fontaine sacrée. Une huitième église est dédiée à saint Nicolas, ensuite une neuvième est dédiée à saint Jean Chrysostome. Toutes sont en poutres avec des toits ornés de symboles, le lustre est doré à l'intérieur et à l'extérieur. Nous vîmes ensuite l'église des Français qui avait été incendiée. Elle égale Sainte-Sophie par sa hauteur, sa grandeur, sa forme, ses peintures à l'intérieur et à l'extérieur en mosaïque dorée ainsi que les fêtes de notre Seigneur, Au-dessus de la porte est l'icône de la Dormition de la Vierge en mosaïque; sur ses murs toutes les inscriptions sont européennes. A l'intérieur il y a quelques petites églises en ruine aujourd'hui et abandonnées, qui appartiennent aux Français.

VII. — L'INCENDIE DE CONSTANTINOPLE

Le mardi soir 10 novembre, un grand incendie éclata à Constantinople. Il dura jusqu'à mercredi soir. Tout le centre de la ville fut brûlé, c'est-à-dire les marches, les halles, et l'incendie gagna le quartier de Qoum Qapou, puis Ouzoun Teharchi, ensuite Meidan Qatir Ghoulman. A ce qu'on prétend, le feu a ravagé de quarante à cinquante mille boutiques et vingt-cinq mille maisons d'habitation, trois cents fours à pain, un grand nombre de bains et trente-deux caravansérails. Khân Eliousry fut brûlé avec tout ce qu'il contenait ainsi que le Khan de Biry Pâchâ. Les sapeurs et les soldats de la garde se voyaient impuissants à combattre cette dévastation; ils appelèrent le peuple à l'aide. Le feu volait d'une place à l'autre comme un oiseau. – Quant aux cimetières et aux fontaines de marbre, ils sont en très grand nombre, de même des sommets de minarets. – Nous avons vu hier des marchés, des caravansérails, des édifices, et le matin la terre était devenue déserte, le spectateur en pleurait. Tout ce qu'il y avait autour était à déplorer – que Dieu conserve la prospérité de notre pays ! Aussitôt après, on invita les habitants à reconstruire; il ne s'écoula pas un mois que tout revint à son ancien état, qu'il y ait eu ou non d'incendie ou autre chose semblable. Comment pouvait-il en être autrement sous l'empire ? En ce jour j'ai visité la sainte et célèbre église de Saint-Nicolas dans Aya Qapou, ou la porte de Sainte-Euphémie, qu'on a transformée en mosquée. De là j'ai visité l'église de la Vierge, au-dessus et à l'intérieur de laquelle il y a une célèbre fontaine sacrée qui guérit les malades.

Le jour de la fête de saint Jean Chrysostome, je suis parti pour Top Khane et de là j'ai loué une barque et me suis dirigé vers Qiz-Qoulesy ou «la tour de la fille». Elle est bâtie sur un petit rocher au milieu de la mer vis-à-vis de Seutari et nous avons bu de l'eau douce de la fontaine qui est là. Nous nous dirigeâmes ensuite vers Qady Keuy ou Chalcédoine. J'ai visité son église dédiée à notre Seigneur Jésus Christ; c'est une voûte à coupes très hautes en pierres anciennes. Ensuite je suis revenu à Scutari et à Top Khanè et à notre quartier au Phanar.

Le samedi soir du commencement du carême de Noël, nous chantâmes les vêpres dans l'église de la métrochie. Trois jours auparavant, le clergé et les notables du quartier de Qoum Qapou vinrent aussi chez monseigneur le patriarche et lui apportèrent une permission de leur patriarche et l'invitèrent à célébrer la liturgie, pour la deuxième fois, dans l'église de la Vierge dite «du désert», cela parce qu'ils étaient heureux de sa venue et que l'incendie général dont nous avons parlé arriva près d'eux sans leur causer de dommage et parce qu'ils croyaient qu'ils avaient été épargnés grâce à l'efficacité de ses prières. Nous partîmes avec eux dimanche matin par mer dans une barque. Nous eûmes à supporter bien des terreurs chaque fois que nous nous rendîmes par mer à cet endroit-là derrière le Sérail connu sous le nom de Bournou Sérail. La mer y est effrayante à cause du courant de la mer Noire qui arrive

par le détroit dans la Méditerranée. Combien en effet de navires y ont fait naufrage ! Lorsque nous arrivâmes chez eux, ils nous reçurent en grande procession : on célébra ensuite une grande liturgie. Nous restâmes chez eux jusqu'au mercredi 19 novembre et nous retournâmes à notre quartier.

Nous demandâmes où était l'église Pammacaristos, c'est-à-dire la Mère de Dieu en trois personnes, la bienheureuse qui est relatée dans la chronique grecque que nous avons traduite en arabe : église qu'ils ont transformée en un palais patriarcal, après l'église des saints Apôtres. Elle est sur une colline en haut du quartier du Phanar et en haut du patriarcat. Elle est entre ce quartier et la mosquée du Sultan Mohammed à mi-chemin. La mosquée aujourd'hui est belle et à l'intérieur il y a de nombreuses sources anciennes.

Beaucoup nous ont appris que derrière Ouzoun Teharchi, près de Khan Wâlidè, il y a une petite mosquée, une ancienne église, avec une haute coupole carrée, au-dessus de laquelle il y a une croix qui tantôt se voit, tantôt se cache depuis Ouzoun Teharchi; je n'ai pas cessé de la chercher et j'arrivai près d'elle. L'église est encore en son état primitif; j'ai vu cette croix en nombreuse compagnie – et nous nous en retournâmes émerveillés.

VIII. – LE QUARTIER D'ASSAMARA

Jeudi, les prêtres et les notables du quartier d'Assamata, avec la permission de leur patriarche, vinrent inviter monseigneur le patriarche à célébrer la liturgie chez eux. Nous partîmes en leur compagnie dans une barque par mer, à environ seize milles de leur quartier; quant au périmètre de Constantinople, on prétend qu'il est de dix-huit milles. C'est une langue de terre qui s'avance dans la mer, c'est pour cela que les trois quarts sont maritimes. L'autre quart va de la porte d'Andrinople jusque derrière le Phanar. Tous ces terrains sont en vignes, en jardins et en pistachiers. – On nous reçut en procession et nous célébrâmes les vêpres chez eux la veille du premier dimanche du carême de Noël. Le lendemain matin, nous célébrâmes la liturgie dans l'église de l'empereur Constantin le Grand. Cette église est très ancienne, très vénérée, haute, en pierre, avec voûte, et à l'intérieur il y a une icône de notre Seigneur Jésus Christ et une de la sainte Vierge, celle de saint Nicolas et celle de saint Jean-Baptiste, toutes très grandes et anciennes. On prétend qu'elles datent du temps de l'empereur Constantin. Ce jour il y eut une liturgie, une grande solennité et l'ordination d'un diacre. Nous baisâmes la main droite de l'empereur Constantin qui est en os jaune comme de l'or. Rien ne m'a enchanté dans les églises de Constantinople et des de comme les mélodies des petits enfants et leurs chants : «Dieu saint» aux épîtres et «alleluia» à l'Evangile, «Seigneur, ayez pitié», pour toute la litanie; leurs mélodies sont belles et douces.

Ce quartier d'Assamata portait dans l'antiquité le nom grec de Psamatia et en turc celui de quartier de Qarâmân. Lorsque le sultan Mohammed conquiert la ville, il fit venir ses habitants du pays de Qarâmân, les fit habiter là et leur donna cette église et pour cette raison elle porta leur nom. Dans cette Psamatia il y avait une procession d'anges, lorsque apparurent les hérétiques, qui disaient : «sanctifié soit celui qui s'est fait crucifier pour nous» et l'enfant fut enlevé dans les airs, et il descendit en disant : «glorifie soit celui qui ne meurt pas», selon qu'il avait entendu la glorification angélique.

Après la liturgie et le repas, nous partîmes pour visiter les autres églises d'Assamata. La deuxième église est dédiée à saint Nicolas, elle est belle; la troisième est une église de la sainte Vierge; la quatrième est celle de Saint-Georges, elle est ancienne, les voûtes sont en pierre et les dalles sont également anciennes. Intérieurement il y a sur le mur l'image de saint Georges en mosaïque dorée, très ancienne, d'une exécution merveilleuse. On y trouve encore une source miraculeuse. Dans chaque église de Constantinople il y a toujours une source miraculeuse. Nous baisâmes le corps de sainte Anastasie qui délivre [les hommes] de la magie. Parmi toutes les églises de Constantinople y compris celle du patriarcat, il n'en existe pas de

plus ancienne du temps des empereurs chrétiens que cette église du quartier de Qarâmân.

IX. – LES SEPT TOURS

Nous restâmes chez eux jusqu'au lundi matin 23 novembre, et nous partîmes pour aller vers Yedj Qoulè ou les sept tours. Il n'y a dans les murs de Constantinople et dans ses tours, rien de mieux construit et de plus solide. Ils consistent en trois murs concentriques. Nous sortîmes de Top Qapou pour aller au cimetière chrétien où il y a une source miraculeuse, nommée dans les synaxaires Zoodohopigi, ou la source de vie, appartenant en propre à la Mère de Dieu, dont la fête se termine le premier vendredi après Pâques. On l'appelle maintenant la source miraculeuse de Bâlougli. Nous descendîmes près de la source, nous bûmes de son eau sainte qui guérit les malades. Là les chrétiens fêtent le lundi de la Résurrection, en mangeant, en buvant et en se divertissant. Nous passâmes par la porte d'Andrinople et revînmes à notre quartier du Phanar. Je partis pour visiter la source de Blachernes; elle est maintenant ignorée, se trouvant dans le quartier Balâta vis-à-vis de Khâs Keuy, au-dessus du quartier du Phanar. J'entrai dans une maison habitée par des bohémiens. C'était l'Eglise, mais de ses traces on ne voyait que peu de choses; la source sortait d'un souterrain qui était dans la sacristie de l'Eglise. Je sortis de cet endroit-là et je visitai l'église de Saint-Demetrius dans le quartier mentionné, elle est grande et vaste; puis l'église de la Sainte-Vierge où nous baisâmes l'icône percée par la lance et d'où sortait le sang.

La veille du jeudi 25 novembre, nous célébrâmes les vigiles de la fête de sainte Catherine dans l'église de la métachie. On fit venir l'économe du monastère du Mont Sinaï, le prêtre Sophronios, avec l'autorisation du patriarche d'y célébrer la liturgie à l'occasion de la fête de cette sainte. Il y eut la liturgie et une solennité, puis l'ordination d'un diacre. Et ainsi la veille du deuxième dimanche du carême de Noël, des le matin, nous assistâmes aux vigiles, puis à la liturgie dans l'église patriarcale, car monseigneur le patriarche avait décidé de partir et de faire ses adieux au patriarche de Constantinople. Après la liturgie celui-ci l'invita à monter chez lui. Ils se dirent adieu l'un à l'autre, en pleurant – chacun d'eux pria sur la tête de l'autre – et il lui donna des lettres de recommandation pour les empereurs et leurs sujets.

X. – LE BOSPHORE

Le lundi 29 novembre, nous sortîmes de Constantinople et nous montâmes dans une barque. Nous nous dirigeâmes vers Néochory ou Yenky Keuy pour louer un navire et aller dans la mer Noire en Moldavie, car il n'était pas facile pour nous de voyager par terre vers Andrinople pour deux motifs : premièrement à cause des frais, car le prix du louage des voitures était de plus de cinq cents piastres; deuxièmement à cause de la neige, de la pluie et du froid. C'est le détroit de la mer Noire creusé dans l'antiquité par Alexandre. Le passage y est très difficile. De Galata à Néochory à droite et à gauche il y a des villages, des maisons, des châteaux, des sérails impériaux, des jardins, des vergers, des lieux agréables, des bains, etc ... Nous descendîmes ensuite à Néochory dans la maison du Dadian Raïs dont le surnom est Kâlekâri et Téodori. Son fils s'appelle Djazaghâki – que Dieu prolonge leur vie ! – car leur large hospitalité envers nous et les étrangers ne saurait se décrire. Le troisième dimanche du carême de Noël, c'est-à-dire le 5 décembre où tombait la fête de saint Sabas, monseigneur le patriarche célébra la liturgie dans l'église de Saint-Georges et de Saint-Sabas dans ce village. Le lendemain lundi, il célébra la liturgie dans l'église de Saint-Nicolas, le jour de sa fête. La veille du quatrième dimanche du carême de Noël, qui coïncide avec la fête de saint Spiridon, le 11 décembre nous célébrâmes les vigiles et nous assistâmes à la liturgie dans la troisième église, dédiée à la sainte Vierge, dans le village susmentionné. Nous y vîmes l'icône d'or de Crète si merveilleuse qu'on ne peut la décrire. Les trois églises susmentionnées sont construites en poutres et en planches.

Le lundi soir, monseigneur le patriarche célébra dans cette église les vigiles funéraires d'après nos usages pour la défunte Mira, femme de hadj Abdallah, fils du prêtre Mansour, en présence de ses fils; de même il célébra la liturgie pour elle, le mardi matin 14 décembre. Ils firent en sa mémoire une offrande de colybe orné de dessin, avec le vin et le pain suivant leur coutume. Ensuite nous embarquâmes nos bagages dans le bateau par un vent favorable du sud (nothos), attendu par les navires de la mer Noire se dirigeant vers le Danube pour importer des céréales. Le soir de ce même mardi on mit à la voile dans deux barques et nous rencontrâmes ledit bateau reste à l'ancre dans un endroit portant le nom de Qara Tach en turc, c'est-à-dire «le rocher noir», près de l'entrée de la mer Noire et dudit détroit, du second des forts que les Turcs ont bâtis, parce qu'avant d'arriver à Néochory vous apercevez à votre droite et à votre gauche deux grands forts. Il y a là deux autres forts et au-dessus d'eux sur le sommet d'une colline deux grandes forteresses anciennes en ruines. On prétend qu'elles ont été bâties par Alexandre. Au-dessus de cet endroit, il y a un monastère qui porte le nom de la Dormition de la sainte Vierge, en grec Mavromolos, c'est-à-dire le monastère du rocher noir. J'allai le visiter. Il se trouve au sommet d'une colline, et est habité par quarante moines. L'église est grande et ancienne; à l'extérieur il y a une grande source miraculeuse, très agréable, qui guérit les malades. Au-dessus d'elle, sur le mur, il y a l'image de la Vierge Pandanassa, la Thaumaturge, connue par la guérison des maladies. Il y a également une autre source miraculeuse à l'intérieur de l'église.

Ensuite nous montâmes dans le bateau. Le ciel était serein, les étoiles brillaient; le capitaine décida de mettre à la voile à minuit, quand soudain se leva un vent violent qui souffla en tempête, et une neige abondante tomba d'une nuit à l'autre. Dans ce temps les quatre navires qui étaient sortis du détroit firent naufrage. Avec l'aide de Dieu, on conduisit notre navire avec adresse vers le village appelé Thérapiä au-dessus de Yenky Keuy ou ils jetèrent l'ancre. Nous trouvâmes à cet endroit plusieurs navires mis à l'ancre. Nous descendîmes dans une maison chrétienne – il y en a là cent vingt – parmi lesquelles il n'y avait pas une seule maison turque. Il y a là une église dédiée à saint Georges, celui qui assiste les hommes par ses miracles. Chaque fois que quelqu'un d'entre eux quitte la religion, il l'anéantit, c'est pourquoi il n'y a pas [d'apostats] parmi eux.

Remarque. Nous trouvâmes le patriarche de Constantinople vêtu de son mandyas. Les insignes qui sont sur sa poitrine et aux pieds sont d'un couleur bleue et non rouge comme ceux des patriarches d'Antioche, de Jérusalem ou d'Alexandrie. Nous en demandâmes la cause et on nous répondait qu'il n'avait pas le droit d'en porter de rouges parce qu'il est archevêque. Nous vîmes ses métropolitains vêtus de la même façon. Quand il est présent dans l'église, personne n'est vêtu du mandyas. Et nous vîmes de même les métropolitains de Valachie et de Moldavie et leurs évêques ainsi que le métropolitain de Russie, ses évêques et les higoumènes de son pays, parce que les patriarches d'Orient se revêtent spécialement de vêtements rouges.

Remarque. Nous vîmes, dans toutes les églises de Constantinople et environs, peint sur la porte du nord du sanctuaire un chérubin aux pieds rouges, tenant dans sa main un glaive flamboyant, ou l'archange saint Michel avec un mort sous ses pieds. Dans les églises de Moldavie, de Valachie et des Cosaques on peint sur la porte du sud l'image de l'archidiacre Etienne avec l'encensoir; deuxièmement, on ne connaît le nom du patron de l'église que par son icône [peinte] sur la porte au-dessus du mur; troisièmement, la peinture de son icône à l'intérieur à droite de la sainte Vierge; quatrièmement, l'icône de la fête de notre Seigneur ou celle du saint qui tombe en même temps que sa fête – elle est exposée sans cesse sur le proscynétaire jusqu'à la fin de la semaine et chacun en entrant la baise –; cinquièmement, des lampes d'argent suspendues devant l'iconostase et la porte du sanctuaire et brûlant continuellement; sixièmement, l'iconostase complète; septièmement, à la place du pain béni on présente dans la soir de des plateaux de colybes de toutes sortes de couleurs et de dessins et des fleurs belles et merveilleuses. A la fin de la liturgie les prêtres prient sur elles pour l'âme du mort et on les distribue avec du vin, du pain et

du caviar. Huitièmement, on remarque que le parrain du nouveau-né apporte de l'huile à l'occasion de la grande cérémonie du baptême, parce que nos frères grecs font une grande cérémonie pour le baptême avec une grande dépense d'argent, [en donnant] de grands cierges pour l'église et [et en distribuant aussi] aux assistants. En Moldavie et en Valachie on fait plus encore, on reste tête nue du commencement du service jusqu'à la fin. On fait également une grande cérémonie pour les funérailles de leurs morts.

Mais revenons à notre sujet.

Le vendredi 17 décembre, monseigneur le patriarche célébra la liturgie dans l'église de Thérapia, et il porta le saint chrême. Il y faisait grand froid et il avait gelé très fort. La veille du dimanche des saints ancêtres de notre Seigneur, nous assistâmes à la vigile du dimanche. Le patriarche célébra aussi la liturgie et l'office de l'huile sainte. Suivant notre habitude, nous lûmes l'Évangile en quatre langues : en persan, en turc, en arabe et en grec. Plusieurs personnes des navires à l'ancre y assistaient.

La veille du vendredi ou paramonie de la fête de Noël, le patriarche de Constantinople Kyr Pasios invita le patriarche d'Antioche, lui envoyant une permission avec sa signature et celle de la plupart des hiérarques – parce qu'ils aimaient beaucoup monseigneur le patriarche et ils avaient peu de sentiment religieux pour leur patriarche et les uns pour les autres – pour que les deux patriarches célébrent la liturgie ensemble, car ils lui dirent : «Il est heureux que tu aies été retardé afin de célébrer la liturgie de Noël chez nous et que les fidèles reçoivent les saints mystères dans ce jour de Noël de la main de monseigneur le patriarche.»

XI. – OFFICE DIVIN À CONSTANTINOPLE

Il partit dans une barque accompagnée des prêtres qu'on lui avait envoyés et nous arrivâmes vendredi de bon matin. Nous descendîmes dans la demeure de Cyrille d'Alexandrie – devenu plus tard patriarche de Constantinople – demeure unique par sa beauté, bâtie par lui-même, ornée de marbre, de faïence et de cristal, située dans la partie la plus haute du palais patriarcal. Le patriarche n'a pas l'habitude d'assister aux heures du matin de la paramonie, mais on les retarde jusqu'au jour. Le lendemain matin les deux patriarches descendirent ensemble dans l'église, revêtus de leurs mandyas, avec leurs crosses; les chantres commencèrent les heures et les prophéties. A la lecture de chaque évangile aux heures, l'archidiacre descendait la cassolette à la main et encensait les patriarches et les icônes suivant l'usage. Toutes les heures et les stichères étaient chantées. A la fin de la neuvième heure, le canonarque ou chef des chantres mentionna pendant le polychronion le nom du patriarche de Constantinople, ensuite celui du patriarche d'Antioche, puis reçut la bénédiction selon l'usage. Ils ne finirent la liturgie de saint Basile que vers le coucher du soleil. On ne fait pas de vigile. Après avoir distribué le pain béni, les deux patriarches sortirent ensemble de l'église en bénissant d'abord les fidèles. Le porteur du chandelier d'argent dit pour tous les deux le polychronion, puis ils sortirent avec leurs mandyas et leurs crosses et allèrent au salon et les Janissaires marchaient devant eux avec leurs bâtons (?). Ils s'assirent sur deux trônes en velours, revêtus de leurs mandyas; les métropolitains, les prêtres et les notables se placèrent autour d'eux. Sur la table étaient rangés des flacons de cristal remplis de vins de différentes sortes et d'eau-de-vie, douze vases de vin, douze plateaux de biscuits, douze assiettes de pommes et de poires, douze assiettes de confitures indiennes; tout cela selon le nombre des douze apôtres.

Le patriarche de Constantinople but le premier et le chantre chanta pour lui le polychronion, ensuite il dit pour les métropolitains et pour les autres assistants – et ici ils sont en fête. Le patriarche d'Antioche fit de même ainsi que les prélats et les autres assistants; et il leur distribua des biscuits. Nous montâmes ensuite au réfectoire au-dessus du salon; il a plusieurs fenêtres qui donnent sur la mer et d'autres vues agréables. Chaque patriarche était assis sur un trône et les métropolitains à droite et à gauche. Nous nous levâmes ensuite et nous allâmes nous coucher.

Lorsque la pendule placée dans le palais patriarcal sonna dix heures de nuit, le patriarche de Constantinople vint lui-même appeler monseigneur le patriarche et tous deux descendirent dans l'église. Les chantres du patriarche et leurs compagnons présents chantèrent du commencement jusqu'à la fin du service, longuement et d'une voix agréable. Après la septième [ode], les deux patriarches descendirent et baissèrent l'évangélaire et donnèrent la bénédiction au peuple comme nous l'avons dit antérieurement. Et l'archidiacre du patriarche de Constantinople encensa pendant la neuvième [ode]. Ensuite le deuxième diacre ainsi que le troisième entrèrent, récurent la bénédiction des deux patriarches en faisant des génuflexions. Ensuite j'entrai, moi, l'archidiacre du patriarche d'Antioche, avec le deuxième diacre, et nous fîmes de même. Puis après nous, entrèrent les grands économistes des patriarches d'Antioche et de Constantinople, après eux deux protosyncelles, ensuite trois autres prêtres pour compléter le nombre des sept prêtres. Nous étions cinq ou six diacres. Les intendants de l'église placèrent sur l'autel dans ce jour une autre paire de chandeliers d'argent plus grands de deux pies et demi que les premiers que nous avons mentionnés, et une autre paire de chandeliers avec des supports, une grande croix et une paire d'éventails (ripidions).

Et ainsi on plaça une grande table devant la porte de l'église sous l'endroit où sont les corps des saintes. Ils y exposèrent différents calices, patènes, encensoirs et chandeliers d'argent précieux, c'est un plaisir pour les spectateurs; parce qu'ici ont l'habitude de se tenir les secrétaires du patriarche pour inscrire les revenus de l'église. Après «Que tout ce qui respire», les patriarches descendirent, baissèrent les saintes icônes et après eux les métropolitains, les prêtres et les fidèles firent de même.

XII. – LITURGIE DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE ET D'ANTIOCHE

A la première heure, l'ecclésiarque vint et étendit des tapis avec du drap rouge dans le sanctuaire et sur le trône patriarcal, depuis la porte impériale du sanctuaire jusqu'au milieu de l'église, c'est-à-dire entre les trônes des deux patriarches et d'un trône patriarcal à l'autre. On plaça au-dessus deux trônes occidentaux (européens) en velours rouge avec des clous argentes. Ensuite nous sortîmes du sanctuaire, c'est-à-dire les archidiacres des patriarches de Constantinople et d'Antioche, tenant les chandeliers à trois branches dans nos mains et nos orarions enroulées sur nos épaules gauches; puis deux diacres sortirent, chacun avec une croix, et les patriarches descendirent ensemble de leurs trônes. Ils firent longuement leurs prières devant les icônes avec des génuflexions jusqu'à terre, puis ils bénirent le peuple et vinrent s'asseoir sur leurs trônes. Et la troisième rangée de diacres sortit portant les mitres des deux patriarches sur des plateaux couverts de serviettes [lamées] d'or.

La mitre du patriarche de Constantinople est un ouvrage neuf avec vingt-quatre ornements brodés et entourés de perles et de pierres précieuses. Elle est étroite du bas et large du haut. Deux prêtres sortirent chacun avec un paquet d'ornements, puis trois diacres et un prêtre d'un côté et trois de l'autre. Ensuite les métropolitains présents vinrent suivant leurs rangs et firent à chaque patriarche une génuflexion et leur baissèrent la main droite, tandis que les patriarches se soulevaient légèrement de leurs trônes. D'abord deux métropolitains entrèrent ensemble : le premier Kyr Ignace métropolitain d'Ephèse et Kyr Méthode métropolitain d'Héraclée, puis ils partirent. Vinrent ensuite Kyr Anthime métropolitain de Cyzique et Cyrille métropolitain de Nicomédie, puis Kyr Gabriel métropolitain de Chalécdoine et Kyr Néophyte, métropolitain d'Andrinople, ensuite Kyr Parthène métropolitain de Mitylène et Kyr Gabriel métropolitain de Philippopolis, ensuite Kyr Philotée métropolitain d'Agathopoulos et Kyr Pancrace métropolitain de Marone, jusqu'à ce qu'ils eussent parfait le nombre de dix métropolitains ou cinq rangées.

Ils entrèrent dans le sanctuaire avec leurs diacres et revêtirent leurs ornements sacerdotaux. Les diacres commencèrent ensuite à revêtir les patriarches deux par deux et se revêtirent à leur tour. Chaque diacre de la deuxième range présentait les ornements un à un; chaque diacre de la troisième rangée tenait à la main les

chandeliers à trois branches, la croix et l'encensoir et encensait chaque ornement de loin en disant les stiques sur les aubes et les autres ornements jusqu'à la fin. Nous revêtîmes le patriarche d'Antioche en silence selon l'usage. Ils revêtirent le patriarche de Constantinople de l'aube par-dessus le veston en fourrure de zibeline. Ils furent longs à se revêtir. Les patriarches bénissaient chaque ornement en levant la main haute. Les manchettes du patriarche de Constantinople ont, avec des anneaux d'argent, des bandes de soie pour les attacher au vêtement. Ils bénirent le «saccos» plié et ses boutons-grelots avec des bandes pour les boutonner ensemble des deux côtés. Et on met un mince mouchoir sous les chaînes des icônes pectorales. Dans le pli de l'omophorion sur la poitrine, on met un mouchoir d'or visible des deux côtés. Lorsqu'on mit la mitre du patriarche de Constantinople, on lui enleva le kallous et on s'y attarda.

Après avoir béni le peuple, ils s'assirent sur leurs trônes en silence. Puis nous, les archidiacres, tenant les chandeliers à trois branches à la main, avec nos compagnons, nous nous inclinâmes de loin dans la direction des patriarches. Nous allâmes à la porte du sanctuaire et nous nous inclinâmes aussi devant les prélats. Deux d'entre eux sortirent ensemble et, les précédant, nous nous approchâmes des patriarches et nous fîmes une inclination de tête avec eux. Ils baissèrent la main droite des patriarches et s'arrêtèrent chacun d'un côté; puis nous nous inclinâmes encore et allâmes en chercher deux autres et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Chaque groupe de cinq m'arrêta à la main droite du patriarche de Constantinople et à gauche du patriarche d'Antioche et tous étaient revêtus de chasuble sans icône pectorale. Ensuite les sept prêtres sortirent et s'arrêtèrent plus haut d'un côté et de l'autre. Ils ne se rangèrent pas en cercle, mais en long jusqu'auprès des chandeliers et nous nous arrêtâmes au-dessus d'eux, près des portes du sanctuaire, tenant les chandeliers à trois branches, et nos compagnons portaient les croix, jusqu'à ce que les chantres eussent achevé leurs chants.

Les patriarches bénirent pour la deuxième fois. Nous reçûmes aussi leur bénédiction. L'archidiacre du patriarche de Constantinople dit la grande litanie. Ce fut lui aussi qui dit l'Evangile et porta le saint corps.

C'est l'habitude dans tous ces pays et les pays de l'intérieur, avant que le diacre récite les litanies jusqu'à la fin de la liturgie, qu'il reste tête nue en tenant le chandelier à trois branches dans la main gauche, l'orarion dans la main droite et la face tournée vers le nord. Il mentionna le nom de l'empereur de Moscou, Alexis, et de l'impératrice Marie, de Basile prince de Moldavie et de Matthieu prince de Valachie. Quand il mentionnait le nom du patriarche de Constantinople, il disait ainsi : «Nous prions encore pour notre père et notre archevêque Paisios.» Ensuite en mentionnant le nom du patriarche d'Antioche il dit : «Nous prions encore pour notre père et notre patriarche Macaire d'Antioche.» Il inclina la tête, avant et après la litanie, vers les deux patriarches; puis nous reçûmes la bénédiction de loin. Nous entrâmes dans le sanctuaire avec les prêtres. Nous sortîmes pour «l'entrée» : deux archidiacres avec deux évangélistes suivis de deux seconds diacres avec deux encensoirs et précédés des diacres portant les chandeliers à trois branches et les quatre chandeliers d'argent. Chaque archidiacre et son compagnon passèrent près de son patriarche, et nous nous arrêtâmes de loin vis-à-vis d'eux. Ils baissèrent les évangélistes et nous dîmes : «Avec sagesse, debout !» Nos compagnons leur présentèrent les chandeliers à trois branches. Ce ne fut pas par les patriarches mais par les métropolitains et les prêtres que fut dit le «sauvez-nous». A leur entrée, les deux patriarches baissèrent les icônes du Seigneur et de la sainte Vierge selon l'usage; nous et les prêtres, nous les précédions, puis venaient les patriarches et après eux les métropolitains. Le patriarche de Constantinople encensa deux fois l'autel tout autour, précédé de l'archidiacre avec le chandelier à trois branches; le patriarche d'Antioche et son archidiacre tournaient avec lui. Et il n'encensa pas devant la porte du sanctuaire selon notre usage. Les métropolitains et les prêtres dirent les tropaires et les kondakions, mais non pas dehors. Pendant le «saint Dieu», au trisagion, il fit sur l'évangéliste le signe de la croix avec le chandelier à trois branches et vers la fin il fléchit le genou gauche jusqu'à terre et

baisa l'autel et fit de même une seconde fois. Au premier «saint Dieu», on éteignit un cierge du chandelier à trois branches, et au deuxième «saint Dieu», on l'alluma, et au dernier «saint Dieu», les deux patriarches sortirent par la porte pour bénir le peuple. Les chantres répondirent de dehors d'abord au diacre aux paroles : «Seigneur, sauvez tous les hommes pieux»; puis à l'archidiacre : «et exaucez-nous»; troisièmement, au troisième diacre. Puis le patriarche de Constantinople partit et monta à son trône élevé et s'y tint debout. Le patriarche d'Antioche se tint debout à sa gauche. Et on lui mit aussi un trône et ils s'assirent en même temps. Les métropolitains se tinrent debout, cinq d'un côté et cinq de l'autre, autour de la deuxième marche, et les prêtres autour de la troisième marche. Les chandeliers à trois branches étaient tenus par les patriarches. L'archidiacre du patriarche de Constantinople s'arrêta à la porte impériale et dit: «De Sa Sainteté Paisios patriarche œcuménique [pour beaucoup d'années]»; puis l'archevêque, c'est-à-dire le métropolitain d'Ephèse, qui se tenait debout à la gauche du patriarche de Constantinople, le dit aussi. Après avoir fini, le patriarche de Constantinople se souleva légèrement de son trône et le bénit avec le chandelier à trois branches.

Après lui l'archidiacre du patriarche d'Antioche dit : «De Macaire le 'bienheureux ḥ patriarche de la grande ville de Dieu, Antioche, et de tout l'Orient.» Puis le métropolitain d'Héraclée, qui se tenait debout à la droite du patriarche d'Antioche, le dit aussi. Quand il eut fini, le patriarche se leva légèrement et le bénit aussi avec le chandelier à trois branches, de même les autres métropolitains et prêtres qui étaient à gauche du patriarche de Constantinople. Il se souleva légèrement de son trône et les bénit, puis les autres métropolitains et prêtres qui étaient à la droite du patriarche d'Antioche. Et il fit de même. Ils donnèrent les omophorions aux archidiacres qui les mirent sur leurs épaules selon l'usage. Et ils dirent «soyons attentifs», «avec sagesse», «soyons attentifs» avant que le lecteur dise la périscope de l'épître, puis «avec sagesse», après «soyons attentifs», ils les disent toujours ainsi dans le pays des Moscovites. Et le patriarche de Constantinople ne mentionna pas les noms des empereurs suivant notre habitude et les métropolitains ainsi que les prêtres ne dirent pas : «beaucoup d'années pour le patriarche». Celui qui lit l'Evangile, s'il est archidiacre ou diacre, encense la porte impériale et prend l'évangélaire des mains du prêtre. Après la bénédiction du patriarche, il sort par la porte du nord comme nous l'avons déjà mentionné, vers la chaire, et après avoir fini, les chantres s'attardent beaucoup à dire : «pour beaucoup d'années, Seigneur !» en attendant que le diacre soit descendu et ait donné l'évangélaire au prêtre. Le deuxième diacre dit : «Disons tous», et l'archidiacre du patriarche d'Antioche dit : «Catéchumènes, priez le Seigneur». Le troisième sortit ensuite et s'arrêta dehors. L'archidiacre du patriarche de Constantinople dit de l'intérieur, avec le chandelier à trois branches à la main suivant l'habitude, du commencement jusqu'à la fin de la liturgie : «Vous qui êtes catéchumènes, sortez.» Et l'archidiacre dit pour la deuxième fois : «Vous, catéchumènes, sortez» étant tourné vers le dehors. Le troisième lui répondit du dehors : «Ô catéchumènes, sortez.» Et celui du dehors dit : «Qu'il ne reste pas de catéchumènes ici.» Et celui de l'intérieur dit : «Mais vous tous les fidèles». Et celui du dehors dit : «Encore et encore prions en paix le Seigneur», puis le reste de la litanie, la mention des noms des patriarches et des empereurs et «secourez-nous», et «avec sagesse». Puis un autre entra et sortit en disant : «Encore et encore», ensuite «pour cette Eglise, pour la salubrité de l'air et pour ceux qui voyagent et pour notre délivrance», et «secourez-nous», et «avec sagesse». C'est l'habitude que les diacres ne sortent pas tous, mais chaque fois que l'un dit la litanie, un autre entre et un autre sort, jusqu'au dernier. Et le patriarche tient le chandelier à trois branches et la croix et ses mains bénissent comme d'habitude. Le patriarche de Constantinople encensa à l'extérieur de la porte, puis tous ceux qui sont dans le sanctuaire. Il se lava les mains dans un bassin en se servant d'une aiguière d'argent, mit l'omophorion et alla à la prothèse; il fit beaucoup de genuflexions et les prolongea jusqu'au moment de lever le voile qu'il donna à l'archidiacre. On mentionna premièrement notre patriarche et les métropolitains ainsi que les prêtres présents, les empereurs [chrétiens] et le reste du

peuple. Et moi, je sortis devant le saint corps avec le chandelier à trois branches, accompagné d'un deuxième diacre avec un chandelier pareil et deux diacres en troisième ligne avec des croix. Les prêtres sortirent chacun avec un évangélaire ou le voile d'un calice, une cuillère ou autre chose. Dès que sortit l'archidiacre du patriarche de Constantinople, il mentionna le nom de son patriarche et moi je mentionnai le nom du nôtre, puis chacun des prêtres mentionna le nom du patriarche ou le peuple. Les fidèles m'inclinèrent jusqu'à terre pendant le passage du Corps du Seigneur devant eux et [cela est à remarquer] surtout en Valachie, chez les Cosaques et à Moscou.

Lorsque le patriarche de Constantinople arriva à la dernière marche de la porte du sanctuaire, il reçut le saint corps et nous mentionnâmes les noms des deux patriarches. Le patriarche d'Antioche prit le calice. On n'éventa pas, avec le voile porté par le diacre, les têtes des patriarches selon l'usage. Après l'encensement du patriarche, ils firent beaucoup de signes de croix sur leurs visages. Après leur prière, la bénédiction sur le peuple et sur nous, je sortis, le chandelier à trois branches à la main, selon l'habitude, et je dis : «Complétons notre prière au Seigneur.» Lorsqu'il bénit les pains, il n'enleva pas sa mitre. Il mit l'omophorion, enleva la mitre et la posa sur l'autel, en disant les paroles sacramentelles : «prenez, mangez ceci ...», puis il fit un signe de la main sur le saint pain et le bénit. Après avoir dit : «Surtout», il s'attarda beaucoup dans la mention des chrétiens et des serviteurs, l'encensoir à la main, etc.

XIII. – ELÉVATION DE LA PANAGIA À CONSTANTINOPLE

Les métropolites, les prêtres et les fidèles et tous ceux qui le désiraient, présentèrent beaucoup de panagia pour qu'il les bénit, au-dessus du calice en forme de croix, comme nous l'avons mentionné au commencement, jusqu'à ce que le diacre eut fini de mentionner les diptyques des patriarches. Et l'archidiacre dit : «Et de ce que chacun [à en esprit], et de tous et de toutes», en entier. Les chantres lui répondirent de l'extérieur. Le calme extrême et la piété qu'on observe dans ces pays grecs, en Valachie, chez les Cosaques et à Moscou, sont indescriptibles. Tous s'inclinent jusqu'à terre, depuis le commencement jusqu'à la fin de la liturgie, au point que si une aiguille tombait on l'entendrait. Alors le patriarche de Constantinople dit : «Souvenez-vous, Seigneur, de tous les prélats loyaux et justes, qui s'attachent à votre parole de vérité.» Puis le premier de ces métropolites, celui d'Ephèse à sa droite, dit : «Souvenez-vous, Seigneur, en premier lieu, du patriarche de Constantinople», en entier. On ordonna après au grand économiste du patriarche d'Antioche de mentionner le nom de notre patriarche. Chaque métropolite de droite mentionna le nom du patriarche de Constantinople, et les cinq de gauche, celui d'Héraclée et ses compagnons, mentionnèrent le nom du patriarche d'Antioche, jusqu'au dernier, et de même les prêtres l'un après l'autre. Puis l'archidiacre dit les diptyques des patriarches : «[Souvenez-vous] de Sa Sainteté Païsios, patriarche œcuménique, beaucoup d'années. De Joannice d'Alexandrie, de Macaire d'Antioche, de Païsios de Jerusalem», – puis il mentionna les prêtres et les métropolites officiants.

Après la fin [des diptyques] et la bénédiction des patriarches sur le peuple, le diacre sortit pour réciter les litanies, sans fermer les rideaux des portes du sanctuaire. – Ces portes sont sculptées et dorées. – Puis le diacre entra et le patriarche de Constantinople retira sa mitre et la posa sur l'autel. Il fit beaucoup de génuflexions et il dit : «Aux saints, ce qui est saint !» Alors nos frères grecs se découvrent la tête et descendent de leurs stalles. Avant de communier avec le [saint] corps et avec les saints mystères, il fit beaucoup de génuflexions et s'humilia longuement, puis fléchit le genou pendant longtemps et il demanda le pardon pour communier. Ensuite il dit la prière sur la tête de l'archidiacre et du protosynelle, parce que depuis qu'il fut [élevé au rang de patriarche] jusqu'à présent, il n'avait pas encore célébré la liturgie, ni prié sur eux.. Puis il donna la communion aux métropolites, aux prêtres et aux diacres. Le patriarche d'Antioche communia avec le saint corps et les saints mystères et les donna

à ceux du côté gauche. Ainsi tous s'humilièrent et fléchirent les genoux jusqu'à terre, faisant beaucoup de génuflexions; ils demandèrent pardon longuement.

Puis le patriarche de Constantinople se lava d'abord les mains et on lui mit sa mitre; il donna la communion des saints mystères à trois personnes hors de la porte impériale, etc.

Le patriarche d'Antioche se lava encore les mains et donna la communion à trois personnes à la porte du nord.

Enfin ils sortirent et se placèrent sur leurs trônes, les archidiaques devant eux avec les chandeliers à trois branches, puis chaque patriarche distribua du pain béni [au peuple]. Lorsqu'ils eurent terminé le service, ils entrèrent, précédés par nous, dans le sanctuaire et se dévêtirent de leurs ornements. On emporta la mitre du patriarche de Constantinople, sur un plateau d'argent recouvert d'un mouchoir [brodé] d'or, au palais patriarcal. Ils montèrent au réfectoire préparé pour la réception des métropolitains et de tous les notables. Ils y restèrent jusqu'au soir, puis descendirent pour les vêpres, c'est-à-dire samedi soir.

La veille du dimanche après Noël nous dormîmes chez lui et le matin assistâmes aux matines, ensuite à la liturgie, puis nous allâmes à table. Nous avons dormi aussi chez lui la nuit du dimanche au lundi. Le lundi matin, monseigneur le patriarche lui fit ses adieux et retourna avec le patriarche de Constantinople à l'église et dit adieu à l'église. Celui-ci l'accompagna hors du palais et envoya devant lui ses métropolitains, tandis que ses diacres et ses prêtres soutenaient sa traine. Les capidjis marchaient devant lui avec leurs bâtons, jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait descendre dans une barque.

Ils lui firent des adieux une seconde fois et s'en retournèrent. Ensuite nous partîmes pour Yenky Keuy. Nous y restâmes jusqu'au vendredi matin, dernier jour de décembre. Nous allâmes vers Thérapia, rejoindre notre bateau, et le vendredi soir nous assistâmes aux vêpres. Samedi matin qui correspond à la fête de la Circoncision, le 1^{er} janvier, la liturgie fut célébrée dans l'église de l'endroit; nous célébrâmes ensuite l'office des vêpres le soir, c'est-à-dire la veille du dimanche avant l'Epiphanie. La veille au soir, le protosynelle et les prélats du patriarche de Constantinople vinrent chez monseigneur le patriarche dans une barque avec une permission flatteuse en disant que Dieu l'avait empêché de leur faire visite pour la troisième fois et assister au synode. Kyr David le métropolitain de Gatitsa était parmi nous; il était devenu métropolitain le jour même où nous entrâmes pour la première fois à Constantinople, tandis qu'il se rendait par mer à son siège, mais comme nous il avait été empêché par l'absence totale de vent.

XIV. – LE SYNODE DE CONSTANTINOPLE QUI EUT LIEU PENDANT NOTRE SEJOUR

Le dimanche matin nous vîmes au palais patriarcal, nous vîmes tous les membres du clergé nous attendant et ayant à cause de nous retardé la liturgie. Ils se portèrent à la rencontre de monseigneur le patriarche et le firent entrer dans l'église suivant l'habitude avec le mandyas, la crosse et les cierges. Il se tint debout sur son trône. Le patriarche de Constantinople était là. A la fin du service, le didascalos Sirigue, higoumène de l'église Chrysopigi de Galata, le savant de son époque, le plus capable de ses contemporains et de son temps, le défenseur de la foi orthodoxe, monta en chaire.

Il exhorta beaucoup et, en pleurant, il dit : «Qu'est-ce que cette agitation, ce trouble, ce désordre dans l'Eglise de Dieu ? Lorsque saint Jean Chrysostome revint d'exil, il fit un sermon où il compara l'Eglise du Christ à un navire au milieu de la mer que les ennemis attaquent de tous côtés et que nous, ses enfants, à l'intérieur nous allons encore faire sombrer.» Il insista beaucoup sur ces paroles et ce sujet, puis il descendit. Le patriarche de Constantinople se leva alors et se tenant debout devant son trône prêcha ainsi : «Après patriarche Parthène, Kyr Joannice lui succéda et resta un certain temps [en cette dignité]. Alors vint Cyrille Spanos ou Koussa, métropolitain de Târnova, et on le dépose. Lorsqu'il vint au palais patriarcal, personne ne se

présente devant lui, ni des prélats, ni des prêtres, ni des laïques, parce que tous le haïssaient. Il y resta trois jours et parce qu'il n'avait rien à donner au vizir et aux autres [dignitaires] de ce qu'il leur avait promis, on le déposa d'une façon très humiliante et on installa Athanase connu sous le nom de Patallaron, ancien métropolite de Thessalonique. Ensuite il devint patriarche après la déposition de Cyrille d'Alexandrie au temps du Sultan Mourad, puis il fut déposé. Il alla auprès de Basile prince de Moldavie, qui lui donna une église et un monastère à Galatz et tous leurs legs pieux, ensuite les sujets des villes de Braila et Ismail et leurs dimes, estimés à six mille maisons; il y resta tout ce temps. Puis il partit pour Constantinople sans la permission du prince et redevint patriarche, comme nous l'avons dit, contre Cyrille Kousa. Lorsqu'il n'eut plus de quoi contenter les gouverneurs, il resta seulement quinze jours et fut déposé. Il se réfugia encore en Moldavie. Les prélats et tout le clergé élevèrent au patriarcat Kyr Paisios, métropolite de Larissa, avec leur libre consentement, après lui avoir fait rétrocéder son siège de Larissa et ses dimes pour douze mille [piastres] en faveur de celui qui l'occupa après lui.» Il est notre ami et nous sommes venus dans son temps. C'est un homme vénérable et humble. Il est ami des grands et des petits, modeste, son âme n'est pas orgueilleuse. Il resta dans cette situation jusqu'à maintenant. Monseigneur Cyrille Spanos habitait dans la maison d'un homme âgé qui travaillait contre lui et le patriarche déposé Joannice lui aussi habitait une autre maison à Galata. Et moi, humble historiographe, j'allai chez lui là où il habitait caché et coiffé d'un turban blanc. Les prélats et le clergé tinrent un synode et prononcèrent sur lui l'anathème et la malédiction parce qu'il avait commis des actes abominables qu'on enregistra dans les archives du patriarcat de Constantinople.

Le protonotaire ou le premier des secrétaires alors en donna lecture publique dans la chaire sur la tête des notables. Après, le patriarche de Constantinople fit un sermon à ce sujet, et dit en substance : «Ce Cyrille appelé antérieurement ...» contre le métropolite de Corinthe et l'a tué pour lui ravir : 1° son siège; 2° pour occuper aussi le siège de Philippopolis quand le prélat était encore en vie, sans la permission du patriarche de cette époque, mais avec la puissance des gouverneurs; 3° il occupa aussi le siège de Chalcédoine par la puissance des gouverneurs; 4° il devint aussi métropolite de Târnova; 5° il devint patriarche.» Le fait qu'il fut la cause du meurtre de Cyrille d'Alexandrie du temps du sultan Mourad, obligea à prononcer l'anathème et l'excommunication contre lui, parce que le saint synode ne l'avait pas approuvé.

L'usage parmi les prélats de Constantinople est que si l'un d'entre eux devient d'abord métropolite dans une ville, puis est élu pour un autre siège et si dans ce temps-là il arrive qu'il prenne un troisième siège, il est déposé, il tombe au rang d'arkhiereus et il n'a pas le droit d'occuper un autre siège conformément aux nouvelles lois – et c'est comme pour le mariage dans leurs idées. Et s'il devient patriarche et occupe un quatrième siège, il devient comme celui qui épouserait une quatrième femme; il est alors anathématisé et excommunié.

Après que le lecteur fut descendu de la chaire, le patriarche de Constantinople prononça l'anathème contre lui (Cyrille) conformément à une feuille de papier qu'il lut en disant : «Moi, je ne suis pas devenu patriarche par la richesse et la puissance des gouverneurs, mais par votre consentement à tous.» Ce misérable travaille à notre ruine ou à notre perte; quiconque l'aidera, sera anathématisé.» Ensuite on demanda à monseigneur le patriarche d'Antioche de l'anathématiser aussi. Il prononça un sermon en arabe, qu'un interprète expliqua, cela pendant une heure. Il l'anathématisa, lui et tous ceux qui lui prêteraient leur aide, tandis qu'il portait l'étole et l'omophorion. On donna ensuite le papier aux métropolitains présents qui le lurent et anathématisèrent Cyrille l'un après l'autre, vêtus de leurs étoles et omophorions, au nombre que les dix que nous avons déjà cités. Il manquait le métropolite d'Agathopoulos. Ils ne cessèrent pas d'habiter chez le patriarche. Le patriarche ne célébra pas la liturgie toute l'année si ce n'est cinq ou six fois; lorsque a lieu une ordination de prélat ou d'higoumène ou de prêtre, il donne la permission à plusieurs prélats d'ordonner d'après leurs usages. Il y avait encore trois autres prélats, à savoir : David métropolite de Gatitsa,

Christophore métropolite de Salona, Gabriel évêque de Dimitriadou. Après avoir fini, ils inscrivirent ce deuxième synode dans le registre du patriarcat, signé aussi par monseigneur le patriarche et ensuite par tous les prélats mentionnés. Ils se levèrent pour aller à table. Nous restâmes dans le palais patriarcal jusqu'au mercredi matin, paramonie de l'Épiphanie. Les deux patriarches descendirent dans l'église de bon matin et les chantres commencèrent l'office des heures qu'ils firent suivant l'ordre de la paramonie de Noël et aussi le polychronion pour les deux patriarches. Après la liturgie, le patriarche fit de l'eau bénite en se servant selon l'habitude d'un vase de porcelaine et il aspergea l'église et le sanctuaire. Ensuite il vint près du patriarche de Constantinople et ils n'aspergèrent réciproquement.

Monseigneur le patriarche, debout à son trône, aspergea tous les grands prélats et le reste du peuple. – Tous étaient dans le calme le plus grand. – Ils allèrent ensuite au divan (salon) et firent un service d'après l'ordre de la veille de Noël en buvant des coupes de vin et en faisant des vœux. Quand eut sonné la dixième heure de la nuit, les patriarches descendirent dans l'église et commencèrent le service de l'eau bénite, après que le prélat eut fini la première heure et les matines. Avant «saint Dieu», quatre diacres sortirent avec quatre prêtres, deux par deux. Ils reçurent la bénédiction des deux patriarches, puis ils entrèrent et se revêtirent de leurs ornements. Ensuite l'ecclésiarque mit près des trônes des patriarches une table couverte d'une nappe brodée d'or et dessus un vase de porcelaine contenant de l'eau, comme ils avaient fait la veille.

XV. — RITE DE L'ÉPIPHANIE ET OFFICE DE L'EAU BÉNITE À CONSTANTINOPLE

On plaça devant la table trois chandeliers d'argent avec des cierges de cire blanche. Les quatre diacres sortirent du sanctuaire, les premiers tenant des croix à la main et le troisième l'encensoir. Ils se rangèrent à droite du trône du patriarche de Constantinople, le deuxième diacre tenant dans sa main droite l'omophorion et l'étole déployés. Le quatrième se tenait à gauche, avec l'euchologe et un bouquet de basilic. Les trois prêtres se tenaient devant l'eau, laissant trainer leurs chasubles. Ils commencèrent ensuite l'office de l'eau bénite. Ils revêtirent le patriarche de Constantinople de l'étole et de l'omophorion; lui il mit aussi son voile. Le canonarque ou chef des chantres commença à chanter. Le premier chantre, c'est-à-dire le «protopsalte», chanta d'abord les morceaux connus sur une mélodie douce et ils les répétèrent. C'est lui qui dit les prophéties. L'archidiacre encensa au moment de la première «Gloire» les portes du sanctuaire suivant l'usage et vint pour encenser l'eau de tous les côtés trois fois, ensuite les deux patriarches selon l'habitude, neuf fois chacun d'eux, puis les métropolites et le clergé seulement qui se tenait debout depuis un bout du chœur jusqu'à l'autre. Il se tourna vers le peuple, l'encensa à droite et à gauche de loin ainsi qu'à la fin [de la lecture de la péricope] de l'épistolier. L'archidiacre encensa de nouveau l'eau une deuxième fois à l'alleluia. Le patriarche descendit de son trône et se tint debout devant l'eau, lut l'Évangile tête nue et bénit ensuite le peuple. Il ne le bénissait pas ordinairement si monseigneur le patriarche ne levait pas la main droite avec lui, et ils bénissaient ensemble. Pendant que l'archidiacre récitait la litanie : «pour qu'on bénisse cette eau, etc.», le patriarche faisait le signe de la croix au-dessus de l'eau du bout des doigts trois fois et il bénissait le peuple trois fois. Il dit ensuite la grande prière où à : «Vous êtes grand, Seigneur, et vos œuvres sont merveilleuses», trois fois, il bénit encore trois fois le peuple. Et à : «Préserve tes serviteurs nos empereurs croyants», il les bénit encore trois fois. Puis, après la conclusion, il prit la croix, en plongea d'abord le sommet dans l'eau, ensuite le reste, et la fit sortir une première fois et les chantres chantèrent : «Dans le Jourdain», en psalmodiant jusqu'à la fin. Ensuite, il la plongea une deuxième fois et ils psalmodièrent une deuxième fois, puis il la plongea une troisième fois et ils chanteront une troisième fois. Pendant ce temps, l'archidiacre tenait à la main un vase d'argent pour recueillir l'eau qui tombait de la croix, lorsqu'il la sortait de l'eau. Il aspergea en forme de croix avec le basilic, d'abord dans la direction de l'orient vers le

sanctuaire, puis vers l'occident, puis vers le sud et vers le nord. Il entra ensuite, aspergea le sanctuaire, l'acathiste et le dépôt des corps saints; il sortit en se dirigeant vers le patriarche d'Antioche, l'aspergea et l'autre aussi. Puis il monta à son trône et s'assit, tandis que l'archidiacre tenait le vase avec de l'eau. Il commença à asperger les prélats, les prêtres, le clergé et le reste du peuple avec le plus grand calme, avec de l'eau de ce vase. Ensuite les deux patriarches vinrent, baisèrent les icônes et sortirent par la porte du chœur du nord. Pendant la liturgie et avant la fin de la procession du saint corps, il envoya un prêtre avec ce vase pour asperger les femmes. Ils sortirent ensuite de la liturgie et montèrent au réfectoire vers midi. Ils se firent des adieux mutuels pour la troisième fois. Le patriarche de Constantinople envoya ses capidjis devant lui, les diacres et les prélats, au bord de la mer. Ils nous firent leurs adieux et s'en retournèrent. Nous partîmes dans la barque et nous passâmes par Yenky Keuy et arrivâmes à Thérapia, en nous hâtant parce que le vent du sud était très favorable. Nous assistâmes à la liturgie le deuxième vendredi de l'Epiphanie.

XVI. – EMLACEMENT DU DÉTROIT ET CELUI QUI FUT CREUSÉ PAR ALEXANDRE

Le navire leva l'ancre après midi et nous arrivâmes avec les autres navires qui jetèrent l'ancre près du Phanar, – c'est un endroit connu. C'est ici qu'Alexandre a creusé le détroit pour faire communiquer la mer Noire avec la Méditerranée. Il tailla une montagne, travail qui étonne l'esprit humain. Nous débarquâmes et nous montâmes sur le sommet d'une montagne où il y a une colonne splendide, en marbre blanc, dressée par Alexandre, sur laquelle il y a une inscription écrite en grec ancien que personne ne peut lire. Le chemin pour y monter est très difficile. Nous descendîmes et montâmes au village du Phanar situé près de là. Nous y contemplâmes l'ancienne et grandiose tour qui date de l'époque d'Alexandre. Sur le sommet, il y a trois phares, plus grands que les torches qu'on allume la nuit, avec du goudron, de la poix, de l'huile, etc. pour y conduire les navires, car la mer – Dieu nous garde ! – y est très dangereuse, son nom en est une preuve. Cet endroit et le village portent le nom de cette tour, Phanar. Les chrétiens ont ici une église dédiée à saint Georges. Nous y lûmes la neuvième heure et y chantâmes les vêpres.

XVII. – DOBROUDJA

Puis nous mîmes à la voile le vendredi soir; nous naviguions par le vent favorable du sud. Mais il augmenta tellement que nous faillîmes faire naufrage, mais avec l'aide de Dieu, nous arrivâmes le dimanche à midi après l'Epiphanie au port appelé en grec Costanza et en turc Kustendje. Nous sortîmes les bagages. Ici il y a un douanier. Après avoir eu l'intention de marcher trois cents milles, d'entrer dans le Danube et d'aller en Moldavie, nous descendîmes ici. – La distance que nous parcourûmes de Constantinople jusqu'ici, était de plus de trois cents milles. Nous y restâmes deux jours, ayant le vertige par suite de la frayeur causée par l'agitation des flots au point que la mer embarquait et que tantôt nous descendions comme dans une vallée, tantôt nous remontions comme sur une montagne. On dit que le tour de la mer Noire est de huit mille milles, de sorte que depuis le moment où les navires entrent dans le Danube, ils y parcourent cinq mille milles, environ la distance de Constantinople jusque-là et même plus; mais la navigation est très difficile à cause des méandres et des détours, parfois du manque de profondeur et de la présence des pirates. Après tout cela, le vent nous était favorable. Et comment aurait-ce été – que Dieu nous garde ! – s'il nous avait été contraire ?

On nous montra dans le voisinage de ce port presque cent vingt navires naufragés, avec leurs équipages et leurs cargaisons, la nuit où nous avons essuyé la tempête près de Bouzbouroun avant la tempête de saint Demetrius. Voici la description de cette mer, d'un bout à l'autre. Elle est dans une vallée et ses bords sont de hautes collines. Ses flots n'ont pas de remous, mais restent dedans de sorte que nous avons vu ses bords des deux côtés et il s'en faut de peu qu'ils soient invisibles.

Elle n'est pas vaste comme la Méditerranée et ses bords où se brisent les flots sont bas. A notre droite était Trébizonde, Sinope, Castamouni, et le port de Mingrélie, c'est-à-dire de Géorgie. Devant nous en face, la ville de Kaffa, le pays des Tatares et du Khan. A notre gauche étaient la Turquie d'Europe et la Silistrie, puis la Dobroudja, c'est-à-dire le pays où nous étions entrés. Tous ses habitants sont des Tatares musulmans, car le sultan Mohammed, après avoir conquis ce pays, en a expulsé les chrétiens et l'a peuplé de Tatares, peuple haïssant les chrétiens. Beaucoup d'entre eux sont de Qaramanie et de notre pays; et cela pour défendre les bords du Danube contre leurs ennemis chrétiens, parce que c'est un pays de plaines qui se trouve à la frontière de Turquie d'Europe en face du Danube, de la Moldavie et de la Valachie. Tous ont leurs maisons construites sur le bord du Danube en chaume et en bois. Nous restâmes deux jours dans le susdit port et louâmes cinq voitures et dix chameaux à deux bosses. Les chameaux de ce pays sont comme cela, nus, sans bâts, l'été et l'hiver. Nous primes en location aussi une voiture à un cheval pour monseigneur le patriarche. La location de chaque voiture jusqu'au Danube était de quatre cents osmani.

Nous quittâmes Constantza le mercredi matin 12 janvier et nous traversâmes des terrains bas sans voir de cailloux. Le soir, nous dormîmes dans les voitures près d'un village ou en rase campagne jusqu'au samedi matin. Nous arrivâmes à un village de Bulgares chrétiens appelé Iylitsa au milieu du Danube; il y a un chemin de terre jusqu'à lui. Il est sous la juridiction turque. Nous avons vu des croix de bois dressées sur les bords du chemin et au-dessus de leurs tombes. Là, il y a une église. Les habitants élèvent des troupeaux de porcs. Nous partîmes de là et arrivâmes dans une ville appelée Mâein sur le bord du Danube, ville de quatre cent vingt maisons de Bulgares chrétiens. Elle est la dernière localité de la juridiction turque dans le pachalik de Silistrie. Il y a des douaniers et un juge. Nous nous y arrêtâmes le dimanche de la Chananéenne. Le lundi matin nous louâmes un bateau. Nous y montâmes, et nous remontâmes à force de rames le courant du fleuve. Dans cette même semaine la glace avait fondu après qu'on y avait fait passer des voitures et courir des chevaux.

DEUXIEME PARTIE

LIVRE PREMIER

VOYAGE EN MOLDAVIE

II. – ENTRÉE DE MOLDAVIE. GALATZ.

Dans l'après-midi nous arrivâmes à Galantz, c'est-à-dire Galatz, où commence la juridiction de la Moldavie. Le Danube y est très grand, très profond et si large qu'à certains endroits on ne peut voir d'une rive à l'autre et qu'une flèche ne le traverserait pas : on ne peut bien entendre d'une rive à l'autre. Entre Mâcin et Galatz sur la rive gauche, il y a une ville et une forteresse musulmanes appelées Brâila, qui auparavant faisaient partie de la juridiction de Valachie et qui ont été rétrocédées à l'empire turc. Elles étaient sur la frontière du pachalik de Silistrie. Nous nous dirigeâmes ensuite vers Galatz dans l'après-midi du même lundi 17 janvier. Des notre arrivée, on envoya informer le gouverneur avec un câlaras ou courrier. Les autorités, les prêtres et les autres habitants de la ville vinrent à la rencontre de monseigneur le patriarche. Ils l'emmenèrent à l'église de Saint-Demetrius construite récemment par Basile le grand prince, lequel la légua à Athanase Patallaron, patriarche de Constantinople, dont nous avons parlé plus haut. Lorsqu'il partit pour Constantinople pour la deuxième fois et qu'il devint patriarche, le prince se fâcha contre lui et en fit don aux moines du Mont Athos. Ce Patallaron, des notre arrivée en Moldavie, partit pour Moscou parce que le prince était très irrité contre lui. Il y resta un an et demi, vint au pays des Cosaques et mourut le troisième jour de Pâques. On fit sonner les cloches, c'est-à-dire les cloches d'airain : c'étaient les premières que nous entendions chez eux – que Dieu ne nous prive pas de leur joli son ! à l'entrée de monseigneur le patriarche dans l'église et à sa sortie, selon l'usage.

Nous chantâmes pour lui «l'Axiom». Ensuite les prêtres le reçurent revêtus de leurs ornements sacerdotaux, avec des cierges et des encensoirs, et ils dirent : «soyez miséricordieux pour nous, ô Dieu», etc. Ils mentionnèrent son nom, ensuite celui du prince et de sa femme. Ils finirent le service et récitèrent le polychronion pour le prince, sa femme et son fils, selon l'habitude constante à la fin de chaque office. Puis monseigneur le patriarche sortit, avant tout le monde, précédé des cierges. Il m'arrêta à la porte de l'église et bénit les hommes et les femmes, tandis qu'ils sortaient un après l'autre, selon leur habitude. Nous restâmes quelque temps dans le presbytère de cette église, puis nous y retournâmes le soir, après qu'on eut sonné toutes les cloches en commémoration de la fête des saints Athanase et Cyrille, patriarches d'Alexandrie. Nous assistâmes aux vêpres et le lendemain aux matines; nous sortîmes et revînmes pour la liturgie. Nous sortîmes après quatre heures et demie.

Dans cette ville de Galatz il y a huit églises, la plupart en pierre : deux dédiées à la sainte Vierge, deux à saint Nicolas, deux à saint Demetrius, une à saint Michel, la huitième à sainte Parascève et à saint Georges. La plus grande d'entre elles est dédiée à la sainte Vierge. Elle est toute en pierre et polie avec trois coupoles hautes, élancées, sur les sommets desquelles il y a de grandes croix dorées. A l'intérieur, il y a un très grand clocher, avec des meurtrières de guerre. Elle a été construite à neuf par un boïar chrétien grec de la forteresse de Braila. Le mercredi, nous partîmes de Galatz dans des voitures à chevaux qu'on nous avait données. On plaça nos bagages dans des chars à bœufs qu'on avait envoyés devant nous. Le parcalab de Galatz, en valaque, ou soubachy, ou gouverneur, sortit avec les autorités et les boïars de la ville pour nous accompagner assez loin, puis ils s'en retournèrent. Nous marchâmes pendant quatre heures en compagnie des cavaliers ou guides qui avaient été désignés pour nous et nous descendîmes dans un petit village.

Nous nous levâmes le lendemain au point du jour qui était le jeudi de la fête de saint Euthyme le Grand, et le soir nous arrivâmes dans un grand bourg, c'est-à-dire une ville nommée Ivesti-Teeuciu, sur une grande rivière. On y trouve trois églises avec des cloches à leurs portes. Le parcalab de cette ville nous procura des voitures et des chevaux de la part du prince; il nous donna aussi un guide. Celui qui était venu avec nous retourna avec la voiture et les chevaux, car telle est leur habitude: dans toute ville il y a un relais de voitures et de chevaux. Nous sortîmes de là et, assez tard le soir, nous arrivâmes dans une autre grande ville appelée Bârlad. Il y a trois églises : l'église de la Sainte Vierge, construite en pierre nouvellement par le prince, l'église de Saint Demetrius et celle de Sainte Cyriaque.

II. – LES MAISONS ET L'HABILLEMENT EN MOLDAVIE ET EN VALACHIE

Les maisons de ce pays, depuis Mâcin jusqu'en Moldavie, Valachie, le pays des Cosaques jusqu'à Moscou, sont construites en poutres et en planches. Le toit est en double appentis et haut pour que la neige n'y reste pas. A l'intérieur des maisons il y a des chaises tout autour et une table, comme dans les maisons des Européens, dressée sur un pied central. Le mobilier se compose exclusivement de tapis et de carpettes déployés contre les murs. Dans chaque maison il y a un four – et en dehors de ce four une espèce de mur carré d'argile verte ou rouge, de faïence chez les riches, pour empêcher la fumée, s'appuyant sur deux colonnes et au-dessus il y a une poutre en fer – nommée dans leur langue couptor. Il y a de nombreux fours. Pendant l'hiver les maisons sont plus chaudes que les bains.

Les femmes de Moldavie et de Valachie sont vêtues d'un costume comme celui des Européennes. Elles portent les cheveux tressés, roulés sur leur tête en forme de gimblette, et recouverts d'une coiffe blanche, et chez les riches d'une coiffe rose et par-dessus d'un voile également blanc. Toutes portent des manteaux-voiles bleus d'Alep et les riches des manteaux-voiles de Brousse en soie noire, etc. Leurs filles portent également les cheveux en tresses, roulés sur la tête, mais sans coiffes, et cela pour faire une distinction entre les filles et les femmes. Les enfants sont nus, on ne les habille pas du tout, ils sont lavés matin et soir à l'eau chaude; les jours de neige on les frotte souvent avec de la neige. Toutes les femmes ont le visage découvert, même la princesse.

Les veuves, à Constantinople et ses environs, portent sur leurs têtes un bonnet jaune-orange. Les veuves de Moldavie, de Valachie et des Cosaques ont leurs bonnets et leurs vêtements noirs comme des religieuses. A Moscou elles portent des vêtements de laine noire très amples et longs, avec des manches très larges.

Revenons à notre sujet. La juridiction du prince de Moldavie comprend vingt-quatre districts et chaque chef-lieu de ceux que nous avons mentionnés est la ville du district.

III. – VASLUI

Nous quittâmes Bârlad, après avoir reçu de nouveau des voitures et des chevaux, le samedi matin vingt-deux janvier. Nous arrivâmes le soir à une autre grande ville appelée Vaslui ou la résidence du prince, parce que c'était ici, il y a cent soixante ans passés, premièrement la capitale de Moldavie au temps du Voïvode Etienne. C'était un héros connu dans la guerre et redouté de tous. Il fit quarante-quatre expéditions ou campagnes contre les Turcs, les Tatars, les Polonais et les Hongrois. Il les battit un grand nombre de fois, de sorte qu'il devint célèbre et fut craint de tout le monde et cela grâce à sa finesse et à sa belle intelligence. Parmi les constructions qu'on lui doit et ses bonnes œuvres on compte quarante-quatre monastères et églises de pierre. A Vaslui il y a ses palais, son bain, ses promenades, puis la grande et haute église élevée avec ses coupoles élancées et très hautes.

Tout autour de cette église, il y a des arcades et des arcs cintrés à l'intérieur desquels sont des peintures et des icônes de tous les saints. Sur la porte, au-dessus

du mur intérieur, est peinte la scène du jugement dernier en or et en lapis-lazuli, puis le portrait de Moïse conduisant Anne et Caïphe et les autres Juifs au Seigneur. Ce sont des peintures laides. Après elles, il y en a d'un autre genre; ce sont des peintures de Turcs coiffés de turbans et de mousselines blanches, vêtus de grands cafetans de diverses couleurs, avec de longues manches derrière eux, avec leurs couvertures de laine jaune, ensuite leurs derviches et derrière eux et parmi eux des démons qui les chassent et se moquent d'eux. Satan est devant coiffé d'un bonnet long. L'un des démons se moque de lui et fait tomber le bonnet de sa tête. L'intérieur de l'église est rempli de peintures. La construction en est belle. Sur le plafond de la coupole il y a la peinture de notre Seigneur Jésus Christ. On y voit aussi la place du trône du prince. A l'intérieur de la porte il ya une grande cloche.

Les églises de ce pays se composent de trois parties : la première partie est hors des portes, réservée aux femmes; la deuxième partie est partagée par un mur et une porte pour les fidèles, et la troisième partie aussi avec un mur et une porte est réservée au prince et à sa suite. Le chœur est dans les absides du nord et du sud de l'église avec des stalles. Il y a encore d'autres églises. Les Arméniens en ont une. Nous y séjournâmes le dimanche de Zachée. On nous donna des voitures et des chevaux de poste. Nous sortîmes de là le lundi matin.

IV. – SCÂNTEIA

Nous arrivâmes le soir dans un autre petit village appelé Scânteia. Notre marche avait été plus rapide que celle des oiseaux. Nous avons traversé sur notre chemin avec nos voitures une rivière gelée qui a un grand pont en pierre. Là, il y a une grande église neuve – construite par le susdit prince, ami des bonnes œuvres, qui aime la construction des églises dans le monde entier – dédiée à sainte Parascève avec deux coupoles hautes élancées, et deux croix dorées. A l'intérieur, l'iconostase et le crucifix sont grands. Nous sortîmes de là le mardi matin; et, cette nuit-là, il s'était levé un vent violent avec un froid intense qui gela la terre et la boue et toute la glaise où nous nous enfoncions. Le sol devint dur et il tomba sur nous une neige abondante.

C'est une étape rude et bien connue, parce qu'il n'y a qu'une seule route à travers une forêt immense et dangereuse. L'après-midi, après nous être enfoncés dans la neige, la chaleur commença et la neige fondit. Nous nous enfoncions dans la boue jusqu'au poitrail des chevaux dans un terrain salin jaune. C'était la dernière étape et la plus difficile. Les chevaux s'arrêtèrent après un immense effort. Nous arrivâmes dans l'après-midi près d'un grand vivier appelé dans leur langue helesteu. Il a été construit par la main des hommes, par les voïvodes et les princes, pour élever du poisson. Il a été affecté comme un legs pieux au monastère de la Sainte-Vierge, connu sous le nom de Barnowski.

Les boïars avec des chevaux vinrent chez monseigneur le patriarche et chez nous. Nous montâmes [à cheval,] et ils nous conduisirent près d'un moulin qui est aussi un legs fait au susdit monastère. De là, ils firent monter monseigneur le patriarche dans une voiture princière à six chevaux blancs, et moi, humble historiographe, j'étais assis à la portière tenant la crosse d'argent. Le représentant du prince, Jean le Sloudjer, c'est-à-dire dans leur langue cassab-bachi du prince, vint à notre rencontre, car il nous avait accompagnés depuis Jérusalem où nous nous étions rencontrés, lorsqu'il fut envoyé par le prince pour calculer les dettes du Saint-Sépulchre et celles du monastère de Saint-Michel. Enfin il passa chez nous à Alep avec la somme mentionnée. Sa Grandeur le métropolitain connu [du pays] avec les autres boïars et l'armée allèrent à la rencontre de monseigneur le patriarche. Le prince n'était pas à la résidence. Il s'était rendu à Suceava pour faire la paix entre Hmilnitzki et les Cosaques avec la Pologne. Lorsqu'il reçut de Galatz la nouvelle de notre arrivée, il envoya des ordres pour nous recevoir en grande pompe et tous les higoumènes sortirent à sa rencontre avec des voitures. De très loin, réjouissante les spectateurs, on peut apercevoir les coupoles des églises et les croix étincelantes des monastères. Lorsque nous arrivâmes au célèbre monastère de Galata qui est très loin de la ville, on

sonna les cloches petites et grosses jusqu'à ce que nous nous éloignassions d'elles, de même devant le monastère de Saint-Georges, qui est en la possession des moines du Mont Sinaï, on fit la même chose et les troupes se rangèrent sur notre passage.

V. – JASSY

Nous entrâmes dans la ville de Jassy, capitale de la Moldavie, le mardi soir 25 janvier. Tous les monastères et toutes les églises sonnèrent leurs cloches, ce qui produisit un grand vacarme. On nous conduisit devant la porte de l'église du monastère de Saint-Sabas et de Saint-Michel. On aida monseigneur le patriarche à descendre de la voiture. Nous le revêtîmes du mandyas, les prêtres sortirent avec l'évangéliste, et le diacre, avec l'encensoir et des cierges, marchait devant eux. Monseigneur le patriarche baisa l'évangéliste, le diacre l'encensa, les chantres chantèrent «l'Axion» jusqu'à ce qu'il fut arrivé au milieu de l'église sous le lustre, où il fit le signe de la croix. Ensuite il baisa les portes du sanctuaire, les icônes du Seigneur et de la sainte Vierge, les autres saintes icônes sur les portes du sanctuaire, puis l'icône de saint Grégoire le Théologien dont nous avons célébré la fête; elle était placée sur un proseynétaire élève, couvert d'un tapis, comme nous l'avons dit, dans toutes les églises des pays grecs. Il monta à son trône et le diacre dit : «Ayez pitié de nous, ô Dieu, etc...» et mentionna le nom de monseigneur le patriarche, celui du grand prince, le Voïvode Basile, la princesse Catherine et son fils, le Voïvode Etienne. Ensuite on dit le polychronion pour le prince, puis «Seigneur, gardez pour beaucoup d'années», et il bénit les fidèles. Nous sortîmes de l'église, lui en mandyas avec la crosse. On le fit descendre dans la cellule de l'higoumène et tous les boïars vinrent le saluer. Ensuite, on sonna les cloches la veille de jeudi à cause de la fête du transfert des reliques de saint Jean Chrysostome. Nous assistâmes aux vêpres sans vigiles. Après avoir sonné dix heures de nuit, on sonna encore les cloches; nous entrâmes dans l'église et nous terminâmes le matin l'office des matines.

Remarque. Dans tout le pays de Moldavie, de Valachie, des Cosaques jusqu'à Moscou, on reste dans l'église du commencement à la fin du service, le soir et le matin, dans toutes les saisons, la tête nue, surtout devant le patriarche, le prélat, les higoumènes, le prêtre, parce que dans ces pays on porte des calpacs de drap avec de la fourrure; de même leurs princes et leurs boïars. Les femmes des boïars portent aussi en Moldavie des calpacs de velours rouge avec de la zibeline. En Valachie et chez les Cosaques elles n'en portent pas, mais une coiffe blanche; les plus riches en ont une couverte de perles.

Le prêtre, avant d'encenser le patriarche, encense le trône du prince. Toutes les veilles et les lendemains de fêtes, pendant toute la liturgie, on tient allumé devant le trône de monseigneur le patriarche un cierge dans un chandelier élégant en bois doré, du commencement à la fin de la liturgie, des qu'on descend aux matines. Après «Que tout ce qui respire», si c'était un jour de fête ou un dimanche, il baisait l'icône du patron de la fête ou les icônes saintes que l'archidiacre portait devant lui, de même après le service, on la portait devant lui, jusqu'à la sortie de l'église, jusqu'à ce que le peuple sortit ainsi que les femmes; chaque fois qu'un fidèle sortait, il la baisait, ensuite il la donnait à l'ecclésiarque.

Après le coup de la troisième heure, on revenait à la liturgie et on n'en sortait que vers la sixième heure, que ce fût la fête d'un saint, ou sa mort ou la fête de Pâques. Avant de sonner les cloches pour la liturgie, on les sonne pour la prothèse, c'est-à-dire que quiconque a un don à faire à l'église, c'est le moment convenable.

VI. – DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE SAINT-SABAS

Voici la description de ladite église :

Elle est toute en pierre intérieurement et extérieurement. Elle n'a qu'une porte du côté du sud sur laquelle il y a l'image de saint Sabas suivant le style de toutes les églises de ce pays.

Elle est longue et «catholique», ses murs et sa base sont solides avec deux grandes coupoles turques, c'est-à-dire semblables à celles de chez nous, extrêmement grandes. Elles sont uniques dans tout ce pays, car le défunt qui les a bâties, du nom de Ienachi, était originaire de Constantinople et postelnie des princes de Moldavie. Dans la circonférence de chaque coupole, il ya treize fenêtres à lucarnes rondes. Elles sont très grandes. Le revêtement de fer-blanc qui les recouvre étincelle de loin au soleil. Sur leur sommet il y a deux grandes et immenses croix dorées. Le toit de l'église est également couvert entièrement de fer-blanc. L'une des coupoles est au-dessus du chœur et la deuxième au-dessus du narthex avec deux pilastres seulement; devant eux, du côté de l'entrée est l'iconostase sur laquelle il y a les icônes du Seigneur et de la sainte Vierge. Ce modèle est reproduit dans toutes les églises du pays. En arrière du pilastre droit, est le trône élevé du prince, avec une coupole et des colonnettes de bois. Il est tourné vers l'est. En face sur le second pilastre est un autre trône plus bas, soit pour son fils, soit pour la princesse. A droite est le trône épiscopal contre le mur, parmi les autres stalles, car tout autour du mur il y a des stalles. A droite du trône épiscopal, se tiennent debout les deux higoumènes et les prêtres, ensuite le clergé près des portes du sanctuaire et de l'autre côté.

Le lustre, appelée par eux «choros», est très grand. Il est suspendu à la coupole au-dessus du chœur. Il se compose de vingt-quatre pièces dorées; à l'intérieur, il y en a un autre petit en forme de coupole. L'iconostase dans toutes les églises de ce pays est divisée en trois parties : celle au-dessus des portes du sanctuaire contient toutes les fêtes de notre Seigneur; celle au-dessus de la première contient l'image du Seigneur vêtu du sacos et coiffé de la couronne, assis sur un trône, ayant à sa droite et à sa gauche les apôtres debout, mais toujours l'image de saint Paul à sa gauche et celle de saint Pierre à sa droite; la sainte Vierge et saint Jean sont autour de lui. Au-dessus de cette partie, il y a au milieu la peinture de la Trinité avec des prophètes de chaque côté et le crucifix au-dessus.

Le sanctuaire est très spacieux. Il a trois fenêtres avec des lucarnes rondes et de hauts barreaux de fer. Au nord du sanctuaire on va par des marches dans le mur vers la chaire qui est très haute, toute construite en pierre sculptée. La coupole a également sa croix. Au-dessous d'elle sont des colonnes de pierre cylindriques. Il y a de nombreuses cachettes pour les ustensiles de l'église et les autres objets du culte pour le cas où il surviendrait une terreur.

Dans le mur méridional de l'église, il y a trois grandes fenêtres avec des barreaux de fer et des lucarnes rondes. Près de la porte où est le tombeau de Ienachi qui la construisit avec art, est une fenêtre bouchée par des icônes et un cierge consacre qui brûle.

Dans le mur du nord il y a cinq fenêtres avec des lucarnes rondes. Le sol est pavé avec des carreaux de briques, car depuis Brousse jusqu'à Moscou, la plupart des églises sont pavées en briques. Les icônes sont sur les portes du sanctuaire. C'est une habitude dans tous ces pays de représenter notre Seigneur au milieu, et, sur un vaste tableau, toute la Passion, ou bien les apôtres autour de lui et autour de l'image de la sainte Vierge, vingt-quatre strophes de l'acathiste, ou les prophètes, et toujours l'icône de saint Nicolas et de ses miracles, celles de saint Sabas et saint Michel patrons de l'église, à sa gauche l'icône de Notre-Souveraine et aussi l'icône des Trois Hiérarques. La place où se tiennent les femmes – car elle est dans la partie la plus haute du fond de l'église et est garnie de treillis en bois – a aussi une iconostase. Leur sortie se fait par une porte de l'église dans le mur.

Le clocher est contigu à la porte de l'église. Il a deux portes : la première qui mène à l'extérieur de l'église et l'autre au monastère. C'est une grande tour carrée, très haute, très solide, toute en pierre. Au milieu, il y a de petites ouvertures ou chambres, des cachettes pour les provisions dans les temps de détresse; il y a beaucoup de marches; tout en haut de grandes arcades en surplomb. Les cloches au nombre de cinq sont suspendues à son plafond. La plus grande a été fondue à Dantzic; toutes ont leurs battants en fer. Toutes les cellules du monastère et de ce qui l'entoure sont construites en bois comme dans tous les monastères de ce pays.

La veille du dimanche du Pharisien et du Publicain – qui coïncide avec la fête des Trois Hiérarques, réservée pour la fête onomastique du prince qui fit bâtir le monastère à leur nom; le jour de leur fête, on offre un repas princier aux riches et aux pauvres réunis ensemble – nous chantâmes les vêpres dans l'église du monastère. Nous assistâmes également aux matines. On retarde le baisement de l'évangélaire jusqu'à la septième ode et aussi la lecture du synaxaire. Ensuite nous sortîmes des matines, selon l'usage, après avoir baisé toutes les icônes. Nous retournâmes à la liturgie. Pour la lecture de l'Evangile que le diacre fait avec élégance, on place sous le lustre un triskelion, au-dessus duquel on met un tapis brodé d'or. Le diacre met son étole, au-dessus du tapis, sous l'évangélaire, et fait trois fois le signe de la croix. C'est lui qui encense la porte impériale pendant le «cheroubicon». En Moldavie et en Valachie, les pauvres retournent dans l'église le soir des dimanches et fêtes, lorsqu'ils entendent la grande cloche.

Remarque. Quand on chante les «Béatitudes», on sonne la grande cloche ainsi qu'à la neuvième ode, à «l'Axiom», à la liturgie toujours, puis aux matines et à la liturgie. La princesse, femme du prince, envoya ce jour des plateaux de «colybes» princiers à chaque monastère, des offrandes, des cierges et du vin pour la fête en l'honneur du prince. Après que monseigneur le patriarche eut distribué du pain bénit, le prêtre et le diacre descendirent, encensèrent les offrandes contenues dans les plats et les vases de vin, les «colybes» avec du miel, puis les plateaux du prince, enfin monseigneur le patriarche et les assistants Monseigneur le patriarche récita la prière du «colybe» suivant l'usage, et mentionna le nom du prince, de la princesse et de leur fils, qui avalent offert ces dons.

Quant à la fête des «Trois Étoiles», on la célèbre dans le monastère de Saint-Sabas à l'adresse d'un homme qu'on appelle Basile et qui portait auparavant le nom de Moustafa, turc de père et de grand-père. Il était originaire de Geumuch Khan. Nous vîmes chez lui un véritable sentiment religieux et un zèle ardent pour la foi, une hostilité manifeste pour ceux d'une autre religion. Il accorda la préférence au nom de son patron Basile, saint de la fête, sur ceux de Grégoire et Chrysostome, parce qu'il s'appelle «le Grand» et qu'il y en a des milliers dans les pays de Moldavie et de Valachie. L'après-midi, nous vîmes arriver Son Altesse le Prince et on sonna en son honneur toutes les cloches de la ville, et le soir il fit prévenir monseigneur le patriarche qu'il le recevrait chez lui le lendemain.

VII. – ENTREVUE DU PATRIARCHE AVEC LE PRINCE DE MOLDAVIE

Ce lundi matin qui tombait à la fin de janvier, le boïar Jean le Sloudjer, lieutenant du prince, qui était venu au-devant de nous avec une escorte de cinquante soldats ou Janissaires en habits rouges, était arrivé dans une voiture princière trainée par six chevaux gris. Il y fit monter monseigneur le patriarche après que nous l'eûmes revêtu du mandyas selon l'usage. Et moi, j'étais toujours assis à la portière tenant la crosse debout. Les soldats, deux par deux, nous précédaient jusqu'à ce que nous fussions entrés au palais – «courte» dans leur langue; les troupes étaient alignées auprès de l'escalier du divan. On aida alors à descendre de voiture monseigneur le patriarche, puis il monta à l'étage tandis qu'on lui tenait les pans de son vêtement et moi je le précédais, suivant usage. Tous les notables sortirent au-devant de lui pour le recevoir dans le salon extérieur, ensuite dans un autre. Le prince sortit de son salon particulier situé à l'intérieur et lui baisa la main; à son tour monseigneur le patriarche, suivant l'usage, le baisa sur la tête, lui donna la bénédiction et ils s'assirent. La joie qu'il éprouvait de le voir et l'affection qu'il avait pour lui, lui arrachèrent des larmes par deux fois.

Tous nous lui fîmes des gémonies jusqu'à terre, nous lui baisâmes la main droite, puis l'autre, et de même quand nous sortîmes. Il resta assez longtemps à causer avec lui et à lui témoigner son affection, sa gratitude et ses sentiments dévoués, puis [le patriarche] le bénit, lui fit ses adieux et sortit. On le fit monter de nouveau dans une voiture pour le ramener au monastère.

Le mardi matin 1^e février, nous allâmes lui remettre les cadeaux de monseigneur le patriarche. Tous étaient sur des plateaux recouverts de serviettes brodées selon l'habitude de tous ces pays, même pour le cadeau consistant en pain. Lorsque nous entrâmes dans le grand divan, le Sloudjer, représentant du prince, vint assiste d'un secrétaire. Il écrivit le nom de tous ces cadeaux, les uns après les autres.

VIII. — CADEAUX FAITS AU PRINCE DE MOLDAVIE, À SA FEMME ET À SON FILS

Voici la liste des cadeaux faits à Son Altesse le Prince : une paire d'oreillers brodes à carreaux roses, deux boîtes de sucre candi, une boîte de savons musqués, deux boîtes de savons de toilette, des savons ronds d'Alep, un pot de confitures de gingembre, un pot de confitures de myrobolan, une boîte de fruits européens confits, des parfums, des amandes, de la quassia, des raisins secs, des boutargues, des dattes, des abricots, des pistaches salées et non salées, etc...

Il entra en les présentant au grand logothète ou secrétaire, ensuite on nous fit entrer chez lui. [Le prince] se leva de son trône par respect pour monseigneur le patriarche, nous lui fîmes de profonds saluts, tant à notre arrivée qu'à notre sortie. Ils lui présentèrent les cadeaux dans leurs plats, tandis que le secrétaire disait : «Le patriarche d'Antioche présente à Votre Altesse telle ou telle chose» jusqu'à la fin et il le remercia beaucoup. Nous repartîmes et emportâmes pour son fils le Voïvode Etienne, qui habitait seul, des cadeaux semblables : une paire d'oreillers brodés à carreaux roses, etc... ensuite nous présentâmes des cadeaux à la princesse sa femme. Nous lui fîmes aussi de petits saluts au commencement et à la fin et nous lui baisâmes la main droite, tandis qu'elle était assise sur un trône, portant un calpac en velours rouge garni de zibeline; son «kehaia» entra d'abord et la consulta, puis nous entrâmes. Elle nous remercia aussi et se leva de son trône au moment de notre arrivée. Voici les cadeaux offerts à la princesse : un voile brodé d'or, de l'encens de styrax, de la crème de jasmin, etc... Nous fîmes parvenir à tous les boïars des présents semblables, mais ce fut en pure perte. Hélas ! combien je regrette notre fatigue. Les cadeaux consistaient en toile à carreaux roses, de l'étoile à ceintures et à turbans, des tapis extra, des serviettes persanes, indiennes, de Gaza, avec des mouchoirs brodés d'or, du sucre, du savon de ladanum, des amandes, des pistaches de plusieurs sortes, etc. et à la fin tout fut perdu, lorsque Basile fut vaincu et qu'ils furent mis en déroute. Dans la journée du jeudi 3 février, Guzel Efendi ou le papas Théodosie, higoumène du monastère de Golia, vint inviter monseigneur le patriarche.

IX. – RATIONS ALLOUÉES EN MOLDAVIE À MONSEIGNEUR LE PATRIARCHE

LE MONASTÈRE DE GOLIA

Voici le détail des rations que nous alloua Son Altesse le Prince, ce qui dans leur langue s'appelle mertie : quatre pains blancs pour monseigneur le patriarche et deux pour sa famille, six oqqas de vin fin, et quatre oqqas pour sa famille, une oqqa de beurre fondu, une oqqa de pain, six oqqas de viande pour sa famille, une oqqa de cierges de cire jaune, une de graisse de viande, deux voitures de bois par semaine, puis de l'argent pour les dépenses journalières, et si nous avons eu des chevaux, ils nous auraient alloué de l'orge et du foin.

Le monastère de la Sainte-Vierge appartient à la princesse, la femme du prince, qui l'a fait construire récemment sur le modèle du monastère du prince. Nous nous y rendîmes en voiture et nous nous y prosternâmes. De loin il a un aspect de grande beauté. Les coupoles qui en sont très hautes sont d'un fer-blanc qui brille comme de l'argent et surtout au soleil. Les croix qui les surmontent sont énormes et très belles, elles brillent d'un grand éclat par l'or dont elles sont revêtues. Elles sont plus hautes que deux tailles d'homme.

Voici la description de l'église : l'extérieur et l'intérieur sont en pierres de taille très hautes, la voûte aussi, car nous avons vu beaucoup de monastères en Moldavie

et en Valachie et de vastes églises jusqu'à Moscou, toutes en pierres non taillées, petites et enduites de chaux à l'extérieur et à l'intérieur. A la longue la pluie et la neige les ont dégradées. Quant au style, c'est une construction en pierre de taille. Personne au monde n'a excellé dans l'art de construire des églises et des monastères en pierres taillées et sculptées comme le Voïvode Basile, car il fit venir à cet égard des maîtres de Pologne. Toute la corniche de cette église est sculptée avec art et sous l'auvent tout autour sont sculptées de grandes étoiles de pierre. Elle ressemble par sa construction aux églises de Hanak avec des sculptures à l'extérieur. Elle a deux portes, une au nord et une au sud. On entre par une porte occidentale. Elle est longue, «catholique», composée d'un seul compartiment, partagée en deux parties par un mur et une seconde porte. La partie réservée aux femmes est au-dessus de la voûte du susdit péristyle; elle a un escalier de l'extérieur très élégant et bien éclairé par plusieurs fenêtres à lucarnes rondes. Au-dessus du chœur, il y a une haute et vaste coupole au-dessus de laquelle en est une autre d'une hauteur extrême. Au-dessus du narthex, il y en a une semblable. Elles sont octogonales. Le sanctuaire est très haut avec trois fenêtres très longues, étroites, surmontées de lucarnes rondes. Au-dessus du sanctuaire, il y a une très jolie coupole et entre la coupole du chœur et la coupole du narthex il y a un comble merveilleux en forme de navire renversé. Toute la toiture est en fer-blanc brillant. On monte par des marches en spirale pour aller dans une quatrième coupole au-dessus du lieu où se tiennent les femmes; c'est la place des horloges. Il y a cinq croix grandes et majestueuses auxquelles on ne saurait comparer les croix des autres pays et que l'or fait étinceler plus que le soleil.

Au-dessus de la coupole du narthex est la première et au-dessus de celle du chœur est la deuxième. Entre elles et le faitage sont placées deux croix et au-dessus de la coupole du sanctuaire est la cinquième. Le chœur est en deux absides, l'une au sud et l'autre au nord. Les trônes sont des merveilles de l'art, en cyprès tourne et sculpté à jour. [La princesse] les fit venir de Constantinople ainsi que le trône épiscopal qui se trouve à l'extrémité de l'abside du chœur du sud. Le trône du prince n'est pas achevé, les dalles en marbre blanc ne sont pas terminées. On les a fait venir de Marmara près de Constantinople. La grande nef est entièrement en marbre blanc; ce qui surprend le spectateur c'est que chaque morceau est deux ou trois fois plus grand que les tombes des Européens d'Alep, les dalles sont plus minces; quant aux colonnettes et aux montants des portes, on était en train de les tailler et de les polir. Combien je regrette de ne les avoir pas vues finies. Et quelle peine et quelle difficulté n'a-t-on pas eues à vaincre, pour les faire venir de Galatz dans des charrettes traînées par des bœufs, sur des chemins étroits et difficiles. L'iconostase et le symbole sont des travaux merveilleux et rares. Nous n'avons jamais vu chose pareille. C'est l'ouvrage incomparable d'un habile peintre; nous n'avons pas encore vu un talent égal au sien, au point que ses œuvres surpassent celles de la Crète. Il a quatre séries avec des arceaux : celle qui est au-dessus de la porte du sanctuaire représente toutes les fêtes de notre Seigneur; la deuxième, les miracles de notre Seigneur; la troisième, les apôtres et notre Seigneur au milieu; la quatrième, la plus haute, les prophètes et l'image de la Trinité au milieu et au-dessus de tout le crucifix. Quant à l'icône de notre Seigneur, il est assis sur un trône, vêtu d'un «saco» vert, merveilleux. Autour de lui sur la corniche sont les fêtes de notre Seigneur. L'icône de la sainte Vierge est très ancienne, c'est une œuvre d'art; autour d'elle il y a vingt-quatre strophes de l'acathiste; les mains et les bras sont en or pur. La princesse dépensa beaucoup en son honneur, car son fils le Voïvode Etienne, étant tombé gravement malade, fut présenté à cette icône et à l'instant il fut guéri. Devant ces icônes brûle continuellement une lampe d'argent doré. Devant les portes du sanctuaire il y a quatre chandeliers de cuivre jaune plus brillant et plus beau que l'or, travail de Dantzig – on raconte qu'ils ont coûté leur poids d'argent – couverts de drap rouge; parmi eux il y a deux autres grands chandeliers en argent. Le sanctuaire du haut en bas a de magnifiques peintures en feuilles d'or. Depuis le narthex extérieur de l'église jusqu'à l'intérieur et à la place des femmes, il y a des représentations de ce genre en feuilles d'or, les chœurs des anges, tous les saints et les miracles. On dit que le

peintre a touché trois mille cinq cents piastres. Dans le haut de la coupole du chœur, il y a une grande image dorée de notre Seigneur, et dans le haut de la coupole du narthex celle de la sainte Vierge; le lapis-lazuli tient lieu de chaux, tant il est abondant. Derrière le trône du prince, dans un angle, il y a le portrait en pied du Voïvode Basile. Il porte un manteau avec de la fourrure de zibeline et tient dans sa main la susdite église; il la présente à notre Seigneur qui le bénit, ayant les anges autour de lui. Derrière lui est sa femme, une princesse circassienne, vêtue d'un manteau de brocart d'or et de zibeline avec ses bijoux d'or, portant un calpac de zibeline. Derrière elle se trouvent ses filles, l'une qui est en Pologne, l'autre qui a été mariée au fils de Hmilnitzki le Cosaque depuis peu de temps.

Plus bas qu'elles se trouve le Voïvode Etienne et ses trois frères qui moururent en Russie, tous richement habillés; on dirait que ce sont eux en personne. Ensuite nous sortîmes de l'église pour aller à table. Puis nous nous levâmes et montâmes dans le majestueux et vieux clocher, tel qu'il n'y en a pas, en Moldavie ni ailleurs, de plus haut, de plus large, ni de plus vaste. Il est très élevé et étroit. Nous retournâmes au monastère et nous assistâmes aux vêpres. Le dimanche de l'Enfant prodigue nous entendîmes la liturgie dans notre monastère.

X. — RENCONTRE DU PATRIARCHE D'ANTIOCHE AVEC BASILE, PRINCE DE MOLDAVIE

Le mardi matin 8 février, fête de saint Theodore Stratélate, Son Altesse le Prince envoya faire dire à monseigneur le patriarche de se préparer à venir le voir. Vers midi le Sloudjer vint chez lui avec une voiture sans roues, appelée dans leur langue «sanie», c'est-à-dire traîneau, car il était tombé beaucoup de neige et il avait gelé. Tandis que les voitures à roues ne pouvaient circuler, celle-ci nous trainait rapidement et sans secousses. Les gardes marchaient devant nous. Nous entrâmes au palais et arrivâmes chez [le prince], qui était seul dans l'appartement. [Le patriarche] lui donna des lettres de recommandation de Païsios patriarche de Constantinople, de Joannice le patriarche déposé et du patriarche de Jerusalem. Chaque fois que le grand logothète avait fini la lecture d'une lettre, [le prince] se levait de son siège et ôtait son calpac. Et monseigneur le patriarche lui donna un cadeau de prix, à savoir : la mâchoire inférieure de saint Basile le Grand, jaune, dure et lourde, brillante comme de l'or et dont l'odeur est plus parfumée que l'ambre; ses dents et ses molaires y étaient restées fixées sans s'ébranler. Nous avons acquis avec peine cette relique à Constantinople des parents de Kyr Grégoire, ancien métropolite de Césarée. Nous l'avons achetée pour une somme d'argent et d'or ainsi que les autres à différents endroits : dans le nombre des choses vénérables, des reliques de notre Seigneur Jésus Christ, des reliques des saints et illustres apôtres, car on peut tout trouver dans la reine des villes.

Voici la liste des reliques que nous avons acquises à Constantinople contre de l'or : un peu d'huile suintée par le corps de saint Demetrius, un peu de sang de saint Georges, un fragment du front du saint apôtre Philippe, des vertèbres de la martyre Anastasie qui délivra les hommes de la magie, une molaire du martyr Hermolaüs, le doigt de saint Auxence l'un des ses compagnons, la mâchoire de saint Basile le Grand, une partie d'huile suintée par le corps de saint Antoine le Grand, du sang de saint Anastase le Persan, du front de saint Cyprien et de la martyre Parascève, une des côtes des quarante martyrs, des reliques de saint Severianus de Seidjar de notre pays, un doigt de l'archidiacre Etienne, un doigt de saint Théodore Stratélate, du sang de saint Blaise évêque de Sébaste et de saint Eustate le martyr, un doigt du martyr Mamas, quelques morceaux de pierre du saint Calvaire, teints du sang de Jésus Christ, quelques débris du bois de la vraie Croix, de couleur noire comme l'ébène lourd.

Nous les avons essayées au feu, et elles devinrent comme elles sont; nous les en avons sorties : elles se refroidirent et revinrent à leur état.

Nous les avons essayées dans l'eau : elles descendirent au fond. Elles étaient enfermées dans une boîte ronde, travail de l'Inde, artistement sculptée, ouvrage très

fin, enveloppée de coton, et par-dessus une étoffe de brocart d'or couvrait la surface de la boîte placée dans une bourse rouge rose, avec des ficelles solides en soie bleue. Lorsque le prince la vit, il fut très surpris, puis il éprouva une joie extrême quand monseigneur le patriarche lui dit : «Ceci est à votre nom et qu'il vous garde.» Il lui donna aussi une fiole de saint chrême. [Le prince] prit en affection monseigneur le patriarche, il lui parla d'autres patriarches grecs d'avant lui, et il lui révéla la peine que son cœur avait ressentie de leurs procédés. Ensuite ils sortirent ensemble pour se rendre au salon extérieur, où était dressée une table princière avec des plats d'argent et d'or, des cuillères et des fourchettes. Il s'assit à la place d'honneur sur une chaise en velours rouge aux clous d'argent, puis on plaça à sa droite pour monseigneur le patriarche une autre chaise. [Le patriarche] bénit la table et le prince, puis prit un morceau de pain, le trempa dans les mets et se leva. Tous les boïars présents se levèrent, il fit le souhait de dâi'man' selon usage et tout le monde s'assit. Tous les plats étaient recouverts d'assiettes pareilles qu'on n'enlevait qu'au moment de manger, parce qu'on a chez eux l'habitude, en apportant des plats à table, de les tenir couverts. L'«ächdji» ou megas kellarios, c'est-à-dire le cuisinier en chef, lorsqu'il apportait un plat accompagné des garçons, le présentait au prince et en ôtait le couvercle. Si le plat plaisait au prince, il le plaçait devant lui en silence, prenait une fourchette et en remuait le contenu de l'assiette, en mangeait, ensuite il lui en présentait un autre. Si le prince n'en voulait pas et levait les yeux, alors le cuisinier allait le mettre sous la table. A sa gauche se tenait un garçon debout, bien habillé, qui prenait les assiettes et les mettait devant Son Altesse; un autre garçon prenait les assiettes d'argent, puis en mettait une autre devant lui, l'essuyait et la remettait. Le «silihdar», c'est-à-dire le grand spâtar, avec la couronne incrustée de pierreries, se tenait, ceint d'une épée et le sceptre princier à la main, debout toujours à sa droite. L'échanson et son garçon se tenaient debout toujours près du prince. Devant celui-ci il y avait un vase en bois à trois pieds, haut, contenant de l'eau. On y mettait des bouteilles en cristal avec diverses sortes de vin, de l'eau-de-vie et de la bière. Près de lui il y avait une table couverte d'une nappe blanche sur laquelle étaient des verres en cristal, des tasses en argent et en porcelaine. On versait à boire au prince dans un verre et à monseigneur le patriarche dans un autre. Chaque fois qu'ils avaient bu un verre, tous les convives se levaient; les autres buvaient dans d'autres verres et d'autre vin. Lorsque l'échanson lui donnait un verre il le goûtait d'abord, puis le lui donnait. Les autres dignitaires appointés se tenaient debout et les «postelnics» à côté de lui avec des bâtons d'argent. Chaque fois qu'il avait bu plusieurs verres de vin, il buvait un bol de bière, car elle était froide; et après avoir bu on mettait le verre dans l'eau ou on lui en donnait un autre. A la place où le prince est assis, ou son fils, ou la princesse et tous les boïars, les grands dignitaires appointés de Moldavie, de Valachie et du pays des Cosaques, il y a toujours une icône au-dessus de la tête avec un rideau, et un cierge qui brûle continuellement devant l'icône.

Moi, je tenais la crosse et je restais devant eux avec mes compagnons et les prêtres et les diacres peu nombreux du palais. Son Altesse le Prince fit signe au «postelnie», qui nous conduisit à la salle où nous avions déjeuné; un des garçons de la maison du prince tint la crosse, ensuite je revins et la lui repris. On ne cessa d'apporter des assiettes pour remplacer celles qui étaient mises et cela jusqu'au soir. Il se leva et l'on fit la prière pour la table et monseigneur le patriarche bénit le prince et la table et lui fit ses adieux. Nous partîmes en voiture pour le monastère.

Quant à la modestie du prince, ses connaissances, sa perfection, sa belle intelligence, ses études dans les ouvrages anciens, modernes et turcs, son habileté dans la discussion, nulle intelligence humaine ne saurait les réunir. En vérité, il était comparable aux premiers rois de la Grèce, même il les surpassait, parce que sa parole faisait autorité dans le monde entier à cause de sa générosité et de sa bienfaisance, non seulement envers les patriarches, les métropolitains, les prêtres, les moines, les laïques, les églises, les monastères, au point que les «agas», les négociants, les Turcs, les derviches et les marchands ne juraient que par lui. Mais il était détesté le plus souvent; il ne m'est pas possible de réunir cela ni tout ce que l'on disait à ce sujet. Il

était connu dans tout le monde. Les empereurs et les seigneurs de Moscovie recevaient ses lettres avec respect et traitaient avec tous les honneurs celui qui en était porteur, et cela parce qu'ils avaient appris avec quel zèle il faisait construire des Eglises et des monastères et faisait du bien à tout le monde. Le roi et les seigneurs de Pologne faisaient de même, Hmilnitzki et les Cosaques prirent sa fille, le Khan des Tatares encore plus, l'empereur d'Autriche, le roi de Hongrie et les Vénitiens. Il fit imprimer dans son temps beaucoup de livres ecclésiastiques, d'ouvrages laïques et de commentaires, en Moldavie, chez lui, dans la langue valaque, parce qu'autrefois les sujets lisaient le serbe, c'est-à-dire le russe, car depuis la Bulgarie et la Serbie jusqu'en Valachie et en Moldavie et jusqu'aux pays des Cosaques et jusqu'en Moscovie, tout le monde lisait le serbe; tous leurs livres sont écrits ainsi. La langue du peuple de Moldavie et de Valachie est le valaque. Ils ne comprennent pas ce qu'ils lisent, c'est pourquoi il bâtit pour eux près de son monastère un grand collège en pierre et fit imprimer pour eux des livres dans leur langue. Les Serbes, les Bulgares, les Cosaques ainsi que les Moscovites ont une seule et même langue avec des différences suivant les époques, mais la langue de leurs livres est la même pour tous.

XI. – DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DES TROIS HIÉRARQUES

Le mercredi matin 9 février, le prince lui envoya par son Sloudjer, parce qu'il s'intéressait à tous ses actes, un mantelet de drap noir double de zibeline et un cafetan de satin, avec de l'argent pour ses dépenses, et lui promit de payer sa dette entière. Du palais jusqu'au monastère on apporta ces cadeaux sur les bras. La veille au soir du samedi du carnaval, il n'y eut pas pour la mémoire des morts de solennité dans les églises selon l'usage. Dans la journée du samedi, l'higoumène du monastère qui a pour patrons les Trois Hiérarques, invita monseigneur le patriarche : nous y allâmes en calèche. Ce monastère est unique et magnifique, il a l'aspect d'une citadelle et est entouré d'un rempart de pierre. Au-dessus de la porte est le clocher et l'horloge de la ville entièrement en fer avec de grandes roues. Les cloches sont suspendues par en haut sur un échafaudage en bois; il y a une cellule au milieu. Une corde en fer pénètre par le plafond au-dessus jusqu'au bord de la grande cloche; à ce fil de fer est attaché un lourd marteau de fer. Lorsque vient le temps de sonner, une longue pièce de bois sort par la fenêtre de la tour et le plus léger mouvement suffit à mouvoir la petite cloche suspendue par son sommet au dehors – on l'appelle «avertisseur» – ou pour avertir les gens et qu'ils écoutent, puis elle s'arrête. La corde de fer est tirée en bas par les roues, le marteau s'élève et descend sur le bord de la cloche; elle se met à sonner et est entendue de toute la ville.

L'église est au milieu du monastère; elle est toute en pierres de taille et tout son extérieur sculpté avec art, qui stupéfait l'esprit du visiteur. Il n'y a pas l'espace d'un doigt qui ne porte de sculpture et les corniches au-dessous de l'auvent avec deux bandes de pierre noire sont aussi sculptées. Elle a deux coupoles très hautes. On entre dans l'église par deux portes suivant l'habitude du pays, une au sud et une au nord. Au-dessus de chaque porte, il y a une fenêtre haute et étroite avec des lucarnes rondes. Dans le mur de l'ouest, il y a deux autres fenêtres avec des lucarnes semblables; cet endroit est une voûte en croix. Dans le haut, il y a l'image de la Trinité. Au-dessus de la porte de l'ouest, il y a la peinture du Jugement dernier plus belle que celle que nous avons vue à Vaslui, et des Turcs avec leurs vêtements de différentes de leurs turbans et de leurs hauts bonnets.

Sur les autres murs, il ya des peintures de «Que tout ce qui respire» et toutes les créatures du monde entier, depuis l'homme jusqu'aux animaux domestiques, bêtes sauvages, des oiseaux, des arbres et toutes les plantes, de quoi émerveiller les visiteurs. Ensuite «glorifiez Dieu dans ses saints, avec les cymbales et les fifres, les jeunes hommes et les jeunes filles et tout le genre humain et les musiciens», d'après leur rang, et «de toi se réjouit», «es jeunes filles et les rois et les juges» selon leur rang; tout est en or et en lapis-lazuli.

A l'entrée, au-dessus de la porte de l'ouest de l'église sont représentés les Trois Hiérarques – elle est bardée de fer, couverte de sculptures et de travaux d'art. Par elle on accède au narthex. Dans ses murs, il y a des niches où sont les tombeaux des fils du prince et de sa première femme, la princesse, recouverts de rideaux d'étoffe de soie brodée et de brocart d'or; au-dessus il y a des lampes en argent consacrées qui brûlent jour et nuit ainsi que des chandeliers et des cierges. Il y a quatre fenêtres avec des lucarnes rondes, deux dans chaque mur. [On y trouve aussi] le portrait du prince et de la princesse défunte qui a été peinte de son vivant, puis ceux de trois fils morts successivement en Russie, vêtus richement et coiffés de leurs calpaes ornés de zibeline et d'aigrettes. A gauche de celui qui sort par la porte dans le mur, est peinte l'église tenue dans la main du prince sur laquelle sont représentés les Trois Hiérarques qui l'offrent à Jésus Christ, qui, entouré de ses anges et de ses apôtres, le bénit. Dans la haute coupole du narthex est suspendu un lustre en cuivre, très grand, artistique. Dans cet endroit il y a aussi des images rares, surprenantes, telles qu'il m'a été impossible de le retenir en dépit de mes efforts. On entre vers le chœur entre deux colonnes, deux pilastres octogonaux sculptés et peints en vert pistache, qui ne diffèrent pas de la pierre verte; entre elles, il y a des rameaux (?) d'or de haut en bas.

Le trône du prince est derrière un pilastre tourne vers l'orient, comme d'habitude, avec de hautes marches, et une coupole. Tout est en feuilles d'or d'un très beau travail, l'intérieur est en velours rouge, les marches et le sol sont couverts en drap rouge. Au sommet de la coupole est une croix et au-dessus deux aigles merveilleux, qu'on prendrait pour un ouvrage d'orfèvre. A la droite du trône dans le mur du sud, il y a une grande arcade, dont les colonnettes sont en marbre blanc, recouvertes de sculptures d'art; on y monte également par des marches de marbre. Au milieu est la chasse dont intérieur et l'extérieur sont en velours rouge, orne de clous d'argent, avec une serrure merveilleuse qu'on ouvrit devant nous. Nous nous prosternâmes et baisâmes le corps de sainte Parascève la Bulgare, la Nouvelle, qui a été transportée de Constantinople de l'Eglise du patriarcat, du dépôt des corps des saintes, dont nous avons baisé les reliques, comme nous l'avons déjà dit. On a payé du patriarcat plus de deux ou trois cent mille [piastres] pour les remettre en bon état et cela fut impossible. Elle est, comme pendant sa vie, couverte de voiles en tissu brodé et d'autres choses. Au-dessus d'elle sont suspendues des lampes d'or et d'argent qui brûlent jour et nuit. Sur le mur de l'arcade sont représentés son supplice, le lieu où elle fut enterrée, et le détail de son transport par les Turcs jusque-là. C'est une œuvre artistique. Lorsque les prélats apportèrent son corps, le prince désigna ses capidjis pour l'accompagner par surcroît d'honneur et pour se rendre par ce'a plus glorieux.

Le chœur, comme celui de l'église du monastère de la princesse, forme deux absides rondes au nord et au sud; les trônes ajourés, en cyprès et en ébène, sont artistiques, travail de Constantinople; le trône épiscopal est le premier. Dans chaque chœur est un lutrin incrusté d'os et d'ébène seulement, un vrai plaisir pour la vue, et recouvert en drap rouge. La coupole du chœur est très haute et au plafond est peint le Christ qui bénit. Les coupoles de cette église sont élancées et hautes. On y voit suspendu le grand lustre composé de seize pièces toutes en argent doré et ciselé, d'un art surprenant. Dans l'intérieur il y a en un autre en forme de coupole avec des arcs.

Dans les murs de chaque chœur il y a deux fenêtres avec des lucarnes rondes. Devant les portes du sanctuaire il y a quatre chandeliers de cuivre jaune sans pareils dans leur dessin et leur fabrication, puis deux autres grands en argent. De même le symbole a quatre séries merveilleuses sans pareilles, l'icône de notre Seigneur et de la sainte Vierge, l'icône des Trois Hiérarques et celle de saint Nicolas. Elles ont été faites à Moscou en argent et en or.

Le sanctuaire est très beau et élégant. Autour de son abside il y a différents arcs entremêlés pour l'orner, tous dorés en feuilles d'or. Dans la première place il y a trois fenêtres avec des lucarnes rondes et les colonnettes qui les entourent sont aussi en feuilles d'or. Au sommet de la voûte il y a l'icône de la sainte Vierge. Les peintures et les images à l'intérieur du sanctuaire et à l'extérieur sur les murs sont en feuilles d'or

et en lapis-lazuli, d'une beauté incomparable. Devant la porte du sanctuaire il y a une très grande lampe d'accord pour dire que ni en Moldavie ni en Valachie, ni chez les Cosaques, il n'y a une église qui égale celle-ci, ni par l'ornementation, ni par la beauté, car elle merveille le visiteur. Dieu la conserve jusqu'à la consommation des siècles ! Ses chandeliers d'argent, ses voiles brodées d'or avec des pierres précieuses, ses chasubles, ses aubes, ses calices, ses lampes, tous ses vases sont inappréciables. Le dallage tant à l'intérieur qu'à l'extérieur est de marbre blanc et noir ainsi que toute la construction de ce monastère, les cellules et les chambres. Le réfectoire à la voûte en pierre. Un peu plus loin, près des bains, est le grand collage construit par le prince sur le bord du grand étang – helesteu – ou vivier.

La veille du dimanche du carnaval, nous assistâmes aux vêpres dans notre monastère et le lendemain aux matines. L'higoumène du célèbre monastère de Galata, dédié à l'Ascension, bâti par le Voïvode Pierre, vint y inviter monseigneur le patriarche. Monseigneur le patriarche partit en «saniè» trainée par quatre chevaux noirs, parce qu'il était tombé beaucoup de neige et qu'il faisait grand froid, au point que nos ongles semblaient s'envoler. C'est à une heure et demie loin de la ville. Lorsque nous approchâmes, on fit sonner toutes les cloches jusqu'à notre entrée dans l'église. Nous assistâmes à la liturgie et après nous montâmes au réfectoire.

XII. – MONASTÈRE [ET ÉGLISE] DE GALADA

Voici la description du monastère et de l'Eglise :

Il est très grand et entouré d'une clôture en bois, ainsi que les cellules et les chambres : il fait plaisir à voir et il est gai. De là on a vue sur le palais et l'étang [appelé dans leur langue] helesteu; tous les monastères ainsi que la ville sont devant nous.

L'église est construite en pierres et en briques et a deux coupoles élancées. Elle a deux portes, l'une au sud et l'autre au nord; au-dessus de chaque porte est une fenêtre haute. Dans le mur de l'ouest il y en a deux autres élevées. En entrant par la porte occidentale vers l'ouest, dans la deuxième [partie de l'église], il y a quatre grandes fenêtres; c'est le narthex, qui a une seule coupole. En entrant entre les quatre colonnettes octogonales, le bâtiment est en pierre jusqu'au chœur. Au-dessus de la deuxième coupole est suspendu le lustre. Devant le pilastre de la colonne de droite est le trône doré du défunt prince, avec une coupole surmontée d'une croix et tout autour deux aigles. Au-dessus de leurs têtes il y a deux couronnes toutes dorées en feuilles d'or. Le trône épiscopal est à sa droite. Vis-à-vis, sur le mur est le portrait du Voïvode Pierre, de la princesse, sa femme, et de sa fille, tous coiffés de diadèmes. Ils portent l'église en l'offrant au Christ qui, entoure de la légion des anges et de la sainte Vierge, les bénit. Le chœur est en forme de deux absides, au nord et au sud. Le sanctuaire est grand avec trois fenêtres surmontées de lucarnes rondes colorées. Les deux chœurs ont six lucarnes rondes. Au-dessus de l'autel est un baldaquin en bois avec des colonnettes, à l'intérieur et à l'extérieur il y a des ornements de Pologne avec des fleurs et des lis, tout en feuilles d'or, d'un aspect magnifique. Une lampe également en bois d'or y est suspendue; on ne peut la distinguer d'un travail d'orfèvrerie véritable tant elle est bien faite. Le symbole a deux séries [d'icônes] seulement : la première comprend les apôtres avec le Seigneur au milieu d'eux, la deuxième, les notes de notre Seigneur surmontées de crucifix et au-dessus des nimbes : l'un en argent, l'autre en or. Devant les portes du sanctuaire il y a quatre chandeliers en bois dore d'un merveilleux travail. Dans le chœur il y a deux lutrins ajoures, sculptes, dorés. Entre les colonnettes, derrière le trône du prince, il y a deux grandes icônes moscovites magnifiques. La première est celle de saint Demetrius et sa jument foulant aux pieds le cheval de Lios, le sang sort de ses narines comme du feu, la lance du saint est brisée en morceaux; il tient un glaive dans sa main. Le verso est entièrement peint avec l'inscription : «Ô Verbe de Dieu, fils unique, éternel, immortel», choses trop subtiles pour que l'intelligence les puisse embrasser. L'autre icône qui est en face est celle de saint Georges et derrière elle est celle de la Nativité.

Dans le haut il y a les chœurs des anges, les saints, et la sainte Vierge tient sur ses genoux un vase blanc et long au milieu duquel est le Seigneur entouré de beaucoup de rayons de soleil. Ensuite nous célébrâmes les vêpres.

Nous retournâmes à notre monastère et les cloches ne cessèrent de sonner jusqu'à ce que nous nous éloignassions d'elles. Le clocher est au-dessus de la porte du monastère.

XIII. – MONASTÈRE DE BARNOWKI

Le jeudi de la semaine de l'abstinence du fromage, l'higoumène du monastère de la Dormition de la Vierge, connu sous le nom du Voivode Barnowski, vint inviter monseigneur le patriarche. Nous partîmes chez lui en «saniè» avec des chevaux à lui. Moi, j'accompagnais toujours monseigneur le patriarche quand il voyageait, dans la voiture et dans la saniè : la crosse devant lui et les higoumènes des monastères se tenant à sa droite et à sa gauche. Il bénissait de ses mains le peuple dans les marches et dans les rues, tandis que les Turcs nous regardaient. Nous entâmes au monastère. L'église a deux hautes coupoles octogonales, rondes. Voici la description des coupoles du monastère de la princesse : il a une toiture en dos d'âne élevée comme celui-là. Au-dessus du sanctuaire il y a une coupole haute, élégante. Toutes les coupoles sont surmontées de cinq grandes croix dorées. Les coupoles, la toiture et le faitage sont recouverts de fer-blanc qui brille aussi. Ce travail remonte au temps du prince Basile, parce qu'au commencement la toiture était en bois et fut incendiée; on la changea au temps des Tatares pour qu'elle ne brûlât pas, ni ne fut volée.

A Jassy il y a des bains construits par le Voivode Basile sur le modèle des bains turcs avec des coupoles, beaucoup de marbre et des chambres très jolies. Nous avons pris des bains plusieurs fois. Il fit construire encore dans son palais, près de la maison de la princesse, un bain en carreaux de faïence, et un autre bain très élégant pour son usage personnel et le sien avec beaucoup de marbre et aussi des bassins. L'eau y était apportée de l'étang par des voitures. Quand il fut vaincu par ses ennemis, la troisième fois, alors que le palais était vide, on chauffa ce bain pour l'aga du Trésor. Nous y avons pris des bains plusieurs fois. De Constantinople et en deçà on chauffe le bain avec du bois.

L'église a une porte à l'ouest.

Elle a trois parties. Elle est toute en pierre blanchie à la chaux à l'intérieur et à l'extérieur. La première partie est pour les tombes. Le narthex a une autre porte. Là, sont les tombes des princes et des boïars. Un lustre élégant y est suspendu ainsi que des lampes, des chandeliers, des cierges et des icônes. Au-dessus est la place où se tiennent les femmes. On entre ensuite dans le chœur. Au-dessus est le portrait du Voivode Barnowski, fondateur de ce monastère. Il est représenté monté sur un cheval blanc. Lorsque le Sultan Mourad le fit tuer, le portrait éclata. Au-dessous de ce portrait est son trône, où il se tenait debout, entièrement doré. Un lustre artistique est suspendu à la voûte du chœur et renferme un petit lustre de prix en cuivre. Le chœur de même a des absides circulaires. L'iconostase est très grande et les icônes sont entièrement moscovites, d'une grande valeur. Les élégantes colonnettes des portes du sanctuaire ressemblent à des ceps de vigne sculptés, dont les branches sont d'or et les grappes vertes. Le dallage est rouge comme la brique. La porte du sanctuaire est entièrement ajourée, dorée comme dans les autres églises. Le baldaquin de l'autel est comme celui du monastère de Galata. Le pave de l'église est en dalles noires. Le clocher, extrêmement solide, est très haut.

XIV. – ORDRE DE LA PRIÈRE QU'ON DIT POUR LE PRINCE À CHAQUE REPAS

Nous montâmes ensuite au réfectoire. Les invites, à chaque table, commençaient toujours par boire à la santé du prince. Monseigneur le patriarche se levait, tenant la coupe à la main, et disait : «par l'intercession de notre Souveraine la Vierge, toujours Vierge Marie», et tous répondaient : «par leur intercession, ayez pitié et sauvez-nous,

Seigneur», puis «par la puissance de la croix» et ils répondaient de même. Et : «par les prières des anges et les légions des saints et des martyrs» comme il est spécifié dans le typicon, à l'office de la prothèse. Lorsqu'il en disait une, ils répondaient : «par leur intercession» jusqu'à la fin. Ensuite il dit : «Que Dieu accorde au souverain qui aime le Christ, le Voïvode Basile, la santé et la grâce ainsi qu'à sa femme et à son fils !» Il pria beaucoup pour lui, puis il but la coupe, tandis qu'il se tenait debout, et après s'assit, et nous restions debout. Chaque fois qu'il buvait, il s'asseyait, et ainsi jusqu'à la fin. Ces monastères, c'est-à-dire le monastère de Saint-Sabas, celui de Galata, celui de Barnowski, sont des legs pieux appartenant au patriarche de Jerusalem. Ils burent à sa santé, de la manière dont nous avons parlé, tandis que monseigneur le patriarche restait debout jusqu'à ce qu'il eut fini de prier pour lui et après il s'assit. A la fin, ils dirent pour lui le polychronion : «Que le Seigneur accorde de nombreuses années à notre très saint et bienheureux père, le pasteur des pasteurs, et : «[Seigneur]»; gardez-le pour beaucoup d'années. Seigneur, [gardez pour beaucoup d'années notre] Maître et Pontife», puis «pour Kyr Macaire d'Antioche et de tout l'Orient», comme le polychronion pour le prince. Nous buvions à sa santé, debout. Le soir, nous descendîmes célébrer les vêpres avec de grandes génuflexions. Nous retournâmes à notre monastère en voiture, parce que le patriarche n'a pas l'habitude de sortir sans mandyas et sans voiture.

Le vendredi matin, nous vîmes Son Altesse le Prince lorsqu'il sortait en procession et allait faire visite au métropolite du pays appelé Barlaam, qui était malade.

Remarque. Son Altesse le prince Basile tenait un divan chaque jour, mais celui du samedi était spécial pour juger les brigands; il mettait à mort les uns et mettait en liberté les autres, car Dieu le Très-Haut n'a pas créé sur la surface de la terre un peuple plus méchant que celui de Moldavie : tous les habitants sont des voleurs et des assassins. Pendant le temps que Basile fut prince, presque vingt-trois ans, on compte qu'il a mis à mort plus de quatorze mille voleurs, cela d'après les registres. Il ne faisait pas exécuter un coupable des son premier crime : d'abord, il le faisait fouetter et marquer au fer rouge, il faisait publier son crime, puis le mettait en liberté. En cas de récidive, il lui faisait couper une oreille; la troisième fois l'autre, la quatrième fois il le faisait exécuter. – Nous avons vu chez eux une chose, dont Dieu nous préserve ! – leurs prêtres étaient chefs des bandes. – Malgré tout cela il n'en venait pas à bout. Quant à leurs femmes et leurs filles, elles n'ont ni pudeur ni honneur. Il [le prince] était fatigué de leur couper le nez, de publier leurs crimes et de les noyer par milliers; il demeura impuissant.